

MASTERARBEIT | MASTER'S THESIS

Titel | Title

Éléments discriminatoires provenant de la colonisation dans la
littérature de jeunesse du 19e siècle – Analyse des romans
Perlette et Les Robinsons de la Guyane

verfasst von | submitted by
Anna Gatterer BEd

angestrebter akademischer Grad | in partial fulfilment of the requirements for the degree of
Master of Education (MEd)

Wien | Vienna, 2025

Studienkennzahl lt. Studienblatt | Degree
programme code as it appears on the
student record sheet:

UA 199 509 510 02

Studienrichtung lt. Studienblatt | Degree
programme as it appears on the student
record sheet:

Masterstudium Lehramt Sek (AB) Unterrichtsfach
Französisch Unterrichtsfach Geographie und
wirtschaftliche Bildung

Betreut von | Supervisor:

Univ.-Prof. Dr. Teresa Hiergeist

„Das Andersartige als solches achten zu lernen und sich ihm gleichzeitig vor dem Hintergrund einer elementaren menschlichen Gleichartigkeit verwandt zu wissen“

(Räthzel 2022: 182)

Abstract

Divers événements politiques, culturels et sociaux montrent que le passé colonial a des répercussions jusqu'à aujourd'hui. Dans ce contexte, l'étude de la littérature offre la possibilité de se confronter à ce passé et de situer et comprendre le contexte actuel. De plus, la littérature joue un rôle décisif dans la transmission de valeurs, d'idées et d'attitudes, car elle constitue un miroir de l'époque et reflète et transmet différents aspects.

Le présent travail représente une analyse narratologique de deux romans du 19^e siècle, *Les Robinsons de la Guyane* de Louis Boussenard et *Perlette* de Jeanne Cazin pour s'interroger sur les attitudes colonialistes et les éléments discriminatoires qui ressortent de ces textes. Dans une perspective postcoloniale et en tenant compte, entre autres, des pensées d'auteurs postcoloniaux tels qu'Edward Said, Gayatri C. Spivak et Homi K. Bhabha, le travail vise à mettre à jour les structures et les systèmes colonialistes établis pour les déconstruire finalement. L'analyse se concentre sur trois niveaux définis, à savoir un niveau social, ethnologique et géographique. Les résultats montrent au niveau social les aspects liés aux rapports de pouvoir, à la hiérarchie sociale et à la relation entre pouvoir et savoir. Au niveau ethnologique, la représentation explicite des Autres et les différences raciales jouent un rôle déterminant. Au niveau géographique, les textes sont marqués par des oppositions binaires qui présentent l'Europe comme le centre supposé et les colonies comme la périphérie. Le présent travail contribue ainsi à une réflexion critique sur le passé colonial et fait prendre conscience que le discours colonial est d'une grande actualité et d'une grande pertinence sociale.

Zusammenfassung

Verschiedene Ereignisse in Politik, Kultur und Gesellschaft zeigen, dass die koloniale Vergangenheit bis in die Gegenwart nachwirkt. Vor diesem Hintergrund bietet die Beschäftigung mit Literatur die Möglichkeit, sich dieser Vergangenheit zu stellen und den aktuellen Kontext einzuordnen und zu verstehen. Zudem spielt Literatur eine entscheidende Rolle in der Vermittlung von Werten, Ideen und Einstellungen, da sie als Spiegel der Zeit verschiedene Aspekte reflektiert und vermittelt.

In diesem Zusammenhang geht die vorliegende Arbeit anhand einer narratologischen Analyse der beiden Romane *Les Robinsons de la Guyane* von Louis Boussenard und *Perlette* von Jeanne Cazin aus dem 19. Jahrhundert der Frage nach, welche kolonialistischen Haltungen und diskriminierenden Elemente aus den Texten hervorgehen. Aus einer postkolonialen Perspektive und unter Berücksichtigung u.a. der Gedanken postkolonialer Autoren wie Edward Said, Gayatri C. Spivak und Homi K. Bhabha hebt die Arbeit hervor, dass Literatur eine wichtige Ressource darstellt, um koloniale Diskurse zu hinterfragen und ein kritisches Bewusstsein für die koloniale Vergangenheit zu schaffen. Anhand postkolonialer Theorien zielt die Arbeit darauf ab, etablierte kolonialistische Strukturen und Systeme sowie die ihnen innewohnenden Denkmuster aufzudecken und schließlich zu dekonstruieren. Dabei konzentriert sich die Analyse auf eine soziale, ethnologische und geografische Ebene. Die Ergebnisse zeigen auf der sozialen Ebene Aspekte, die mit Machtverhältnissen, sozialer Hierarchie und mit der Beziehung zwischen Macht und Wissen zusammenhängen. Auf der ethnologischen Ebene spielen die explizite Darstellung der Anderen und rassische Unterschiede eine Rolle. In geographischer Hinsicht gehen aus den Texten klare binäre Oppositionen hervor, die Europa als vermeintliches Zentrum und die Kolonien als Peripherie darstellen.

Die vorliegende Arbeit trägt somit zu einer kritischen Auseinandersetzung der kolonialen Vergangenheit bei, da diese nach wie vor große Aktualität und gesellschaftliche Relevanz aufweist.

Danksagung

In erster Linie möchte mich herzlich bei meiner Betreuerin Univ.-Prof. Dr. Teresa Hiergeist bedanken, die mir über den langen Zeitraum meiner Masterarbeit stets mit Geduld, anregendem Input und konstruktivem Feedback zur Seite stand.

Ein besonderer Dank gilt meiner Familie für die Unterstützung während des Studiums und die wertschätzenden und aufmunternden Worte fürs Durchhalten.

Bei all meinen Freunden möchte ich mich bedanken für das Mitfiebern, das Interesse und den Austausch während des Prozesses dieser Masterarbeit.

Nun stehe ich am Ende des Studiums und kann auf die Frage meiner Kinder „Mama, wann bist du endlich fertig?“ sagen: „Ja, jetzt bin ich fertig!“ Matilda und Xaver, danke für eure Geduld in dieser intensiven Phase. Und zu guter Letzt ein großes Dankeschön an meinen Freund Marius für die emotionale Unterstützung in jeglicher Hinsicht, für die anregenden Diskussionen rund ums Thema und vor allem für die gemeinsame Organisation, sodass ich nun endlich abschließen konnte.

Sommaire

1 La pensée coloniale – jadis et aujourd’hui	1
2 Le colonialisme dans la littérature	4
2.1 L’aperçu historique de la colonisation française	4
2.2 Le reflet du colonialisme dans la littérature	6
2.3 La littérature pour la jeunesse.....	8
3 L’initiation théorique – les théories postcoloniales.....	10
3.1 L’aspect social – les rapports de pouvoir.....	12
3.1.1 Le pouvoir et le savoir.....	13
3.2 L’aspect ethnologique – l’altérité	15
3.2.1 Le concept <i>othering</i>	16
3.2.2 La race et le racisme	17
3.2.3 Les concepts <i>hybridity</i> et <i>mimikry</i>	19
3.3 L’aspect géographique – la représentation de l’espace.....	21
3.3.1 Le concept <i>imaginative geography</i>	22
3.3.2 Le centre et la périphérie	24
3.3.3 Les concepts <i>third space</i> et <i>contact zone</i>	27
4 Les oppositions binaires dans les romans <i>Les Robinsons de la Guyane</i> et <i>Perlette</i>..	29
4.1 Le niveau social - La relation de pouvoir dans <i>Les Robinsons de la Guyane</i>	29
4.1.1 Le statut social.....	33
4.1.2 L’influence du pouvoir intra et extra textuel	34
4.2 La hiérarchie sociale dans <i>Perlette</i>	37
4.2.1 L’importance du statut social.....	42
4.2.2 L’habitude bourgeoise au déclin – le mode mélodramatique	45
4.3 Les aspects sociaux : Résumé et comparaison des textes.....	46
4.4 Le niveau ethnologique - L’altérité dans <i>Perlette</i>	47
4.4.1 L’image comme vecteur de transmission des valeurs	52

4.4.2	L'altérité associée aux animaux.....	53
4.5	Les Noirs et les Blancs dans <i>Les Robinsons de la Guyane</i>	55
4.5.1	L'esclavage	56
4.5.2	L'altérité soulignée par le langage.....	57
4.6	Les aspects ethnologiques : résumé et comparaison des textes.....	58
4.7	Le niveau géographique - La colonie versus l'Europe dans <i>Perlette</i>	60
4.7.1	La terre natale et la métropole	62
4.7.2	Le dépassement du fossé géographique et culturel	65
4.8	La dimension spatiale dans <i>Les Robinsons de la Guyane</i>	67
4.8.1	L'Europe versus la colonie	71
4.8.2	Le recours aux explications botaniques, géographiques et historiques.....	75
4.9	Les aspects géographiques : résumé et comparaison des textes.....	80
5	Conclusion	82
6	Références.....	84

1 La pensée coloniale – jadis et aujourd’hui

L’année 2025 a commencé par l’expulsion des soldats français des pays africains, donc des anciennes colonies de France. Après le Mali, le Burkina Faso, le Niger et le Tchad, c’est maintenant le Sénégal et la Côte d’Ivoire qui renvoient les soldats du pays. Emmanuel Macron ne se montre pas très enchanté et réagit en accusant les colonies d’ingratitude en disant : « On a oublié de nous dire merci » (TV5Monde 2025b). Il ajoute qu’aucun pays africain ne serait souverain si la France ne s’était pas engagée (TV5Monde 2025b).

Les réactions sont vives et les dirigeants africains dénoncent les propos de Macron. Le président sénégalais Bassirou Diomaye Faye dit que « la souveraineté ne s’accommode pas de la présence de bases militaires » (TV5Monde 2025a) et le Tchad déplore l’attitude méprisante du président français. De leur côté, les représentants politiques rappellent le rôle déterminant des pays d’Afrique dans la libération de la France, pendant les deux guerres mondiales, que la France n’a jamais reconnu. De plus, ils soulignent les sacrifices par les soldats africains (TV5Monde 2025a). Le Tchad fait comprendre qu’il faut apprendre à respecter les peuples africains (TV5Monde 2025a).

La présence militaire de la France en Afrique fait toujours rappel à son engagement militaire peu après l’indépendance des anciennes colonies, que l’on veut néanmoins contrôler, jusqu’à aujourd’hui (Le Monde diplomatique 2023). « En 60 ans de présence (...) la contribution française a souvent été limitée à des intérêts stratégiques propres, sans véritable impact durable pour le développement du peuple tchadien », a critiqué Abderaman Koulamallah au Tchad (TV5Monde 2025a).

En 2022 a eu lieu une exposition intitulée *Décadration coloniale* au Centre Pompidou à Paris. En reprenant la déclaration « Ne visitez pas l’exposition coloniale », le musée s’est référé à la grande exposition coloniale parisienne de 1931, et a mis en avant les voix critiques à l’égard de la politique coloniale de la France dans les années 1930. A l’aide des photographies, l’exposition a abordé les tensions et les ambivalences de la scène photographique parisienne et les attitudes envers les cultures d’ailleurs, c’est-à-dire les pays colonisés et leurs peuples. Les ambivalences oscillaient entre fascination pour ces cultures et érotisation des corps noirs, ainsi qu’entre participation au renouvellement de l’ethnographie et contribution à une nouvelle image de la nation (Centre Pompidou 2022).

L’expédition a proposé une rétrospective de ce chapitre unique de l’histoire et des médias visuels générés à l’époque. Dans l’ensemble, l’exposition a contribué à thématiser la période coloniale et la politique coloniale de la France et son ampleur. On constate que les excès de

l'Empire colonial français perdurent jusqu'au 20^e siècle et la réflexion sur ces actes coloniaux se poursuit encore aujourd'hui.

Un autre élément important du discours colonial¹ représente la loi du 23 février 2005, qui affirme dans son quatrième article « que les programmes de recherche universitaires [...] et les programmes scolaires reconnaissent **le rôle positif de la présence française** outre-mer, notamment en Afrique du Nord [...] » (Légifrance 2005). La loi a soulevé une vive controverse et même une pétition de certains historiens exigeant l'abrogation (cf. Boilley 2005 : 132). Face aux critiques massives, le président en fonction, Jacques Chirac, a fait supprimer le passage en question un an plus tard. Pourtant, une image enjolivée du passé colonial continue de circuler en France (cf. Götsche et al. 2017 : 405) et la loi rappelle la rhétorique défendue par des personnalités comme Jules Ferry, dès la fin du 19^e siècle. Ce dernier a renforcé dans son discours en 1885 les bienfaits économiques, humanitaires et stratégiques du colonialisme (cf. Assemblée nationale 2019).

On constate que la question de l'héritage colonial, longtemps sous-jacente dans les débats publics, surgit avec insistance dans le contexte contemporain, notamment à travers des événements culturels, politiques et sociaux. Ceux-ci offrent un miroir à la réflexion du passé et mettent en évidence que le discours colonial est plus actuel que jamais. Dans le contexte de ces événements, il n'est plus à nier que le contexte colonial est omniprésent, bien ancré dans la société française et qu'il est nécessaire de s'y confronter.

Le présent travail propose d'étudier cette pensée coloniale à travers une analyse littéraire afin de contribuer à une prise de conscience sensibilisée de thèmes tels que la discrimination, le racisme, la migration ou le pouvoir. La prise en compte de l'histoire, mais notamment de la violence, des cruautés et de l'humiliation permet de comprendre les circonstances contemporaines et contribue à développer une conscience pour la situation de nombreuses personnes concernées. Dans ce contexte, la littérature représente un médium qui reflète les contextes culturelles, sociales, politiques d'une époque et ouvre la possibilité de les comprendre. De plus, la littérature possède un caractère fortement influençant et, la littérature enfantine en particulier, joue un rôle important dans l'éducation et dans la transmission de valeurs et d'attitudes. L'étude des textes littéraires de cette époque permet donc de découvrir les structures et les attitudes colonialistes, voire souvent racistes, transmises dans les textes.

¹ Le présent travail définit le discours colonial comme débat autour de l'attitude impérialiste qui présuppose la supériorité de la culture européenne.

En ce qui concerne la démarche méthodique du présent travail, il s'agit d'une analyse narratologique selon Gerald Genette (2010) en se référant aux théories postcoloniales. L'analyse est effectuée sur la base de deux romans, *Les Robinsons de la Guyane* de Louis Bousсенard et *Perlette* de Jeanne Cazin, écrits à la fin du 19^e siècle alors que l'empire colonial français est en passe d'atteindre son apogée. Avec une approche principalement immanente, les textes seront mis en relation avec le contexte colonial, politique, social et culturel. Cette approche propose d'étudier la communication littéraire à trois niveaux : social, ethnologique et géographique, en fonction des éléments qui contribuent au discours colonial. La catégorisation de ces trois niveaux permettra finalement d'analyser les textes de manière comparative.

La première partie du travail se concentre sur le discours colonial dans la littérature, le contexte historique avec un focus sur les lieux d'action, la Réunion et la Guyane française, ainsi que sur les théories postcoloniales qui constituent la base de l'analyse et de sa catégorisation.

La deuxième partie constitue l'analyse littéraire, qui envisage d'étudier le colonialisme dans les deux romans choisis. L'objectif est de déterminer dans quelle mesure la communication littéraire transmet des attitudes colonialistes. Au cœur du travail est la question de savoir quelles attitudes colonialistes et quels éléments discriminatoires sont véhiculés sur les différents niveaux de la communication littéraire.

2 Le colonialisme dans la littérature

Pour aborder la question de recherche il est nécessaire de jeter un bref coup d'œil au sujet du colonialisme dans la littérature. Après un bref aperçu historique de la colonisation française, le chapitre se concentre sur la manière dont la littérature reflète le colonialisme et sur le rôle que joue la littérature enfantine dans ce contexte.

2.1 L'aperçu historique de la colonisation française

Pour les pays européens, on peut distinguer deux grandes étapes de colonisation qui s'appliquent également à la France. On parle du premier Empire et du second Empire colonial (cf. Götttsche et al. 2017 : 403). Le Premier Empire colonial est marqué par les expansions entre le 15^e et 18^e siècle tandis que le Second Empire s'étend du 19^e au 20^e siècle et inclut aussi les tentatives de la décolonisation et de l'indépendance (cf. Undreiner 2015 : 1-2). Après s'être d'abord orientée vers l'Amérique du Nord et les Caraïbes, la France a perdu pendant la guerre de sept ans (1756-1763) une grande partie de son territoire colonial au profit de la Grande-Bretagne, la plus grande puissance coloniale.

Le deuxième grand processus d'expansion coloniale de la France, lancé en 1830 avec l'occupation de l'Algérie et culminant dans la prise de possession de l'Afrique occidentale et équatoriale ainsi que de Madagascar et Indochine, a également été constamment marqué par la lutte avec la Grande-Bretagne pour s'assurer l'influence coloniale. Alors qu'au premier Empire coloniale, la mission religieuse et civilisatrice était encore au centre des conquêtes, au seconde Empire, il s'agissait plutôt d'objectifs économiques, d'assimilation culturelle et de pouvoir stratégique (cf. Götttsche et al. 2017 : 360 ; Undreiner 2015 : 4)

En ce qui concerne la Guyane française et la Réunion, qui servent de lieux d'action aux deux romans, les premiers contacts français remontent au 17^e siècle (cf. Krosigk 1999 : 484).

La Guyane française était peuplée par des communautés indigènes et a été revendiquée par la France dans le cadre des expéditions européennes au début du 17^e siècle. Cependant, la première colonisation a échoué en raison de conflits avec les indigènes, de maladies et a été finalement détruite par les Portugais. Dans la deuxième moitié du siècle, lors d'une deuxième tentative, les Français ont reconstruit la ville de Cayenne, ce qui a marqué le début d'une présence permanente. La France s'est ainsi assuré le contrôle de la Guyane contre d'autres puissances coloniales, notamment les Pays-Bas et le Portugal (cf. Mam-Lam-Fouck 1996 : 25-27).

Désormais, la colonie était caractérisée par l'économie de plantation pour laquelle les esclaves africains étaient importés (cf. *ibid.* : 75). De plus, la colonie était connue pour ses gisements d'or et, à partir du 19^e siècle, pour son rôle de colonie pénale, notamment avec les bagnes guyanais, dont les îles du Salut, y compris l'île du Diable, sont particulièrement célèbres (cf. Mam-Lam-Fouck 1996 : 125-126). Dans ce contexte, le bagne et la région Saint-Laurent-du-Maroni sont déterminants pour le roman *Les Robinsons de la Guyane*.

Après la deuxième guerre mondiale, l'économie de la Guyane française est tombée au niveau zéro, de sorte que la loi sur le statut de département d'outre-mer à partir de 1946 a redonné de l'élan au pays. Aujourd'hui, le pays est un département ainsi qu'une région d'outre-mer de la France (cf. Mam-Lam-Fouck 1996 : 138).

Si l'on regarde l'histoire de **La Réunion**, l'île a une longue histoire en ce qui concerne son nom, puisqu'elle a été rebaptisée à plusieurs reprises. Initialement déserte, l'île a été découverte pour la première fois par des navigateurs arabes, puis par les Portugais, qui l'ont ainsi nommée Santa Apollonia. Ensuite, l'île était une escale stratégique sur la route des Indes jusqu'à ce que les Français en prennent possession en 1637 et l'appellent Île Bourbon (cf. OECD 2004 : 28 ; Scherer 1974 : 15). Ce n'est que pendant la Révolution française que l'île a reçu son nom actuel (cf. Scherer 1974 : 20). Sous l'administration de la compagnie des Indes à partir de 1665, l'île a joué un rôle important dans le commerce du café, du sucre de canne et des épices. Pour cela, ils ont développé des plantations basées sur l'esclavage. Ce dernier a marqué décisivement l'histoire de la Réunion, car l'expansion économique, notamment du sucre, nécessitait une main-d'œuvre (cf. OECD 2004 : 29 ; Scherer 1974 : 47). Après l'abolition en 1848, 62 000 esclaves sont libérés et mis à égalité avec les individus libres, du moins en théorie (cf. OECD 2004 : 29). Par conséquent, la société réunionnaise est toujours marquée par une diversité ethnique et donc par le souvenir de l'esclavage et du colonialisme (cf. Pourchez 2014 : 47). Malgré sa distance géographique et ses différences culturelles et ethniques, l'île a toujours montré un fort attachement à la France, de sorte qu'à partir de 1946, la Réunion est un département d'outre-mer et une région d'outre-mer de la France depuis 1982 (cf. OECD 2004 : 30).

En résumé, dans le cas des deux pays, les intérêts géopolitiques, l'exploitation économique et l'établissement de bases stratégiques ont joué un rôle décisif dans la conquête coloniale.

2.2 Le reflet du colonialisme dans la littérature

Comment la littérature reflète-t-elle le colonialisme ? La littérature reflète le colonialisme de différentes manières. Soit en tant que produit qui illustre par exemple l'esprit, l'attitude ainsi que les conditions sociales de l'époque où il a été écrit. Soit en tant que médium qui met en avant les caractéristiques du colonialisme. C'est-à-dire que la littérature traite ou critique le colonialisme, souvent en se référant aux questions postcoloniales (cf. Hunt 2005 : 6). Parmi le premier groupe se retrouve les deux romans *Les Robinsons de la Guyane* et *Perlette*, mais ce n'est qu'à travers un regard analytique et surtout une perspective postcoloniale que l'on peut attribuer à ces livres des caractéristiques du colonialisme.

Le sujet du colonialisme a pris de plus en plus de place dans le discours public ainsi que littéraire ces dernières années. Cela est lié à la présence croissante du monde colonial dans le quotidien postcolonial des anciennes puissances, en raison des conditions et des interactions globalisées telles que la migration ou le travail etc. (cf. Sonkwé Tayim 2024 : 15).

En conséquence, la manière dont la littérature reflète le colonialisme a été étudiée par de nombreux chercheurs de différentes disciplines. A cet égard, le *cultural turn* a également joué un rôle déterminant (ibid. : 17). Les textes littéraires sont de plus en plus examinés de manière critique et analysés en fonction de différents aspects tels que la discrimination, le racisme, les hiérarchies, les espaces représentés etc.

Un exemple est la bande dessinée *Tintin au Congo* d'Hergé. La représentation du Congo et de ses peuples est considérée comme colonialiste, raciste et glorifiant l'attitude coloniale de sorte qu'Hergé est critiqué déjà depuis les années 1950.

Robinson Crusoe de Daniel Defoe de 1719, qui représente l'hypotexte pour le genre de la Robinsonnade, a aussi été analysé à de maintes reprises. La manière dont *Robinson Crusoe* soutient ou non des aspects colonialistes est donc une question très débattue. La liste des travaux sur ce sujet dépasserait le cadre, mais Arnth (2012) par exemple, donne une analyse de *Robinson Crusoe* sous l'aspect du racisme et de l'esclavage et Mcinelly (2003) suppose que chaque détail dans *Robinson Crusoe* est marqué par le colonialisme britannique.

Au sein du discours colonial, ce sont surtout les auteurs Edward Said, Homi K. Bhabha et Gayatri C. Spivak et leurs théories postcoloniales qui ont influencé l'intérêt pour le passé des études littéraires et culturelles depuis la fin des années 1970 (cf. Castro Varela & Dhawan 2020 : 23, 26). Cet intérêt s'est manifesté d'abord en Angleterre et plus tard en Allemagne et en France, où la confrontation avec le passé colonial et le développement d'une conscience postcoloniale

est en retard (cf. Sonkwé Tayim 2024 : 17-18). En France, les raisons sont multiples, mais il semble d'un côté être la cause d'un discours et d'une identité nationale qui impliquent une certaine fierté. De l'autre côté, en raison d'une résistance à la critique postcoloniale et d'un manque de travail de mémoire collectif (Sonkwé Tayim 2024 : 19-21). De plus, le passé est plutôt vu comme quelque chose de terminé et n'est pas forcément lié au présent. Cela contraste avec la vision postcoloniale qui intègre dans le discours et dans la réflexion les thèmes contemporains comme la migration, le racisme et les conditions du monde globalisé. Il en résulte qu'en France, les théories postcoloniales ont mis plus de temps à s'imposer, car les études scientifiques se concentraient davantage sur une perspective nationale qui ne plaçait pas le colonialisme au centre de la recherche (cf. Götsche et al. 2017 : 64-66 ; Sonkwé Tayim 2024 : 19-21).

Pourtant, certains théoriciens comme Aimé Césaire, Léopold Sédar Senghor, Édouard Glissant ou Frantz Fanon, se sont exprimés sur le colonialisme déjà au cours du 20^e siècle et peuvent donc être considérés comme des précurseurs des études postcoloniales. Les théories de Said, Bhabha et Spivak, à leur tour, se réfèrent souvent aux pensées de ces prédécesseurs (cf. Götsche et al. 2017 : 2, 64).

Bien que la réception des approches postcoloniales semble retardée en France, l'intérêt pour le monde postcolonial est réel, surtout dans le contexte de la mondialisation (cf. Sonkwé Tayim 2024 : 19). Néanmoins, les œuvres littéraires des dernières décennies qui traitent de ce passé relèvent de la littérature francophone, c'est-à-dire principalement de la littérature des anciennes colonies françaises. Les représentants en sont Alain Mabanckou, Eugène Ébodé et Alain Patrice Nganang pour n'en citer que quelques-uns (cf. Sonkwé Tayim 2024 : 19, 84).

On constate que la situation de la France, en ce qui concerne sa mémoire coloniale, est singulière. Le pays est pratiquement le seul pays européen à prendre délibérément la direction de la nostalgie coloniale et de l'oubli institutionnalisé, et à tenter de séparer l'histoire coloniale de l'histoire nationale (cf. Sonkwé Tayim 2024 : 40). Ce n'est que progressivement, au cours des deux dernières décennies, que le nombre de textes sur ce sujet augmente, ce qui souligne que le pays est rattrapé par son passé. Cela s'explique par le fait que la France est actuellement plus que jamais, et certainement plus que toute autre ancienne puissance coloniale, aux prises avec son passé colonial (cf. *ibid.* : 19, 40). Conséquemment, le regard postcolonialiste gagne en importance et est largement débattu au niveau politique, scientifique ainsi que public, de sorte que différents intérêts sont représentés et s'affrontent. À cet égard, on peut citer entre autres des auteurs comme Pascal Blanchard, Daniel Lefeuvre, Françoise Vergès, Achille Mbembe, Albert Memmi, Jean-Marc Moura et Benjamin Stora (cf. Sonkwé Tayim 2014 : 40 ; Götsche et al. 2017 : 64-67). Un aperçu global sur le colonialisme/ postcolonialisme et la

littérature donne Götsche et al. (2017) qui représente une contribution importante et interdisciplinaire de la théorie et de la recherche dans les études littéraires et culturelles.

2.3 La littérature pour la jeunesse

En ce qui concerne la littérature pour la jeunesse, elle était longtemps considérée comme sous-genre de la littérature et on lui a accordé moins de valeur (cf. Soriano 1975 : 16). C'est la raison pour laquelle il semble difficile de définir une histoire de la littérature de jeunesse, étant donné que le terme est plutôt récent et que les livres n'ont pas été délibérément classés dans cette catégorie. Cependant, le public cible a toujours été clairement défini, car même si le terme est récent, l'écriture pour les enfants est ancienne (cf. Chelebourg & Marcoin 2007 : 8).

Néanmoins, l'ignorance de ce genre ne signifie pas qu'elle est médiocre, il est nécessaire d'être conscient que les grands auteurs pour la jeunesse sont aussi nombreux et qu'ils enrichissent un secteur essentiel de la culture (cf. Soriano 1975 : 16).

En ce qui concerne le développement de la littérature enfantine, à partir de la deuxième moitié du 18^e siècle, elle perd peu à peu son caractère didactique. Par la suite, au cours du 19^e siècle, ce genre est fortement influencé par le contexte politique et social, notamment grâce à des auteurs tels que Lewis Carroll en Angleterre ou Jules Verne en France (cf. Requier-Ulrich 2013 : 1). De plus, l'éducation est plus largement accessible, ce qui est fortement lié au pouvoir de la bourgeoisie, qui a renforcé la lecture et ainsi éveillé l'intérêt des enfants. Grâce à un certain libéralisme dans l'éducation, la culture et la littérature sont devenues un moyen pour la classe dirigeante de former ses élites et de consolider sa position dominante. En conséquence, la production et l'imprimerie sont devenues plus rentables, permettant une plus grande liberté d'inspiration. C'est la raison pour laquelle le 19^e siècle est considéré comme l'âge d'or de la littérature pour la jeunesse (cf. Guillaume 2009 : 7). Une auteure en particulier, la Comtesse de Ségur, a contribué à raviver la littérature pour la jeunesse à cette époque (cf. Jan/ Powell 1969 : 59).

Ce qui a également contribué à son importance secondaire, c'est que la littérature pour la jeunesse était souvent associée au divertissement et à l'amusement. Mais il est indéniable que les textes, outre leur caractère divertissant, peuvent susciter des états émotionnels variés et des réactions intenses chez le lectorat (cf. Hunt 2005 : 75). De plus, les valeurs, les idées et les idéologies transmises dans les textes peuvent tout à fait exercer une influence énorme sur les récipients, tant du point de vue social, culturel qu'historique (cf. Requier-Ulrich 2013 : 2). C'est surtout pendant l'enfance que les normes, les opinions et les attitudes transmises ont un effet à

long terme, car les enfants sont malléables, influençables et réceptifs sans réflexion (cf. Hunt 2005 : 2).

Au fil des siècles, l'époque coloniale a naturellement influencé la littérature et a donné naissance à de nombreux textes qui reflètent les conditions qui prévalaient (cf. Requier-Ulrich 2013 : 1). Le colonialisme a marqué la pensée européenne pendant plusieurs siècles (cf. Hunt 2005 : 4) de sorte que la littérature peut être considérée comme l'écho des périodes troubles tout en transmettant des valeurs. Conséquemment, la littérature de jeunesse devient un vecteur pour implanter chez le jeune public, par exemple, une fierté patriotique (cf. Requier-Ulrich 2013 : 2).

Les textes qui se concentrent en général sur la littérature pour la jeunesse sont désormais nombreux, mais pour le présent travail, Götttsche et al. (2017), Guillaume (2009), Brown (2008), Hunt (2005), Jan & Powell (1969) et Soriano (1975) ont donné un aperçu global. Pour une analyse sous un angle particulier, de nombreux travaux font appel à des textes anciens pour leur analyse, comme le travail en cours en se concentrant sur *Les Robinsons de la Guyane* et *Perlette*. Ces deux romans ont déjà été analysés par Capasso (2003) et Faivre (2020). Capasso a analysé *Perlette* dans le cadre d'une analyse de plusieurs textes enfantins du 19^e siècle, et Faivre (2020) s'est concentré sur la réhabilitation de la Guyane dans *Les Robinsons de la Guyane*.

Le présent travail s'inscrit dans ce contexte et contribue à l'étude et à la réflexion du colonialisme dans la littérature enfantine, surtout sur la base des théories postcoloniales et sur la comparaison des deux textes.

3 L'initiation théorique – les théories postcoloniales

Le chapitre suivant représente une contextualisation théorique du présent travail, en mettant en avant les aspects et les concepts théoriques qui ont contribué à la définition des catégories de l'analyse. La notion et la démonstration de pouvoir, par exemple, ont largement contribué à la formation de la première catégorie, le niveau social. Dans ce contexte, le concept *Orientalisme* d'Edward Said, la conception du pouvoir chez Michel Foucault et la relation entre pouvoir et savoir sont importants. Pour la deuxième catégorie, le niveau ethnologique, le concept *othering*, la question de la « race » et les approches *hybridity* et *mimiky* de Homi K. Bhabha sont pertinents. La troisième catégorie, le niveau géographique, est influencée par les concepts tels qu'*imaginativ geography* selon Said, *contact zone* de Mary Louise Pratt, *third space* de Bhabha et la représentation de l'espace renforçant l'opposition du centre et de la périphérie. Ces théories permettent une initiation théorique au présent travail et apportent une contribution importante grâce à leur point de vue postcolonial.

La colonisation n'est pas seulement comprise comme l'occupation et l'exploitation économique des territoires, mais comme un processus de construction et de formation au bout duquel se trouvent l'opposition de l'Europe et les Autres (cf. Spivak 1985 : 248). C'est dans ce contexte que les théories postcoloniales émergent depuis les années 1970, tout en s'intéressant à l'héritage colonial. L'objectif est de mettre en évidence et de combattre les effets que le colonialisme a encore aujourd'hui sur les sociétés du Nord et du Sud. Ainsi, le postcolonialisme ne peut pas être simplement pensé comme quelque chose qui se produit après le colonialisme, mais doit être considéré comme une forme de résistance à la domination coloniale et à ses conséquences. Au lieu de considérer l'histoire comme une progression linéaire, les théories postcoloniales se tournent vers les complexités et les contradictions des processus historiques (cf. Castro Varela & Dhawan 2020 : 24). C'est la raison pour laquelle ces théories s'intéressent à l'époque coloniale ainsi qu'aux processus continus de décolonisation et de recolonisation, en précisant que le « post » ne signifie pas « après », mais désigne quelque chose qui va au-delà de la colonisation active (cf. Castro Varela & Dhawan 2020 : 299-300). Stuart Hall (2013) souligne également que le préfix ne marque pas la fin des relations entre le Nord et le Sud, mais précise plutôt la continuité coloniale persistante dans les conditions différentes après la fin de la domination coloniale (cf. Hall 2013 : 203). Les auteurs soulignent l'influence sur les identités et réalités au présent (cf. Castro Varela & Dhawan 2020 : 301).

De plus, les théories postcoloniales ne concernent pas seulement les pays qui ont eu des colonies ou qui en ont été. Au contraire, les rapports mondiaux actuels sont marqués par l'histoire

coloniale et par la persistance des discours coloniaux – il s’agit donc d’étudier et de modifier ces rapports postcoloniaux (cf. Putschert et al. 2012 : 8). Les théories visent donc à remettre en question les notions coloniales traditionnelles et le point de vue eurocentrique. Ce sont des approches qui cherchent à dépasser radicalement la construction binaire, voire l’hégémonie politique et culturelle occidentale (cf. Reinhard 2011 : 25-26) qui fait la distinction entre l’Ouest moderne et rationnel et l’Est qui ne l’est pas. L’Occident est considéré comme le sujet de l’histoire mondiale à l’opposé du reste, extra-européen, considéré comme passif et arriéré, en tant qu’objet des interventions politiques occidentales et de la production de savoir (cf. Castro Varela et al. 2009 : 309).

Cela représente le sujet principal de l’œuvre d’Edward Said *Orientalisme* de 1987 qui est considérée comme l’œuvre fondatrice des théories postcoloniales (cf. Freudling 2022 : 48). Said montre comment la littérature européenne a dessiné, depuis l’époque coloniale, une image de l’Orient contre laquelle une identité européenne/ occidentale a été délimitée (cf. Said 2012 : 9-11). Aujourd’hui, le terme « orientalisme » est même une notion qui prend la position d’un concept général décrivant la manière dont les cultures dominantes représentent d’autres cultures et les constituent comme secondaires, voire inférieures (cf. Castro Varela & Dhawan 2020 : 103 ; Said 1986 : 210).

Sur le plan théorique, les pensées postcoloniales sont influencées par d’autres traditions théoriques comme le marxisme, le poststructuralisme, la psychanalyse ou le féminisme, mais elles sont principalement interdisciplinaires (cf. Castro Varela et al. 2009 : 308). En ce qui concerne l’approche poststructuraliste, elle constitue la base de la déconstruction des discours essentialistes et eurocentristes de sorte qu’elle renforce la mise en question des oppositions telles que le colonisateur - le colonisé, l’inclusion - l’exclusion ou l’Occident et l’Orient sur lesquelles s’appuient les représentations de la différence culturelle (cf. Castro Varela & Dhawan 2020 : 333). Les théories postcoloniales reprennent cette approche et visent à sensibiliser à la puissance d’action et à la prégnance toujours intactes des modèles de pensée coloniale dans la vie quotidienne comme dans les systèmes institutionnalisés – et ce aussi bien en Occident que dans le reste du monde. Elles mettent en évidence la persistance des structures économiques, des structures de domination ainsi que des formations disciplinaires d’origine coloniale (cf. Putschert 2012 : 8).

Dans ce contexte, on s’arrête brièvement sur la discrimination qui est pertinente pour ce travail dans la mesure où les circonstances colonialistes ainsi que les textes peuvent susciter des effets discriminatoires. En ce qui concerne une définition, le terme discrimination est dérivé du verbe latin « discriminare » et ainsi issu du nom « discrimen » qui signifie entre autres différence,

distinction et distance (cf. Reisigl 2023 : 69). Bien qu'il implique l'action de distinguer et de séparer, ce n'est qu'au cours du 20^e siècle que la signification a été associée à un jugement de valeur négatif (cf. *ibid.* : 70). C'était d'abord dans le domaine d'action sociale de l'économie que l'expression a acquis la signification négative de rabaisser, d'humilier et de désavantager. Résultant de la discrimination des acteurs économiques étrangers par une certaine politique des prix et du commerce, le terme apparaît de plus en plus dans d'autres domaines pour juger négativement l'inégalité de traitement de certains groupes sociaux. On constate qu'en anglais, les premières preuves d'utilisation existent déjà dans les années 1860, pour la distinction et le traitement de personnes de couleur ou de « race » différente aux États-Unis (cf. *ibid.* : 70). Cependant, le terme n'a été utilisé dans le contexte du genre et du sexe qu'au début des années 1960 (cf. Hálfðanarson, Vilhelmsson 2023 : 4).

En ce qui concerne une définition, Kurtenbach (2023) définit pour son travail

„ein umfassendes Verständnis von Diskriminierung, worunter alle Formen der Herstellung, Begründung und Rechtfertigung von Benachteiligung aufgrund der Zuordnung zu bestimmten sozialen Gruppen bzw. zu bestimmten Räumen fallen” (Kurtenbach 2023 : 365).

Par conséquent, il existe des recherches sur la discrimination dans tous les domaines et sur différents aspects de la société. Pour le présent travail, il en résulte que les catégories de l'analyse s'orientent en fonction d'une discrimination sociale, ethnologique et géographique.

3.1 L'aspect social – les rapports de pouvoir

La démonstration de pouvoir joue un rôle déterminant dans le contexte de la colonisation (cf. Sonkwé Tayim 2024 : 147). Dans ce contexte, Edward Said part d'une structure d'opposition binaire entre les puissances colonialistes et les colonisés impuissants de sorte qu'il n'y a aucun espace réel de négociation ou de résistance (cf. Castro Varela & Dhawan 2020 : 233). Il suppose que le pouvoir est entièrement détenu par le colonisateur (cf. *ibid.* : 237). A cet égard, Homi K. Bhabha s'oppose à Said en mettant en évidence le pouvoir d'action des colonisés. Bhabha analyse les formes de résistance des colonisés contre les colonisateurs dont le pouvoir n'est jamais aussi assuré qu'il n'y paraît. Bhabha souligne que l'autorité d'un groupe ou des idées dominantes s'accompagnent toujours d'une peur radicale en s'inquiétant de son propre pouvoir. Selon Bhabha, cela permet aux dominés de réagir. Bhabha exprime donc une certaine critique à l'égard de Said et Spivak, leur reprochant de négliger le pouvoir d'action des colonisés. Dans ses travaux, Bhabha met l'accent sur des moments de résistance où les

colonisés se dressent contre les colonisateurs malgré des structures violentes (cf. Castro Varela & Dhawan 2020 : 237).

En insistant sur le fait que le pouvoir colonial ne pouvait jamais être total, Bhabha se positionne près de Foucault, qui a pour sa part forgé la notion de pouvoir relationnel. Foucault met l'accent sur la compréhension du pouvoir en tant que relation. (cf. Castro Varela & Dhawan 2020 : 233). Comme Bhabha, Foucault parle également de la résistance en disant que les moments de résistance sont présents partout dans le réseau de pouvoir. Car, là où il y a du pouvoir, il y a aussi de la résistance. Et c'est la raison pour laquelle la résistance n'est jamais au dehors du pouvoir (cf. Foucault 1986 : 116-117). Foucault précise que „die Macht ist nicht etwas, was man erwirbt, wegnimmt, teilt, was man bewahrt oder verliert; Macht ist etwas, was sich von unzähligen Punkten aus und im Spiel ungleicher und beweglicher Beziehungen vollzieht“ (Foucault 1986 : 115). C'est-à-dire que dans l'ensemble des relations différentes, le pouvoir ne se comporte pas comme quelque chose d'extérieur, mais est immanent. De plus, le pouvoir se développe de la base, c'est-à-dire qu'il ne se constitue pas sur la dichotomie qui oppose les dominants et les dominés et qui dirige de haut en bas dans tous les domaines de la société. C'est plutôt que les multiples relations dans la famille, les institutions ou différents groupes sont déjà marqués par des divisions qui s'étendent à l'ensemble du corpus social. Conséquemment, dans de très nombreux cas, les rapports de pouvoir sont tellement consolidés qu'ils sont asymétriques à long terme et que la liberté est ainsi extrêmement limitée (cf. *ibid.* : 115). Il en résulte que le pouvoir s'exerce jusqu'aux endroits les plus périphériques, et ne se constitue pas dans un centre de souveraineté, mais dans une base tremblante de rapports qui, par leur inégalité, engendrent sans cesse de nouveaux états de pouvoir, toujours locaux et instables (cf. Foucault 1986 : 115). Pour Foucault, le pouvoir n'est plus une notion unilatérale, mais une notion qui souligne l'omniprésence dans les relations humaines : „Nicht weil sie alles umfasst, sondern weil sie überall kommt, ist die Macht überall“ (Foucault 1986 : 114). De plus, le pouvoir n'est pas nécessairement mauvais, laid et sournois, mais plutôt productif, quelque chose qui forme, façonne et dont dépendent les individus de la société. C'est ainsi que peuvent être créées des connaissances, du savoir, des normes, des identités ou des vérités. Selon Foucault, le pouvoir doit être considéré comme un réseau productif qui influence l'ensemble de la société, et non comme une instance négative dont la fonction est d'opprimer (cf. Kammler et al. 2020 : 316).

3.1.1 Le pouvoir et le savoir

Ce que Said décrit plus tard comme l'orientalisme est né dès la fin du 18^e siècle, quand une archive de connaissances s'est constituée, contribuant à établir la domination culturelle,

économique et militaire de l'Occident sur l'Orient (cf. Castro Varela & Dhawan 2020 : 105). A cet époque, l'Orient est décrit comme un lieu à découvrir et à rendre compréhensible de sorte que tous les systèmes de description sont fortement marqués par des stratégies de pouvoir. Pour étayer cette thèse, Said décrit le lien entre l'impérialisme européen et la production de savoir. On constate qu'outre l'avidité pour les ressources, qui a motivé les expéditions, la curiosité scientifique a joué souvent un rôle important (cf. Castro Varela & Dhawan 2020 : 30). De plus, Said souligne ainsi que les stratégies de « faire connaissance », bien qu'elles semblassent inoffensives, étaient en fait des stratégies de domination du monde. Cela nous mène au lien direct entre le pouvoir et le savoir, sur lequel différents auteurs se sont exprimés.

Stuart Hall se concentre sur les termes « colonisation » et « postcolonial » en précisant qu'ils ne se réfèrent pas uniquement aux mètres carrés dans les pays occupés, mais plutôt à un pool de forces dominées par le pouvoir et par un certain savoir (cf. Castro Varela & Dhawan 2020 : 30). Il met ainsi l'accent sur le savoir pour exercer le pouvoir de manière stratégique. Michel Foucault de son côté dit que „Wissen ist Macht und ein Mehr an Macht verlangt nach mehr Wissen innerhalb einer profitablen Dialektik von Information und Kontrolle“ (cf. Castro Varela & Dhawan 2020 : 110). Selon Foucault, le savoir est de plus en plus utilisé comme outil de pouvoir et de contrôle. La théorie de Foucault souligne que le pouvoir et le savoir sont indissociables et que la quête du pouvoir conduit inévitablement à l'approfondissement du savoir afin de pouvoir exercer un contrôle.

Selon Foucault, le pouvoir et le savoir sont des concepts mutuellement liés. Il souligne que des connaissances extensives et détaillées offrent plus de possibilités de contrôle et ouvrent à leur tour la voie à d'autres interrogations et révélations, et ainsi à d'autres connaissances (cf. Kammler et al. 2020 : 350). Michel Foucault souligne :

„Man muß [...] einer Denktradition entsagen, die von der Vorstellung geleitet ist, daß es Wissen nur dort geben kann, wo Machtverhältnisse suspendiert sind [...]. Eher ist wohl anzunehmen, daß die Macht Wissen hervorbringt (und nicht bloß fördert, anwendet, ausnutzt); daß Macht und Wissen einander unmittelbar einschließen; daß es keine Machtbeziehung gibt, ohne daß sich ein entsprechendes Wissensfeld konstituiert, und kein Wissen, das nicht gleichzeitig Machtbeziehungen voraussetzt und konstituiert“ (Kammler et al. 2020 : 350).

Edward Said précise que c'est la connaissance sur l'Orient qui a permis au gouvernement impérial d'en faire une affaire facile et rentable (cf. Castro Varela & Dhawan 2020 : 109). Il parle d'une relation instrumentale entre le pouvoir et le savoir (cf. *ibid.* : 233) et donne comme exemple l'invasion de l'Égypte par Napoléon Bonaparte, où ce dernier a fait un usage stratégique de ses connaissances. Le pouvoir et le savoir sont ici bien calculés et utilisés de

manière tactique pour des objectifs impérialistes (cf. Castro Varela & Dhawan 2020 : 107). Said précise que le savoir présumé sur l'Orient ne sert qu'à l'exercice du pouvoir mais aussi à la légitimation de la violence (cf. Castro Varela & Dhawan 2020 : 103)

3.2 L'aspect ethnologique – l'altérité

Avec son œuvre *Orientalisme*, Edward Said a marqué la notion de l'opposition binaire entre l'ouest et l'est (cf. Said 2012 : 9). Il s'agit d'un dualisme qui a été fixé depuis l'expansion européenne en tant que différence culturelle présumée, y compris une certaine hiérarchie (cf. Castro Varela et al. 2009 : 308). En effet, le discours colonial se manifeste essentiellement sur une fixation de la signification qui s'exprime par la construction des Autres sans exception. La représentation des Autres comme invariablement différents est ainsi une composante nécessaire de la construction d'un soi européen souverain et supérieur (cf. Castro Varela & Dhawan 2020 : 105). Il met en avant que la représentation des Autres a été institutionnalisée comme caractéristique de la domination culturelle (cf. *ibid.* : 30). L'Orientalisme construit l'homme d'Orient comme l'exact opposé des Européens et donc comme des Autres, ce qui provoque l'autodétermination positive des Européens (cf. Castro Varela & Dhawan 2020 : 105). Said ouvre le discours sur la représentation de l'Autre et suscite une multitude de débats et travaux sur ce sujet (cf. Said 1986 : 211). Il parle d'une opposition binaire en mettant en contraste les colonisateurs puissants aux colonisés impuissants. Homi Bhabah, cependant, renforce dans cette relation une ambivalence dans laquelle l'angoisse joue un rôle important. Il souligne qu'il s'agit d'un phénomène chargé. D'une part, il y a une admiration pour l'Autre et sa culture, mais d'autre part, il y a une certaine peur, car ce dernier semble imprévisible. De plus, cette ambivalence se traduit par le fait que l'Autre est à la fois l'objet de désir et de moquerie (cf. Castro Varela & Dhawan 2020 : 233-234).

En ce qui concerne la représentation de l'Autre, Bhabha met l'accent sur un processus de stéréotypisation (cf. Castro Varela & Dhawan 2020 : 238). En revenant à l'ambivalence, les stéréotypes oscillent entre la reconnaissance de la différence culturelle/ raciale et sa négation, entre la distraction et la peur ainsi qu'entre le mépris et la curiosité (cf. Castro Varela & Dhawan 2020 : 238). Cela montre que la représentation et le positionnement ne sont jamais uniformes et stables, mais toujours en conflit (cf. *ibid.* : 234). De plus, Bhabha souligne que les stratégies coloniales sont légitimées par la production d'un savoir stéréotypé sur les colonisés. De plus, les conquêtes impériales sont justifiées en construisant une image des colonisés en tant que population dégénérée, et ce à travers une argumentation sur la prétendue différence de l'origine raciale (cf. *ibid.* : 238). Dans ce contexte, le pouvoir discursif s'appuie sur des

stéréotypes qui soulignent la paresse et l'arriération des populations colonisées. En conséquence, l'infériorité des colonisés et la supériorité des colonisateurs jouent un rôle majeur dans le discours colonial afin de justifier la mission coloniale (cf. Castro Varela & Dhawan 2020 : 237).

3.2.1 Le concept *othering*

Le concept *othering* est issu du contexte postcolonial et désigne des stratégies visant à se distinguer des Autres et à les faire paraître différents et étrangers pour justifier sa propre normalité. Il s'agit de pratiques discursives qui attribuent l'étrangeté à une personne ou à un groupe particulier (cf. Freudling 2022 : 47).

Le terme *othering* a été forgé par Gayatri C. Spivak pour décrire le processus qui construit les autres comme « Autres » et les distingue du propre en formant une image de soi collectif (cf. Thomas-Olalde & Velho 2011 : 29). *Othering* est donc l'acte permanent de délimitation, de distanciation et de différenciation entre nous et les Autres. Bien que Said lui-même n'utilise pas le terme *othering*, ses analyses sont considérées comme déterminantes pour ce concept au sein de la théorie postcoloniale (cf. Freudling 2022 : 47).

Freudling (2022) souligne que la période coloniale a représenté la pire oppression pour les pays conquis. Mais en même temps, les puissances coloniales elles-mêmes ont été d'abord remises en question dans leur prétention universelle par les cultures étrangères, ce qui suscitait une certaine incertitude. Conséquemment, les puissances coloniales y ont réagi par des stratégies d'*othering*. Dans ce contexte, Spivak met l'accent sur l'infériorité dans laquelle se trouve l'individu rendu étranger, ce qui va souvent de pair avec l'absence de pouvoir et de parole (cf. *ibid.* : 50). Vu qu'*othering* crée artificiellement de l'altérité, les actes d'*othering* n'accordent aucune possibilité aux autres personnes de faire partie de ce qu'on appelle le propre ordre (Freudling 2022 : 48). L'approche pense donc le caractère étranger de manière statique, immuable et jamais assimilée au propre. Les stratégies construisent l'étrangeté en se référant de manière symbolique à l'espace, au temps, au corps et à d'autres catégories, délimitant ainsi une sphère « étrangère » d'une sphère « propre ». Par conséquence, l'étranger devient un objet et souvent une menace pour le sujet (Freudling 2022 : 49). De plus, il en résulte souvent un certain exotisme face à l'altérité (cf. Castro Varela & Dhawan 2020 : 339).

En résumé, « other » signifie *différent* et se positionne généralement en opposition de *soi-même*. C'est-à-dire que les Autres sont caractérisés par leur différence avec l'image négative en opposition à l'image positive de soi. Ainsi, le concept s'applique donc aussi bien au niveau individuel que national (cf. Fay & Haydon 2017 : 76).

Une autre pensée importante de Spivak attire l'attention sur le moment du premier contact, lorsque les délégués coloniaux soumettent les colonies à la nouvelle puissance. Les représentants ont la certitude que les autochtones sont ignorants et doivent d'abord être éduqués. Les habitants deviennent ainsi des étrangers et les nouveaux arrivants des avocats légitimes de l'ordre établi. Spivak décrit ce processus de réorganisation des conditions existantes comme *worlding* (*Weltmachen*) (Freuding 2022 : 48). Dans ce contexte, Spivak souligne, par exemple, l'intégration des colonies dans la division du travail international qui suscite des inégalités globales et une paupérisation socioéconomique, surtout dans le « tiers- monde ». Pour Spivak, *worlding* signifie la production culturelle de l'impérialisme de sorte que le tiers-monde est transformé d'une manière qui naturalise et rend crédible la supériorité et la domination de l'Occident. L'insécurité face à l'Autre fait que l'on essaie, par le biais du *worlding*, d'adapter les Autres aux conditions européennes (cf. Castro Varela & Dhawan 2020 : 164).

En résumé, *othering* ainsi que *worlding* est une affirmation de soi-même. En attribuant une infériorité aux autres, on revendique une supériorité de sorte que les concepts sont fondamentaux pour justifier la mission civilisatrice (cf. *ibid.* 42).

3.2.2 La race et le racisme

Pour aller plus loin, il est essentiel d'examiner les termes « race » et racisme. A la fin du 19^e siècle émerge l'adjectif raciste en tant qu'autodésignation des nationalistes français (cf. Koller 2009 : 8) tandis que les termes « race » et racisme sont relativement jeunes (cf. Miles 1991 : 58). Selon Miles (1991), Magnus Hirschfeld a utilisé le terme racisme pour la première fois, destiné à une théorie croyant à l'existence des « races » humaines. Miles (1991), également l'un des premiers auteurs à s'exprimer sur le racisme, définit et critique le racisme comme l'idée d'une catégorisation des individus dans une hiérarchie de différentes « races » (cf. Miles 1991 : 58 ; Arndt 2012 : 32). Il est reconnu que le début du colonialisme européen et le traité transatlantique des esclaves sont des moments clés de l'établissement du racisme (Dietrich 2007 : 139).

Le *Oxford English Dictionary* (*OED*) note la première apparition du terme racisme dans la langue anglaise dans les années 1930 et définit, dans le *OED Supplement* en 1982, racisme comme „Theorie, dass bestimmte menschliche Eigenschaften und Fähigkeiten durch die Rasse determiniert sind” (Miles 1991 : 58). Dans cette conception, les caractéristiques phénotypiques servent d'indicateur de supériorité ou infériorité psychique, culturelle et intellectuelle. Par

exemple, la « race aryenne » est considérée comme une race supérieure, tandis que les Juifs, par exemple, se trouvent en bas de la hiérarchie raciale (cf. Miles 1991 : 58-59).

Bien qu'il existe un grand nombre de définitions, Koller (2009) propose deux approches. La première s'inspire par exemple de l'historien Immanuel Geiss qui pense le racisme comme une croyance aux « races » prétendument non modifiables ou alors modifiables uniquement à long terme. Celles-ci sont liées à certains traits de caractère et ne peuvent être modifiées que par des processus biologiques de mélange. Parmi les principales caractéristiques des races figure aussi leur statut de « races supérieures » et de « races inférieures » (cf. Koller 2009 : 8). La seconde approche est centrée sur son fonctionnement et est vue comme l'essai de justifier théoriquement et d'établir pratiquement les limites d'appartenance, qu'elles soient traditionnelles ou nouvelles. La justification théorique se fait sur la production d'un certain savoir, d'un côté sur la nature présumée de ceux qui doivent être intégrés ou exclus de sa propre communauté et de l'autre côté sur la nécessité générale de la distinction entre le propre et l'étranger. La mise en pratique se traduit par des efforts multiples et souvent violents pour adapter la réalité au savoir théorique, c'est-à-dire pour façonner la réalité selon la théorie et donner ainsi des droits à cette prétendue nature (cf. Koller 2009 : 8-9).

Toutes les définitions ont leurs problèmes, leurs avantages et leurs inconvénients, à tel point que dans cette complexité, le sociologue Pierre-André Taguieff propose de distinguer trois aspects du racisme : racisme-préjugé, racisme-idéologie et racisme-comportement (cf. Koller. 2009 : 9). Räthzel (2010) mentionne également une telle classification des théories de racisme en trois groupes. Le premier groupe se base sur les préjugés et la tendance des individus défavorisés. Le deuxième groupe explique le racisme en tant que composante des rapports de domination sociale. Enfin, le troisième groupe résume le racisme individuel au quotidien (cf. Räthzel 2010 : 286).

Pour aller plus loin, de nombreuses approches du racisme établissent automatiquement un lien avec la colonisation et l'esclavage. A cet égard, les idéologies qui justifient ces actes jouent un rôle important (cf. ibid. 2010 : 284). Par exemple, le discours racial, sous la forme d'une idéologie justificative, sert entre autres à légitimer l'esclavage. Les colonisés sont racialisés, c'est-à-dire soumis à une construction raciste qui les présente comme inférieurs, primitifs et non civilisés. Selon une telle logique, l'esclavage n'est pas considéré comme inhumain, car les personnes réduites en esclavage ne sont pas des êtres humains au sens propre du terme (cf. Miles 1991 : 38-40).

Lorsqu'une personne est attribuée à une « race » sur la base de caractéristiques phénotypiques, il s'agit d'une construction artificielle, car les « races » sont imaginées socialement et ne représentent pas des réalités biologiques (cf. Räthzel 2022 : 26). Stuart Hall (2017) fait aussi la

référence « to the question of what we might mean by saying that race is a cultural and historical, not biological, fact – that race is a discursive construct, a sliding signifier » (Hall 2017 : 32). Pour Hall (2017), bien qu'il semble construit discursivement, la « race » est l'un des concepts les plus importants qui organisent le grand système de classification de différence au sein des sociétés humains. La « race » en ce sens, est la pièce centrale d'un système hiérarchique qui produit des différences (cf. *ibid.* : 32). Hall se réfère à W.E.B. Du Bois qui a déjà dit en 1897, « subtle, delicate and elusive though they may be ... [they] have silently but definitively separated men into groups » (cf. Hall 2017 : 33). En résumé, la doctrine de la « race » est un système de catégorisation, une manière d'organiser le monde et de le classer de manière significative (cf. *ibid.* : 33).

En ce qui concerne les caractéristiques phénotypiques, Homi Bhabha analyse comment la peau, en tant que signifiant primaire du corps, apparaît comme marqueur d'identité dans le cadre de la visibilité et de la discursivité (cf. Castro Varela & Dhawan 2020 : 238). La couleur de peau est un déterminant clé des différences culturelles et raciales, car elle n'est pas seulement visible, mais apporte des connaissances qui jouent un rôle majeur dans la « tragédie raciale » quotidienne. Par exemple, la peau noire est un objet de discrimination et est considérée à la fois comme un signe visuel et naturalisé, et un signe culturel et politique pour l'infériorité et la dégénérescence (cf. Castro Varela & Dhawan 2020 : 238). A cet égard, les peuples colonisés tentent de s'adapter et s'assimiler pour dissimuler les différences raciales, ce qui nous mène aux concepts d'*hybridity* et *mimikry* de Homi K. Bhabha.

3.2.3 Les concepts *hybridity* et *mimikry*

Le point de départ est la division fondamentale de l'Ouest et l'Est ou, plus généralement, entre soi-même et l'Autre, considéré comme différent et inférieur au « propre » (cf. Fay & Haydon 2017 : 10). C'est ce que souligne Edward Said dans son travail, en précisant que l'Occident est considéré positivement comme civilisé, cultivé et industriel, tandis que l'Orient est connoté négativement comme paresseux et non civilisé (cf. Said 2012 : 10-11). Homi K. Bhabha, quant à lui, vise à montrer que cette division est instable et non durable. Avec le concept *hybridity*, en se référant à l'œuvre de Frantz Fanon *Black Skin, White Mask* (cf. Fay & Hayson 2027 : 37), Bhabha met en avant que chaque identité est façonnée par toutes les différentes cultures avec lesquelles on entre en contact et avec lesquelles les idées, les langues ou les ressources sont partagées (cf. Fay & Hayson 2027 : 11 ; Castro Varela & Dhawan 2020 : 258). Le concept se réfère donc aux processus de mélange et chevauchement culturel qui ont lieu entre différents

groupes culturels et sociaux, en particulier dans des contextes postcoloniaux. Mais le terme est utilisé surtout pour décrire les relations complexes et dynamiques entre les colonisateurs et les colonisés. Ce processus de mélange et de partage implique qu'il n'existe pas d'Occident ou d'Orient pur, mais l'acte de la division crée l'Autre avec lequel on s'engage et interagit. Le concept *hybridity* décrit donc le processus par lequel de nouvelles identités culturelles apparaissent, des identités hybrides, nées de l'interaction et des tensions entre les deux mondes. Ainsi, il faut noter qu'aussi bien colonisateurs que colonisés sont des sujets d'*hybridity* de sorte que l'expérience coloniale transforme les deux (cf. Fay & Haydon 2017 :11,16 ; Castro Varela & Dhawan 2020 : 246-247).

De plus, Bhabha propose son concept *mimikry* qui signifie imitation (en anglais mimicry, to mimic), et met l'accent sur l'action des colonisés là où ils s'adaptent à une culture. Il est question du désir à s'assimiler et d'imiter (cf. Castro Varela & Dhawan 2020 : 240). Par exemple, l'adoption d'un accent différent est une tentative de présenter un statut social plus élevé (cf. Fay & Haydon 2017 :11).

L'exigence coloniale consistait à faire en sorte que les valeurs et les normes du pouvoir colonial soient internalisées. *Mimikry* souligne ainsi également la mission civilisatrice européenne dont le but était de transformer la culture colonisée à son image (cf. ibid. :11). Cette approche donne ainsi naissance à un sujet colonial qui est comme le colonisateur et pourtant différent, comme Bhabha dit « not quite/ not white » (cf. Castro Varela & Dhawan 2020 : 240). Bhabha souligne ainsi que *mimikry* s'exprime dans l'imitation et fait une « répétition avec différence » (cf. ibid. : 240). Il en résulte un dilemme des deux côtés. Du point de vue des colonisés, ils sont confrontés à la tragédie de ne jamais pouvoir posséder la blancheur qu'ils ont appris à désirer, ni dissimuler la noirceur qu'ils ont appris à détester (cf. ibid. : 239). Du point de vue des colonisateurs, la répétition ne peut jamais être identique à l'« original », car l'introduction d'idées et de théories provenant des métropoles s'accompagne inévitablement d'un processus de réarticulation et d'hybridation. Le processus de traduction, c'est-à-dire la répétition dans un autre contexte, ouvre ainsi une lacune dans l'original, de sorte que le colonialisme fragmente l'identité et l'autorité coloniale (cf. Castro Varela & Dhawan 2020 : 239).

Dans ce contexte, Bhabha attire à nouveau l'attention sur l'ambivalence dans la relation des colonisés et des colonisateurs. Car il y a l'exigence que les colonisés s'adaptent au pouvoir colonial et aux valeurs de ceux-ci, mais il y a en même temps la peur de l'étranger, qui est imprévisible. L'ambivalence s'exprime d'une part dans la soif de pouvoir et de ressources tout en imposant la mission civilisatrice, et d'autre part, dans la peur que l'autre se rapproche trop. Leur relation repose en effet sur une inégalité structurelle nécessaire qui se constitue d'une

différence absolue entre le supérieur et l'inférieur pour justifier la domination d'un groupe de population par un autre, sinon, les idéologies de justification perdraient leur validité (cf. Castro Varela & Dhawan 2020 : 237-241).

Les colonies commencent, dans l'esprit des théories postcoloniales, comme des copies de la métropole, déclarée originale. Spivak parle dans ce contexte également de *worlding*, ce qui exprime à la fois le « viol » et la formation simultanée du « tiers monde » (cf. Castro Varela et al. 2009 : 211).

3.3 L'aspect géographique – la représentation de l'espace

En ce qui concerne l'aspect géographique, Neumann (2009) constate que les approches dominantes qui proposent des concepts spatiaux, ne réfléchissent guère au rôle de la littérature dans la représentation de l'espace. La question de savoir comment la littérature contribue à la création d'une géographie imaginative et quelles formes de représentation et d'esthétiques elle peut utiliser pour créer des frontières, des limites et de nouveaux espaces d'action n'est même pas posée (cf. Neumann 2009 : 116). Cependant, l'analyse des espaces racontés nous renseigne sur les modèles et les pratiques spatiales dominantes. Comme la littérature est créée dans le contexte des cultures, elle fait partie de la constitution des ordres spatiaux culturels (cf. Neumann 2009 : 116). C'est-à-dire que la littérature contribue à façonner des représentations d'espaces, ce qui peut susciter des attentes ou des aversions, mais aussi motiver le voyage vers certains lieux (cf. Neumann 2009 : 116-117).

Gerald Genette (1969) souligne également le lien entre la littérature et l'espace, car la littérature « parle aussi de l'espace, décrit des lieux, des demeures, des paysages, [...] nous transporte en imagination dans des contrées inconnues qu'elle nous donne un instant l'illusion de parcourir et d'habiter [...] » (Genette 1969 : 43). La littérature transmet donc une sensibilité à l'espace et une certaine fascination du lieu (cf. Genette 1969 : 44).

Ce n'est qu'avec le *spatial turn* que le facteur de l'espace gagne en importance au sein des recherches transdisciplinaires (cf. Frank 2009 : 54). Edward Soja forge la notion de *spatial turn* à la fin des années 1980 et contribue ainsi à un déplacement de points de vue et d'approches qui rendent visible des aspects jusqu'ici peu ou pas du tout mis en lumière. En ce qui concerne la dynamique du *turn*, qui ne représente pas une nouvelle découverte ou une réinvention du monde, il déplace la focalisation de telle sorte que la perception scientifique de l'objet étudié se concentre sur un aspect jusqu'alors négligé. Cela vaut également pour les sciences littéraires (cf. Frank 2009 : 53-54).

Conséquemment, au sein des théories postcoloniales, une plus grande attention est accordée à des concepts spatiaux tels que la marginalité, l'exil, les frontières et les limites spatiales ainsi que les espaces intermédiaires. Dans ce contexte, une compréhension critique de l'espace et de la spatialité est au centre de la recherche. Il s'agit de remettre en question la séparation spatiale entre l'Ouest et l'Est ainsi que de prendre en compte la continuité entre la période coloniale et celle qui suit la décolonisation officielle (cf. Castro Varela et al. 2009 : 308). De plus, pour maintenir la perception des interdépendances culturelles, le point de vue national doit être complété par le cadre impérial (cf. *ibid.* : 309).

Au sein des nouvelles conceptualisations de l'espace, les approches se penchent donc sur des idées transnationales et entrecroisées. Les concepts tels qu'*imaginative geography* d'Edward Said, *contact zone* de Mary Louise Pratt et *third space* d'Homi Bhabha visent à briser les structures traditionnelles et des approches eurocentriques. Ce sont toutes des approches qui tentent radicalement à dépasser la construction binaire „die zwischen einem modernen, rationalen Westen als Subjekt der Weltgeschichte und einem passiven, rückständigen außereuropäischen Rest als Objekt westlich-politischer Interventionen und Wissensproduktion unterscheidet“ (Castro Varela et al. 2009: 309).

3.3.1 Le concept *imaginative geography*

Edward Said a forgé le concept *imaginative geography* pour attirer l'attention sur la manière dont les espaces géographiques sont construits et chargés symboliquement dans l'imagination (cf. Neumann 2009 : 115). Le concept met en avant que l'hégémonie culturelle et les relations de pouvoir sont maintenues par le biais des frontières symboliques et de la représentation des espaces et des lieux (cf. Said 2012 : 70). Le discours culturel et coloniale chargent souvent les espaces de significations, d'idées et de stéréotypes qui ne correspondent souvent pas à la réalité de ces lieux, mais plutôt aux structures de pouvoir de ceux qui les décrivent. La représentation spatiale est donc indissociable des asymétries de pouvoir (cf. Castro Varela et al. 2009 : 312). Said renforce dans son œuvre *Orientalisme* que la ligne de démarcation entre l'Orient et l'Occident est l'effet d'un discours de dominance (cf. Said 2012 : 70). La frontière est donc un élément central dans la construction de l'Orient et la géographie imaginative. Selon Said, cette frontière s'est constituée à travers les siècles et demeure, jusqu'à aujourd'hui, la fondation des relations hégémoniques. Elle est également pertinente dans la formation de l'identité occidentale (cf. Said 2012 : 70-71 ; Castro Varela et al. 2009 : 313). La géographie imaginative influence la perception et l'attitude vis-à-vis de différentes cultures et régions et sert souvent de légitimation à l'exercice du pouvoir impérial et colonial (cf. Neumann 2009 : 121-122). Le

concept tente donc de souligner à quel point la représentation de l'espace est influencé par le colonialisme et comment les structures de pouvoirs y sont inhérentes (cf. *ibid.* : 129).

C'est dans les textes coloniaux du 18^e et 19^e siècle (prose, roman, récit de voyage) que la géographie imaginative, en tant que concept visant à légitimer les prétentions impériales, trouve son expression la plus efficace (cf. Neumann 2009 : 123). C'est notamment dans le réalisme des détails et dans les sémantisations de l'espace que se manifeste la géographie imaginative, souvent de manière contrastée et comme une expression naturalisée des ordres culturels. De cette manière s'établit une certaine naturalisation des choses (cf. *ibid.* : 123).

De plus, les textes construisent l'espace colonial avec l'idée spécifique de la nature sauvage, de l'exotisme, du danger et de la supériorité européenne toujours en lien avec la mission civilisatrice. L'espace devient le symbole pour le contraste entre la civilisation et la nature sauvage. La représentation de l'Autre et son environnement devient ainsi le modèle de l'autoreprésentation (cf. Neumann 2009 : 123-124 ; Castro Varela & Dhawan 2020 : 109).

Pour aller plus loin, les régimes de regard dans les textes coloniaux peuvent être considérés comme des formes d'*othering* discursif des paysages et des objets observés (cf. Neumann 2009 : 124). La plupart du temps, le regard masculin est souverainement posé sur le paysage et fonctionne comme l'expression d'une autorité impériale.

„Vom erhöhten Standpunkt aus kann das blickende Subjekt kulturelle Landschaften entwerfen, die sich darbietende Natur und die Erzeugnisse der Kultur historisch bewerten, einordnen und kommentieren und über die imaginäre Verfügung für das imperiale Unterfangen dienstbar machen“ (Neumann 2009 : 124).

Ce régime de regard expansif et l'appropriation des paysages étrangers ainsi obtenue, servent souvent de modèle de l'expansion coloniale : « This colonizing rhetoric seems designed to prepare its readers, [...], for a cognitive expansion of their borders » (Neumann 2009 : 125).

Ce qui est décisif, c'est que ceux qui se voient exclus de la position d'observateur pour des raisons culturelles ou ethniques sont rabaissés au niveau d'objets. En revanche, le sujet, avec son regard libre, peut se distancier en tant que quelqu'un d'autre grâce à sa propre rationalité et souveraineté (cf. Neumann 2009 : 125).

De plus, à travers l'*othering* discursif les pays étrangers/ colonisés sont de plus en plus représentés en faisant appel à des images de corporéité féminisée et sexualisée, qui naturalise encore davantage le fossé hiérarchique entre culture dominante et culture déficitaire. Cela fait apparaître l'expansion coloniale comme une appropriation aventureuse de territoires vierges (cf. Neumann 2009 : 125). Les colonisateurs considèrent les pays conquis, bien qu'ils soient déjà habités depuis des millénaires, comme *terra nullius* (cf. Castro Varela et al. 2009 : 310 ;

Arndt 2012 : 33). Les adjectifs vide et vierge sont ici des synonymes de désert, disponible, sans histoire et donc exploitable (cf. Castro Varela et al. 2009 : 310-311). La prétendue virginité du territoire étranger à conquérir et à coloniser se manifeste par conséquent dans un discours sur le sexe (cf. Stolz et al. 2016 : 84). Par exemple, le nom de la colonie anglaise Virginia évoque le fantasme impérial d'une disposition souveraine de la nouvelle terre (cf. Neumann 2009 : 125).

Les auteurs des théories postcoloniales soulignent que la soumission, l'accumulation et la légitimation de la violence sont toutes des processus liés à une forme spécifique de territorialité (cf. Castro Varela et al. 2009 : 310). De cette manière, les colonisateurs ont tenté de restructurer la société et l'espace colonisé, par exemple les villes. Pour décrire ce processus, le terme *enframing* (encadrement) s'est imposé dans le discours et met l'accent sur la création d'une hiérarchie visible de la structure spatiale. Cette stratégie d'encadrement implique que « la structure sans ordre » est remplacée par des plans segmentés basés sur la ségrégation sociale et raciale (cf. Castro Varela et al. 2009 : 310). Dans cette optique, la cartographie fonctionne comme un moyen de transformer l'espace conquis en un territoire lisible, structuré et donc contrôlé (cf. *ibid.* : 311).

3.3.2 Le centre et la périphérie

Pour aller encore plus loin, le discours sur la territorialité évoque l'opposition entre le centre et la périphérie. Imanuel Geiss (1984) se réfère dans son article à la théorie de dépendance, qui part tout naturellement du principe que l'Europe est au centre du développement moderne, ce qui n'est rien d'autre que le reflet d'un point de vue eurocentrique (cf. Geiss 1984 : 117). Cependant, la formulation universelle de ce point de vue consiste en ce que chaque individu ou groupe se voit naturellement comme le centre du monde et de l'histoire – comme il ne peut en être autrement. Le problème est que cette auto-centralisation et cette auto-valorisation sont souvent considérées comme absolues. Cependant, ces conceptions doivent être toujours relativisées par la perspective centre-périphérie des autres et ne doivent pas s'ériger en vision du monde dominante, voire unique et universelle (cf. Geiss 1984 : 117-118).

Dans l'histoire, des centres géographiques ont changé selon des processus mondiaux, c'est-à-dire que des évolutions se sont formées à partir d'un centre clairement défini et dont le reste était temporairement la périphérie (cf. Geiss 1984 : 118). Par exemple, dans le cadre du développement de l'état moderne il y a 5000 ans, l'Orient ancien avait un sentiment subjectif de supériorité qui provenait de la supériorité matérielle, technique, économique et militaire

envers des « barbares » de la périphérie. Dans ce système antique fondé sur l'agriculture, l'Europe a été considérée comme la périphérie, à l'opposition des centres les plus développés comme l'Inde et la Chine, avant de devenir le centre du nouveau système universel dans le cadre de l'expansion mondiale à partir du 15^e siècle. Peu à peu se développe une nouvelle supériorité technique, puis scientifique, de l'Occident sur l'Orient ancien et les régions périphériques auparavant. La majesté européenne s'est formée lentement dans le nouveau système capitaliste et industrialisé avec ses principes, tandis que les centres traditionnels (l'Inde et la Chine) ont été réduits au niveau de nouvelles périphéries (cf. *ibid.* : 118). Suivant cette perspective, on constate des processus d'influence mutuelle entre des centres et la périphérie de sorte que l'Europe n'a pas moins été constituée de l'intérieur que de l'extérieure par des délimitations et des déplacements de frontières (cf. Castro Varela et al. 2009 : 316).

Cette opposition entre le centre et la périphérie joue un rôle important dans la littérature coloniale, car elle se réfère aux modèles binaires de l'espace afin de constituer la frontière entre le propre et l'étranger et l'idée essentielle de la culture et l'identité collective (cf. Neumann 2009 : 125, 129). Lotman (1972) parle de „zwei disjunkte Teilräume” (Lotman 1972 :327), pour décrire la séparation du propre et de l'étranger dans le contexte de la distinction hiérarchique. En outre, ces délimitations discursives qui sont structurantes dans la littérature coloniale du 19^e siècle, sont attribuées à la peur de l'influence culturelle des Européens. C'est-à-dire „die befürchtete Verwandlung und Entfremdung des Eigenen außerhalb von Europa“ et donc la peur d'une contamination d'une identité imaginée (Neumann 2009 : 125). Bien que les textes coloniaux tiennent à cette opposition, les auteurs créent souvent des rencontres interculturelles dans une *contact zone*, une notion forgée par Mary Louise Pratt. Ce concept s'oppose à une compréhension de la constellation coloniale qui se focalise uniquement sur les frontières et la prétendue fermeture des cultures (cf. Neumann 2009 : 126). Ainsi, la situation coloniale exige certes le franchissement des frontières spatiales et est même nécessaire pour imposer le pouvoir, mais la transgression spatiale ne doit en aucun cas s'accompagner d'une transgression culturelle (cf. *ibid.* : 126). Cela souligne de nouveau l'ambivalence et il en résulte :

„eine scheinbar paradoxe Situation: Einerseits muss die räumliche [...] Distanz zwischen Europa und Nicht-Europa von den Autoren, Erzählern oder Protagonisten immer wieder überwunden werden, damit die kulturelle Differenz zwischen dem Eigenen und dem Anderen aufgezeigt, die Grenze also sichtbar gemacht werden kann; andererseits muss die Distanz aufrechterhalten werden, damit die Grenze sichtbar *bleibt*“ (Neumann 2009 : 127).

Mais depuis la décolonisation, une nouvelle conscience de l'espace s'est imposée, se manifestant dans la littérature postcoloniale et remettant en question la frontière uniforme entre le propre et l'Autre, entre le centre et la périphérie, et soulignant la possibilité d'espaces intermédiaires. C'est surtout la mobilité transnationale croissante, la mondialisation cosmopolite et les structures multi-ethniques qui soutiennent cette nouvelle conscience, qui brisent l'opposition binaire typique du colonialisme et la séparation rigide entre le centre impérial et ses périphéries (cf. Neumann 2009 : 129).

C'est ainsi qu'à partir de l'émergence des théories postcoloniales, de nombreux textes postcoloniaux expérimentent avec la simultanéité des espaces inégaux de sorte que de nouveaux modèles spatiaux surgissent, tels que *contact zone* et *third space* (cf. Neumann 2009 : 129 ; Wilhelmer 2015 : 9). Dans ce contexte, les lieux de transit (Transit-Orte) attirent l'attention et font l'objet des études culturelles et littéraires (cf. Wilhelmer 2015 : 11). Les lieux de transit tels que le port, l'aéroport, l'hôtel ou le train gagnent en importance surtout dans la manière dont ils sont vécus au quotidien, à savoir en passant (cf. *ibid.* : 12). Ce sont des lieux où des gens s'arrêtent sans rester – un phénomène de la modernité et indispensable à l'époque du mouvement, du voyage, de l'entre-deux et du caractère éphémère des séjours. L'industrialisation, l'urbanisation, la mondialisation ainsi que les mouvements migratoires, y compris la déportation et la fuite, sont des processus qui se sont déroulés du 19^e au 21^e siècle et qui ne sont rendus possibles que par ces lieux discrets qui font depuis longtemps partie de notre quotidien (cf. Wilhelmer 2015 : 8).

Dans l'analyse de ces lieux, le caractère de l'*entre-deux* prend de l'importance, car cela renforce l'idée que les positions strictes en termes de différences sociales, politiques et culturelles disparaissent pour le moment. Par conséquent, le transit signifie un lieu « neutre », loin des positions habituelles et capable d'ouvrir l'espace à tout le monde. Les lieux de transit sont considérés comme „nicht nur *entgrenzte* Orte, [...] sondern auch *entgrenzende* Orte, die Ordnungen in Frage stellen und Strukturen neu verhandelbar machen können“ (*ibid.* : 38).

Dans cette phase de transition, qui représente une expérience fondamentale de l'être humain, Wilhelmer (2015) se réfère au terme *Liminalität* d'Arnold van Gennep qui décrit l'état de seuil typique d'un individu entre le détachement et l'intégration (cf. Wilhelmer 2015 : 39). Ainsi, il y a l'effet de transition et en même temps un effet d'ouverture, que l'on peut également observer dans le concept *third space*.

3.3.3 Les concepts *third space* et *contact zone*

Le concept *third space* de Homi Bhabha met l'accent sur l'ouverture, la dynamique et l'interdépendance plurilocale des espaces et s'oppose résolument à une conception de l'espace comme contenant territorial ou arrière-plan stable (cf. Neumann 2009 : 132). *Third space* décrit un espace qui n'est pas associé à une culture particulière, mais plutôt intermédiaire et immatériel, sans localisation et construit métaphoriquement. Dans cet espace, différents éléments culturels se mélangent, entrent en collision et créent de nouvelles significations. Le concept remet en question les identités rigides et les structures de pouvoir et ouvre de nouvelles possibilités de compréhension et de dialogue. C'est comme un creuset où les frontières culturelles s'estompent et de nouvelles identités hybrides apparaissent (cf. Neumann 2009 : 132). Il s'agit de dissoudre les frontières rigides des identités culturelles traditionnelles et de mettre l'accent sur la nature dynamique de la culture. En référence au concept *hybridity*, celui-ci a lieu dans ce *third space*, car il permet la création de nouvelles positions et esquisse l'ambivalence entre les cultures des colonisés et leurs équivalents dans les métropoles (cf. Castro Varela & Dhawan 2020 : 261). Cependant, les limites du concept apparaissent dans la manière dont il est inadapté pour comprendre les processus complexes de la transformation. Contrairement à l'intention de Bhabha, il s'agit d'une description d'un espace discursif privilégié qui ne s'avère perméable qu'aux intellectuels académiques (cf. Castro Varela & Dhawan 2020 : 260).

Mary Louise Pratt développe un concept similaire et crée avec *contact zone* un espace dans lequel différentes cultures se rencontrent et interagissent (cf. Neumann 2009 : 115). C'est un espace marqué par des processus de transfert culturel et des hiérarchies de pouvoir de sorte que les personnes ne se rencontrent pas sur un pied d'égalité (cf. Pratt 2008 : 8). Selon Pratt *contact zones* sont : « social spaces where disparate cultures meet, clash, and grapple with each other, often in highly asymmetrical relations of domination and subordination – such as colonialism and slavery, or their aftermaths as they are lived out across the globe today » (Pratt 2008 : 7). Dans ces zones de contact, de nouvelles significations et identités culturelles se forment grâce aux échanges et aux confrontations entre les groupes (cf. Pratt 2008 : 7-8). Ce qui est déterminant, ce sont les expériences des personnes issues de différents contextes et la manière dont les personnes interagissent et s'influencent mutuellement dans ces espaces (cf. Pratt 2008 : 8). Ces expériences peuvent être analysées dans les textes ainsi que dans les images (cf. Becker 2024 : 1).

De plus, Pratt souligne le pouvoir d'action de ceux qui se voient dominés dans le contexte hégémonique (cf. Becker 2024 :1) et se réfère à la *transculturation*, le processus « whereby members of subordinated or marginal groups select and invent from materials transmitted by a dominant or metropolitan culture » (Pratt 1991 : 36). Le concept *transculturation* vise à remplacer les concepts réducteurs d'acculturation et d'assimilation utilisés pour caractériser la culture sous la conquête. Alors que les peuples subordonnés n'ont généralement aucun contrôle sur ce qui émane de la culture dominante, ils déterminent, à des degrés divers, ce qui est absorbé dans leur propre culture et comment cela est utilisé. Selon Pratt, la *transculturation* est donc un phénomène de la zone de contact (cf. Pratt 1991 : 36).

En résumé, l'intérêt pour les zones de contacts permet de mettre en lumière les rencontres dans des situations hégémoniques et les constructions identitaires qui en résultent (cf. Becker 2024 : 1). Il y a de nombreuses similitudes au concept *third space* de Bhabha, mais les différences dépendent de points de vue différents. Pratt souligne le déséquilibre du pouvoir encore plus que Bhabha et soutient que les nouvelles identités et significations se développent à travers l'échange et le conflit. Bhabha met davantage l'accent sur l'espace intermédiaire dynamique, sans territoire défini et pensé au-delà de toute opposition binaire. Au cœur de la *contact zone*, il y a la rencontre et la confrontation tandis que le *third space* souligne la création de nouvelles identités par le mélange culturel (cf. Becker 2024 : 4). De plus, *hybridity* montre une affinité avec la notion *transculturation*, mais chez Pratt de nouveau avec une accentuation plus forte du processus de négociation (cf. Götsche et al. 2017 : 176). En ce qui concerne la mimésis, Pratt part d'un acte de mimésis surtout à sens unique, du colonisé au colonisateur, c'est-à-dire d'un processus au cours duquel le matériel est prélevé de la culture dominante et reformulé, mais les cultures d'origine restent visibles. Chez Bhabha, ce n'est pratiquement plus le cas, car il souligne plutôt l'hybridité (cf. Götsche et al. 2017 : 176). Ces concepts ont en commun de considérer l'espace comme le résultat de processus de production culturelle et d'identité sociale. Cela est étroitement lié aux rapports de pouvoir sociaux et réglés par les mécanismes d'inclusion et d'exclusion sociale (cf. Neumann 2009 : 115).

En résumé, malgré la diversité des approches, il s'agit toujours de négocier des espaces (post)coloniaux attribués et donc restreints. La présentation des approches postcoloniales concernant l'espace rend transparente la nécessité de penser l'espace et le pouvoir ensemble. Ce n'est qu'alors qu'il devient possible de voir comment certaines formes de spatialité ont été institutionnalisées et normalisées par des interventions coloniales (cf. Castro Varela et al. 2009 : 319-320).

4 Les oppositions binaires dans les romans *Les Robinsons de la Guyane et Perlette*

Par opposition binaire, on entend le contraste entre deux notions qui s'excluent mutuellement. En général, un des deux termes prend un rôle dominant et la catégorisation en oppositions binaires est souvent ethnocentrique et chargée de valeur (cf. Götsche et al. 2017 : 84).

Dans le contexte de la construction des oppositions binaires, l'analyse suivante se concentre sur les attitudes colonialistes et les éléments discriminatoires dans les textes.

4.1 Le niveau social - La relation de pouvoir dans *Les Robinsons de la Guyane*

Dans un premier temps, les textes seront analysés sur le niveau social. L'intérêt est surtout mis sur les relations des personnes, car celles-ci sont marquées par le pouvoir, le maintien du statut social et d'une certaine hiérarchie. Dans ce contexte, le savoir et l'état civilisé jouent également un rôle important.

Sonkwé Tayim (2024) résume d'après les théoriciens du postcolonialisme: „Eines der am meisten diskutierten Motive in der Literatur zum Kolonialismus ist die Gewalt“ (Sonkwé Tayim 2024 : 147). Selon les auteurs, la colonisation est donc fortement liée au pouvoir systématisé (cf. ibid. : 147).

Dans le texte *Les Robinsons de la Guyane* de Louis Bousсенard le pouvoir se manifeste dès le début dans les rapports entre surveillants et forçats de l'établissement pénitentiaire en Guyane française. Robin, le personnage principal, s'y voit enfermé après avoir été déporté de la France en raison d'un incident politique. Les rapports y sont rudes et stricts et les relations sont caractérisées par une hiérarchie incontestable. Les rôles sont clairement définis et les forçats d'origines différentes – Arabes, Indiens, Noirs² ou Européens – y vivent sous contrôle et sous des structures autoritaires. Le pouvoir, les punitions et le travail forcé ainsi que les insultes, qui renvoient souvent à des attributions racistes, font parties du quotidien. On constate que la colonie, avec ses établissements pénitentiaires, sert de punition. Cela rappelle Kafka dont l'une des œuvres s'intitule *In der Strafkolonie* (cf. Götschel 2015 : 81).

² Dans le présent travail, les termes ethniques tels que « Noir » et « Blanc » prennent une majuscule afin de souligner que les caractéristiques telles que la couleur de peau dépassent le simple fait biologique.

En ce qui concerne les insultes, elles incluent souvent des comparaisons avec des animaux comme l'illustre l'exemple suivant. C'est au début du texte que le lectorat assiste, après quelques descriptions du narrateur, à un discours direct qui a lieu lors du contrôle de présence au pénitencier :

- « Simonin ! ... »
- « Présent ! ... » articula faiblement un Européen à la face livide, aux joues creuses, et qui pouvait à peine se tenir debout.
- « Mais réponds donc plus haut ... animal. » Et le bruit sourd d'un coup de bâton résonna sur les épaules du pauvre diable, qui plia et poussa un hurlement de douleur.
- « Là !... Je savais bien que la voix lui reviendrait ... Le voilà qui chante maintenant comme un singe rouge. » (Boussenard 2022 [1881] : Tome 1, page 5³)

Ces dialogues sont souvent marqués par des exclamations. C'est notamment le cas de Benoît, le surveillant principal du pénitencier, qui met beaucoup d'insistance et s'exprime de manière énergique et souvent agressive. Cette personne assez statique dans la constellation des personnages est marquée par la malveillance tout en ayant l'habitude d'exercer le pouvoir et de profiter de sa position. Cela change au moment où il est attaqué par un jaguar en présence de Robin. Par la suite, Benoît perd le contrôle et donc son statut de puissance, mais son attitude fondamentale reste clairement visible ce qui montre la scène suivante : Robin réussit à détourner l'animal sauvage de lui-même à tel point que l'animal attaque Benoît à sa place. C'est cependant Robin qui libère finalement Benoît des griffes du fauve et achève la bête. Benoît est furieux et ingrat d'avoir été sauvé, car il demeure avec des blessures et d'énormes douleurs. Il accuse Robin de son malheur et se lance dans un monologue intérieur : « Oh ! le gueux ! ... la vermine ! ... Dire que tout ça est de sa faute ... ! » (T1, p. 40). Cette rage est soulignée par plusieurs interjections et il s'agit ici d'un asyndéton. Cela stimule le rythme du texte, voire le rythme de lecture et nourrit les émotions sous-jacentes. La focalisation zéro qui prévalait jusqu'à présent cède ici la place à une focalisation interne accentuant ainsi la perspective subjective du Benoît et le monologue intérieur.

Dans cette situation cruelle, Benoît s'adresse à une instance supérieure, le grand seigneur, en l'accusant d'avoir fait cela avec lui. Il s'agit d'une apostrophe dans le texte. Dans le même élan il diabolise Robin en le nommant canaille et il insiste pour qu'il s'excuse. Il veut toujours se placer au-dessus de Robin et lui donner des ordres, ce qui souligne son attitude colonialiste. Dans ce délire, Benoît est déshydraté de sorte que les exclamations déjà désespérées d'un

³ Tout au long de ce travail, les indications des citations concernant le texte *Les Robinsons de la Guyane* sont données de manière abrégée, T=Tome, p = page, par ex. (T1, p. 17).

courant de conscience appartiennent au même champ sémantique : « Oh que j'ai soif ! ... À boire ! ... sang-Dieu ! ... de l'eau !... À boire ! » (T1, p. 41). Après avoir trouvé quelques gouttes d'eau, il crie de manière hyperbolique : « Oh ! que c'est bon de boire ... J'ai un volcan dans le corps » (T1, p. 41). Par la suite, il exprime sous la forme d'un gémissement : « [...] Il me faut vivre ... vivre pour ma vengeance » (ibid) et après un instant de réflexion et sous la forme d'une anaphore : « J'ai de quoi manger, [...]. J'ai de quoi me défendre aussi ; mon sabre ... Joli sabre d'invalidé... » (T1, p. 41).

D'une certaine manière, le sabre est personnifié, ce qui illustre l'appel à une main secourable ou le fait qu'il n'a pas tout perdu puisque son chien l'a également abandonné. Il est de nouveau confirmé dans son hostilité et exprime dans un monologue : « La sale bête. Il m'a quitté. Ces chiens, c'est ingrat comme des hommes ! » (ibid). Les phrases courtes et hachées soulignent ici de nouveau sa colère, ce qui suscite chez le lecteur une certaine aversion. Finalement il s'oriente vers lui-même, s'appelle par son propre nom et se jette dans un apitoiement sur soi-même tout en oubliant sa méchanceté : « Benoît, mon garçon, tu vas passer une fichue nuit » (T1, p. 41). Cela met l'accent sur son état psychologique, ses conflits intérieurs ainsi que sur sa santé mentale et physique. Robin, en revanche, dit qu'il n'y a pas que la vengeance, mais aussi, par exemple, un mot de reconnaissance. Robin pardonne à Benoît tout le mal qu'il lui a fait en prison (T1, p. 21-23). Le texte souligne à maintes reprises l'esprit de sacrifice de Robin, mais qu'à la fin, il ne veut plus se salir les mains avec ce bandit Benoît (T2, p. 159).

D'autres exemples soulignent également l'attitude condescendante de Benoît envers son entourage. Une fois à la vue d'un indigène mort, un Peau-Rouge comme on les appelle : « C'est le dernier tour que nous jouera l'animal, dit-il furieux, comme toujours. Un Peau-Rouge mort ne vaut pas mieux qu'un fagot en vie et moins qu'un chien sur ses quatre pattes. » (T2, p. 116). Une autre situation montre sa manière de parler avec ses complices qu'il traite souvent d'imbécile ou dont il se moque avec un rire bestial et hideux : « Tu n'es pas aussi bête que tu le parais, toi, Tête-de-Chenet, reprit Benoît, en donnant au bandit ce petit nom d'amitié réservé pour les grandes occasions » (T2, p. 146). « Maintenant, mes agneaux, en chasse » (T2, p. 117). Ces propos illustrent que le texte favorise souvent et décidément la référence aux animaux. En ce faisant, il met l'accent sur les positions de pouvoir de sorte qu'une différence de niveau, soit entre les hommes soit entre l'homme et l'animal est perceptible. L'homme se sent naturellement supérieur et se place dans le rôle du plus puissant. Cela implique que les animaux ont moins de valeur. La réduction de quelqu'un à l'échelle animal par des insultes ou des actions entraîne une dévalorisation humaine et signale clairement la puissance. Dans le contexte colonial, cela souligne l'attitude colonialiste, à savoir le fait que quelqu'un s'élève au-dessus de quelqu'un

d'autre. La personne qui se sent plus forte se met donc dans la position d'exploiter le déséquilibre de pouvoir.

Cette attitude se manifeste également dans le fait que la plupart des surveillants du pénitencier sont français ou d'origine européenne. Ils sont donc tout à fait dans leur habitude de pouvoir et ont des complices qui leur sont subordonnés et prêts à obéir. Par exemple, les indigènes qui connaissent la forêt vierge et y effectuent certaines tâches dont l'exécution entraînerait la perte des européens. Certes, ceux-ci se heurtent à certaines limites dans des pays conquis. Surtout, la forêt vierge dissimule des dangers qui peuvent souvent être mortels pour l'homme inadapté, dit européen. La faim est l'une de ces menaces qui représente un implacable ennemi dans l'interminable forêt. Cela est souligné dans le texte par une anaphore et est exprimé avec insistance :

« C'est la faim ! la faim, à laquelle les explorateurs, les fonctionnaires appelés loin des centres, les colons eux-mêmes n'échappent qu'à grand renfort de provisions patiemment accumulées » (T1, p.24)

A cet égard c'est la nature qui règne et montre son pouvoir sur l'homme, puisque normalement c'est la nature qui se trouve dans les griffes inéluctables et exploiteuses de l'homme. Cela souligne une relation de pouvoir qui se situe entre l'homme et la nature. Un autre exemple illustre tout aussi bien l'impuissance de l'homme lorsqu'il se trouve dans une situation difficile. Il est question de la capacité d'exécuter les tâches dans la forêt vierge. Ici, le texte établit clairement un lien avec le degré de civilisation.

« [...] Mon Dieu ! que l'homme dit civilisé est donc emprunté ici. Depuis cinq minutes un nègre ou un Peau-Rouge aurait déjà un miroir. Faisons comme eux. » (T 1, p. 47).

La situation met l'accent sur l'état de civilisation qui se réfère à l'Europe. La population de la colonie est ainsi naturellement qualifiée comme non civilisée. Cela souligne la vision du monde colonialiste et raciste de Louis Boussenard (cf. Brown 2008 : 113). Par conséquent, il domine l'attitude selon laquelle l'Europe est mieux développée que les autres et la transmission sous-jacente que l'Europe est mieux placée. Cependant, cela n'aide pas forcément dans chaque situation, comme l'exemple montre. Bien qu'il y ait un sentiment de compassion pour la capacité des nègres et des Peaux-Rouges, la référence à l'état civilisé provoque un effet humiliant envers la population de la colonie. L'exigence est que toutes les sociétés doivent passer par des étapes de développement pour atteindre l'état le plus élevé, à l'instar de l'Europe (cf. Arnth 2018 : 177).

4.1.1 Le statut social

En analysant les statuts sociaux chez *Les Robinsons de la Guyane*, on constate une attitude et un mode de vie européen qui véhiculent l'idée de supériorité par rapport aux autochtones de la colonie. Quant à la relation entre Robin et ses compagnons bienveillants Casimir et Angosso, on remarque qu'ils s'entendent d'emblée et sont prêts à s'entraider mutuellement. Néanmoins, il s'agit d'un plus grand esprit de sacrifice de la part des locaux Casimir et Angosso. Ils sont des auxiliaires précieux pour Robin pendant sa fuite et dans le cadre de la construction d'un domicile.

« Angosso se démenait comme quatre. C'est que le brave garçon savait bien que tous les blancs avaient grande faim, que les tiraillements de leur estomac, un instant apaisé par les jaunes-d'œuf et le suc du balata, allaient recommencer plus douloureux que jamais. » (T 1, p. 130)

Bien que ce soutien soit toujours très apprécié par Robin et sa famille et que ceux-ci expriment souvent leur reconnaissance, une différence de niveau social ainsi qu'ethnique est perceptible. Le statut social est ainsi lié à la différence ethnique puisque la distinction entre les Blancs et les Noirs ou encore les Peaux-Rouges est omniprésente.

Dans le texte il est évident que les Noirs ou les indigènes servent beaucoup plus souvent de soutien aux Blancs que l'inverse. Provenant de l'époque coloniale ce sont les Noirs et les autochtones qui doivent se soumettre à la puissance coloniale de sorte que cette relation est la source de diverses inégalités et discriminations. Cela signifie que le texte esquisse toujours la situation entre les Européens blancs et les pauvres sauvages de la colonie ou les Peaux-Rouges. En ce qui concerne les relations entre Robin et les autochtones, il n'a au fond aucune aversion pour eux et leur est favorable tant qu'ils ne cherchent pas à lui nuire. Cependant, le texte transmet clairement l'attitude coloniale, qui évoque une hiérarchie sociale entre les Blancs et les Noirs/ les autochtones, car l'intention de Robin est colonialiste, en ce sens qu'il cherche à construire un nouveau lieu de vie. En ce qui concerne son ami Casimir, « il n'avait pas été longtemps avant de s'apercevoir de la position sociale du nouveau venu » (T1, p. 52). Mais Casimir ne réfléchit pas longtemps : « Peu lui importait, d'ailleurs. Le brave homme voyait un malheureux, cela lui suffisait. [...] Puis, il aimait les blancs de tout son pauvre cœur. Les blancs avaient été si bons pour lui » (T1, p. 52). On remarque que le texte confère aux certains anciens esclaves, malgré leur situation souvent misérable, une attitude positive et de la gratitude. Mais cela détourne l'attention de l'attitude d'exploitation et de racisme des Européens.

De plus, de la part de Robin, ces relations sont marquées par une grande prudence en matière de confiance, car les autochtones sont soupçonnés de collaborer avec l'établissement

pénitencier et pourraient le dénoncer. Cela leur confère un certain pouvoir sur Robin, qui est très démuné et impuissant dans les premiers jours de sa fuite. Ce n'est qu'au fil du temps qu'il parvient à retrouver sa vigueur. Par conséquent, après avoir reçu la lettre de libération, Robin se retrouve dans le rôle du bienfaiteur et il se représente avec un geste colonial en s'appropriant la nature et les ressources de la colonie. Ce faisant, il défend son humanité et est glorifié pour ses actions par ces autochtones qui se sentent impliqués dans le développement de « la France équinoxiale » et de « la bonne mère », comme on appelle la petite colonie et l'habitation. Dans la mise en place des plans et des idées, la vigueur est clairement associée aux hommes, qui se battent à travers la forêt vierge et qui effectuent les tâches physiques difficiles. Les femmes, en revanche, restent auprès des habitations où elles accomplissent les tâches domestiques et se protègent ainsi des conditions climatiques et des dangers de la forêt vierge. Ainsi, les rôles sont clairement définis et la hiérarchie sociale fortement établie, tant entre les hommes et les femmes qu'entre les ethnies.

4.1.2 L'influence du pouvoir intra et extra textuel

L'auteur se distingue principalement du narrateur du texte et ils ne doivent pas être simplement assimilés sans être remis en question (cf. Wenzel 2004 : 6). C'est la raison pour laquelle on se réfère au modèle de communication suivant (figure 1) qui propose trois niveaux d'une analyse narrative.

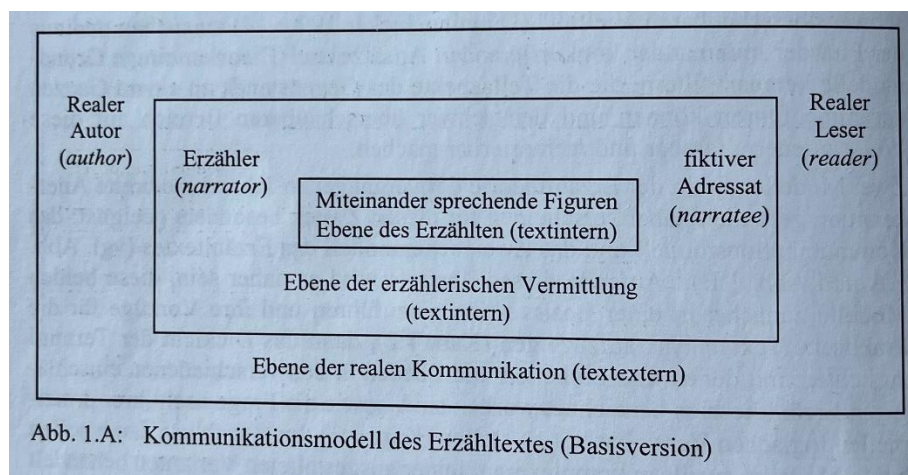


Figure 1: Modèle de communication (Wenzel 2004:6)

Niveau I (communication réelle, externe du texte) : l'auteur, le lectorat

Niveau II (communication narrative, interne du texte) : le narrateur, le destinataire fictif

Niveau III (récit) : les personnes de l'action (cf. Wenzel 2004 : 6).

Ce schéma est révélateur dans la mesure où quelques passages chez *Les Robinsons de la Guyane* donne l'impression que les niveaux narratifs se chevauchent.

En ce qui concerne le narrateur dans le texte (niveau II), il s'agit d'un narrateur hétérodiégétique. Celui-ci ne fait pas partie de la diégèse et n'interagit généralement pas avec les personnages, car il veille plutôt à ce que suffisamment d'informations soient mises à la disposition du lectorat. Cela lui permet de s'orienter.

Quant à l'auteur (niveau I), il s'agit d'une personne omnisciente, puisqu'il donne souvent des explications et se lance dans des monologues afin de fournir au lectorat des informations supplémentaires à un sujet. Dans ces passages, il semble qu'il prend le rôle du narrateur. Il précise même qu'il a déjà exploré le Nouveau-Monde et qu'il a parcouru l'immensité de la forêt vierge où le protagoniste se bat pour sa survie.

« L'auteur de ces lignes a parcouru les forêts du Nouveau-Monde. Il a eu faim, il a eu soif dans ce désert de verdure où se débat présentement notre héros. Perdu au milieu de cet inextricable pêle-mêle de branches, de troncs et de lianes, séparé de ses porteurs de vivres, il a fait une de ces rencontres inoubliables, qui, après quelques mois passés au milieu de notre civilisation européenne, amènent encore une indescriptible angoisse, un indéfinissable frisson. » (T 1, p. 25).

L'auteur raconte ses expériences et transmet ses impressions de la colonie. En ce qui concerne sa position narrative, on a l'impression qu'il abandonne sa position habituelle et s'intègre dans l'action. Ainsi, il apparaît en tant que personne, décrite à la troisième personne, mais s'exprime parfois à la première personne : « Moi, l'auteur de ce texte » (T1, p. 20). Mais, il n'est pas forcément l'auteur réel qui parle, car celui-ci peut faire endosser à son narrateur différents rôles à des fins diverses. Il peut marquer le narrateur comme peu crédible par certains signaux ou même l'ironiser (cf. Wenzel 2004 : 6). Dans le cas présent, il s'agit d'un auteur fictif. À travers « notre héros » il crée de la proximité pour souligner la compassion et de la pitié pour le protagoniste. Dans un autre passage, il dit « nos deux amis » (T1, p. 84) en se référant à Robin et Casimir. En même temps, en disant « notre civilisation », il souligne la distance de l'Europe par rapport à la colonie.

De cette manière, il en résulte une métalepse narrative qui implique un mélange illogique de deux niveaux différents (cf. Genette 2010 : 152). Cette métalepse représente une rupture avec les méthodes traditionnelles de narration, tout en étant une caractéristique de la littérature enfantine, surtout le fait de parler de soi-même à la troisième personne (cf. Genette 2010 : 238). Pour cette confusion entre auteur et narrateur, Genette (2010) parle aussi d'une dissociation fictive ou figurale tout en citant Philippe Lejeune qui la décrit comme „Autobiographie in der

dritten Person” (cf. Genette 2010 : 238-239). L’auteur agit comme si une autre personne parlait de lui (cf. Genette 2010 : 239).

Par conséquent, l’auteur fictif en tant qu’instant narratif cherche à transmettre son savoir et veut s’assurer que le lectorat est profondément éduqué : « Ajoutons, pour l’intelligence de ce véridique récit [...]. » (T2, p. 47). De cette perspective, pour une éducation profonde, il est nécessaire de se référer à la langue latine : « Un mot en passant sur ce singulier quadrumane. Le singe hurleur de la Guyane, *stentor seniculus*, [...] » (T1, p. 42). Il semble très important de donner ces explications pour que le lectorat ne soit pas dans l’ignorance.

L’instance narrative se place ainsi au-dessus du lectorat de sorte qu’elle peut être vue dans le rôle d’un professeur ce qui entraîne une certaine distance et du respect. En même temps, il semble important de maintenir la proximité et d’établir une relation de confiance ce qui se traduit par le fait de s’adresser directement au lectorat. Par la suite, quelques exemples :

- « **Chers lecteurs** [...]. Il suffit, pour vous en convaincre, de suivre attentivement la manœuvre de notre héros. » (T 1, p. 30).
- « Que **le lecteur** ne s’étonne pas [...] » (T2, p. 27).
- « Onze squelettes, **vous avez bien lu**, onze squelettes. » (T2, p. 25, mise en valeur personnelle)

Cet appel direct apporte un aspect bienveillant et cherche à impliquer le lectorat. Même phénomène pour les impératifs « laissons-les un moment », « expliquons en quelques mots » (T1, p. 117) ou « ajoutons pour l’intelligence de ce véridique récit » (B2, p. 47). Le narrateur hétérodiégétique tente de créer de nouveau une certaine proximité et d’entrer en contact direct avec le lectorat.

Mais il faut faire la distinction entre le rôle du lecteur réel et celui du destinataire fictif (narratee), puisque le lecteur réel ne doit pas se contenter du type de réception recommandé au destinataire fictif. Il ne doit pas non plus se sentir directement visé (cf. Wenzel 2004 :6). Pourtant, destiné à un jeune public, cet élément narratif ressemble à la situation où un grand-père raconte des histoires, par exemple à ses petits-enfants, tout en transmettant du savoir, des valeurs, de la confiance ainsi qu’une certaine autorité. De plus, la littérature représente un exemple d’utilisation de la fiction afin de socialiser les enfants, y compris pour définir leur rôle dans la famille, la communauté, la nation et le monde. Capasso (2003) souligne que certains textes illustrent même la complexité du processus de socialisation et montrent quelles attitudes et stratégies peuvent être utilisées pour faire face aux problèmes sociaux (cf. Capasso 2003 : 274).

En considérant cet aspect dans le contexte du discours colonial, les enfants, en tant que lecteurs et lectrices, se retrouvent métaphoriquement dans une position similaire à celle des colonisés.

On parle d'une situation dans laquelle quelqu'un s'élève au-dessus de quelqu'un d'autre, créant ainsi une hiérarchie. Cette relation est décisive à tel point que les idées ou les attitudes se manifestent par la transmission de valeurs, et cela se produit principalement d'une génération à l'autre. Dans le texte, ce phénomène se montre par l'utilisation du pronom *nous* (T1, p.117). En tant qu'auteur français, il est évident que le pronom *nous* se réfère aux Français. *Nous*, le peuple français, la grande nation qui participait à l'histoire, qui réalisait des conquêtes et rependait ainsi la foi française dans le monde.

La littérature de jeunesse renforce ainsi la négociation avec le monde et l'orientation de la France, ce qui représentait principalement le travail idéologique du 19^e siècle (cf. Capasso 2003 : 275). En traitant la rencontre avec les Autres, le jeune public est donc confronté à la nécessité de se définir et d'aborder les concepts de différence et d'exclusion. En invitant les enfants à s'interroger sur leur place en tant que citoyens français, d'une race et d'une classe sociale particulières, ces romans participent à la construction complexe de l'identité nationale (cf. Capasso 2003 : 275).

Cependant, un passage du texte dit : « Notre plume refuse d'aller plus loin » (T1, p. 26). Stylistiquement, cela représente une personnification de la plume, mais pratiquement c'est à l'auteur de décider jusqu'à quel point il souhaite aller. Probablement pour préserver le lectorat de la cruauté, mais décidément pour définir ce que le lectorat peut, ou ne doit pas entendre. Cela équivaut à une attitude imposée, similaire à l'attitude coloniale qui renforce la relation oppositionnelle caractérisée par le savoir et la transmission des valeurs européennes.

4.2 La hiérarchie sociale dans *Perlette*

En ce qui concerne le texte de Jeanne Cazine, *Perlette*, les relations sociales ne se manifestent pas de manière aussi agressive et provocante que dans *Les Robinsons de la Guyane*, mais de manière plus subtile et implicite.

Le roman raconte l'histoire de la jeune fille aisée Perlette, qui devient orpheline au début du récit. Suivant le dernier souhait de son père, elle est envoyée, accompagnée par sa nourrice, de sa chère île natale, la Réunion, à Marseille pour vivre chez sa tante. Tout au long du texte, la fille bourgeoise est toujours au centre de l'attention et est entourée, en premier lieu de sa nourrice Charlette, mais aussi des domestiques et des bons amis de la famille. Le texte décrit les adieux, le départ ainsi que le voyage et finalement la vie à Marseille de manière chronologique. Les événements sont présentés dans une chronologie temporelle de sorte que le développement personnel de Perlette s'accomplit étape par étape. En ce qui concerne la relation

entre l'action et le récit, en terme de durée, certains événements, comme le voyage en bateau, sont présentés de manière accélérée et donc racontés sous la forme de sommaire.

Dès le début il est question de la chère petite fille (« ma jolie fleur des tropiques » (p. 9)), de son charme et son caractère attachant de telle sorte que tout le monde la trouve adorable et aimable. Même sa voix est décrite comme attirante et appréciée, que ce soit en parlant ou en chantant, car Perlette possède un talent pour la musique. Son père moribond exprime les mots suivants : « Parle-moi donc, ma Perlette, cela me fera du bien ... Ta voix d'oiseau me donne seule la force de vivre » (Cazin 1887 : 3⁴). Perlette reçoit une affection particulière de toutes parts et voit son comportement sans cesse confirmé, surtout depuis la mort de ses parents. Ses origines aisées renforcent son attitude et son comportement et contribuent à la placer symboliquement à un niveau supérieur.

A l'opposé de Perlette, le texte présente Charlette, la nourrice noire, qui se voit dans l'obligation de s'occuper de Perlette après celle-ci devenue orpheline. La constellation des personnages souligne cette opposition, c'est-à-dire la fille bourgeoise et la nourrice noire, car elles représentent les deux caractères principaux. Mais bien qu'elles s'opposent dans plusieurs aspects, elles forment un ensemble assez homogène dans leur quotidien. Vu que Charlette a toujours rêvé d'avoir un enfant, elle éprouve maintenant un amour profond pour Perlette et la considère comme sa propre fille. Cela se montre dans les surnoms comme « la chérie », « la chère enfant » ou « la petite maîtresse ». En tant que nourrice, Charlette reste désormais auprès de Perlette, l'accompagne dans toutes les situations et se sacrifie pour elle. La tante à Marseille devrait s'occuper de la petite fille, mais au même moment, Charlette se demande si elle serait digne d'assumer cette tâche et d'en prendre la responsabilité. Alors qu'elle y pense, le texte le remet en question : « Ah ! qu'elle aurait voulu se croire à la hauteur de cette tâche : [...] » (p. 152). Le texte continue par énumérer ses pensées en utilisant des questions rhétoriques et en soulignant les oppositions qui existent entre Perlette et Charlette : « Mais n'était-ce pas au-dessus de ses moyens ? Avec le salaire de ses ouvrages de broderie pourrait-elle arriver à élever convenablement cette petite fille de famille distinguée ? » (p. 152). Charlette prie le ciel de lui donner la force et la volonté d'accomplir cette tâche.

Ce sont les aspects assez subtils qui nourrissent les premières différences sociales. Le narrateur hétérodiégétique souligne le niveau personnel de Charlette souvent en employant le discours indirect libre à la troisième personne. De plus, le mode narratif change de la focalisation zéro à une focalisation interne pour accentuer l'attitude subjective de Charlette. De cette manière le texte met l'accent sur ses caractéristiques mentales comme la vertu, l'inquiétude et les émotions

⁴ Par la suite, les citations du texte *Perlette* sont indiquées uniquement par le numéro de page

comme l'amour et la tendresse. Charlette ressent un changement personnel, se développe mentalement et se voit désormais dans le rôle principal de la mère. Ce changement peut être qualifié comme l'évènement (*sujetkonstitutives Ereignis*) selon Lotman (1972) par lequel le personnage franchit la frontière d'un champ sémantique à un autre et se voit dans un nouvel environnement voire dans un nouvel espace sémantique. „*Ein Ereignis im Text ist die Versetzung einer Figur über die Grenze eines semantischen Feldes*“ (Lotman 1972 : 332). Selon Lotman, l'espace littéraire est séparé en deux parties qui sont caractérisées de manière insurmontable et d'une structure interne différente. Lotman précise que la structure sémantique du texte ou le point de vue culturel détermine si un événement est marquant (cf. Lotman 1972 : 331). Dans le cas présent, l'événement marquant est la mort du père ce qui est important dans la mesure où Charlette ne se retrouve théoriquement plus au niveau des domestiques ou même de l'esclave, mais au niveau du substitut affectueux de la mère. Pratiquement, il y reste un dernier sens des anciennes structures hiérarchiques provenant de l'histoire qui résulte dans le discours d'identité et le doute de Charlette par rapport à la capacité de réaliser cette tâche. Le lectorat est toujours confronté à l'insécurité de Charlette.

Bien qu'il y ait des différences sociales, la relation entre les deux caractères principaux est marquée d'une grande reconnaissance. Perlette sait cependant tirer parti de son rôle. Elle est toujours désignée comme petite maîtresse (p. 183) de sorte que tous ses souhaits sont exaucés et toutes ses actions sont soutenues : « Perlette qui dirigeait les promenades, car on ne la contrariait en rien [...] » (p. 64). Parfois, le texte transmet même l'impression que Perlette donne des ordres à Charlette. Par exemple : « Quand sa nourrice revint [...], elle le lui montra d'un air radieux, en mettant un doigt sur ses lèvres comme pour l'inviter au silence. » (p. 13). Ce geste a quelque chose d'impérieux et évoque le sentiment inhabituel qu'un enfant donne une instruction.

La hiérarchie sociale se manifeste également à travers la répartition du travail : « Laissant la mulâtresse faire les emballages et mettre tout en ordre dans la maison [...] » (p. 41). Cela oppose la femme noire de la fille blanche et ainsi le travail effectué par Charlette et le plaisir incorporé par Perlette. A travers ces lignes, la hiérarchie devient très évidente, car le texte montre le pouvoir d'influence et la majesté de Perlette : « Restée auprès de lui [le conducteur] pendant que Charlette montait les oiseaux dans leur mansarde, elle fit payer ensuite le commissionnaire par sa nourrice » (p. 136).

Dans le contexte colonial, Capasso (2003) ajoute à cet aspect, bien que Perlette fasse l'expérience de relations interraciales dans sa propre vie, à savoir dans sa tendre relation avec

sa nourrice, elle ne voit pas d'exploitation économique derrière la servitude dévouée de Charlette (cf. Capasso 2003 : 280).

L'attitude sublime de Perlette s'exprime aussi dans deux autres exemples où on constate une dévalorisation de Charlette. Le premier exemple se situe après la mort du père quand Perlette est protégée de la vérité par des dissimulations, surtout de Charlette. Perlette n'était cependant pas contente de cette protection : « Elle s'indignait presque, sans oser faire d'observation, **car elle était habituée à respecter Charlette** » (p. 17). Il y a toujours ce message subtil et ce sentiment implicite que Charlette a moins de valeur.

Le deuxième exemple ci-dessous représente la situation, où Charlette se trouve vaincue par la volonté de Perlette :

« Si Perlette avait eu alors auprès d'elle un père, une mère ou, à leur défaut, une personne ayant de l'autorité sur elle, son désir eut été promptement vaincu par un raisonnement sérieux ; **mais Charlette n'était qu'une pauvre mulâtresse, ignorante et crédule, qui savait mieux obéir que commander** [...] » (p. 73).

Il s'agit d'une description discriminatoire de la nourrice. D'une part, on constate de nouveau l'appellation raciale (mulâtresse), accompagnée par l'adjectif pauvre qui rabaisse encore plus la désignation comme étant racialement différente. De plus, elle est décrite par deux adjectifs (ignorante et crédule) qui soulignent des faiblesses et ne soutiennent pas vraiment sa personnalité et sa position. D'autre part, les verbes obéir et commander soulignent l'opposition de l'esclave et le maître, ce qui indique clairement qui est le plus fort et qui est le plus faible. Donc, Charlette ne parvient pas à résister à l'enfant, mais le texte souligne par la suite qu'elle est heureuse de pouvoir lui donner ce qu'elle veut.

Le texte transmet l'image selon laquelle il est naturel et normal pour Charlette de se retrouver dans cette position, ce qui revient à légitimer les structures. De plus, malgré les descriptions et commentaires du narrateur hétérodiégétique, le texte précise qu'un amour et une gratitude profonds existe entre les deux caractères. Cela se traduit par le fait que, bien que Perlette se voit comme la triomphatrice de son projet, elle se jette au cou de sa nourrice.

Dans ce contexte, on constate une opposition binaire clairement définie qui souligne la hiérarchie sociale entre les personnages principaux du récit. D'un côté, il y a Perlette qui dirige et ordonne, certainement inconsciemment, mais elle est présentée dans une perspective européenne ayant une certaine supériorité. De l'autre côté, il y a Charlette qui est habituée à obéir. Dans sa position, c'est dans la nature de se soumettre et de mettre ses propres préférences de côté. De plus, elle représente la mère bienveillante ayant un amour inconditionnel. Le narrateur hétérodiégétique met en avant que Perlette arrive facilement à rassurer ou persuader

Charlette en disant que « son influence était très grande sur l'esprit de la mulâtresse. [...] changer le cours des idées de cette excellente femme » (p. 123).

Bien qu'elle soit qualifiée de mulâtresse, on constate également une certaine estime et reconnaissance lorsqu'elle est décrite comme excellente femme. Cette ambivalence persiste ; en même temps, il s'agit d'une légitimation et d'une tactique visant à détourner l'attention de la mise en évidence de la différence raciale et des structures dominantes.

Le sens du devoir de Charlette est tel qu'elle ferait tout pour Perlette. Cette dernière, en revanche, se comporte de manière vaniteuse et hésite à faire le même effort pour Charlette. Par exemple dans la situation où Charlette est malade et mourante. Perlette est tourmentée de la lutte personnelle entre le désir de ne pas vouloir s'abaisser à quelque chose d'indigne et celui de sauver sa nourrice. C'est une dichotomie interne entre l'habitude et le dévouement. La hiérarchie sociale, liée inévitablement au statut social, semble inhérente à l'esprit de Perlette dont elle est parfaitement consciente :

« Il est certain, pensait la petite fille, que si j'étais malade et que ma bonne nourrice pût gagner un franc cinquante pour me sauver elle n'hésiterait pas à se sacrifier ... Et pourtant je lui dois tout et elle ne me doit rien ... Ah ! je ne la vaudrais pas ! ... » (p. 271).

Sous la forme d'un discours direct combiné d'un courant de conscience, Perlette hésite et prend son temps pour réfléchir. L'hésitation de Perlette souligne la distance sociale entre les deux personnages. Finalement, le cœur lourd, elle surmonte cette différence et se sacrifie en chantant dans la rue. Mais Perlette exprime à maintes reprises qu'elle se sent humiliée en y gagnant de l'argent. Elle exagère et exprime à quel point c'est honteux, car en tant que bourgeoise, on ne ferait jamais une chose pareille. Elle dit : « Il faut bien que cela soit nécessaire à ma bonne nourrice pour que je me sois décidée à m'abaisser ainsi ! » (p. 277). Après avoir chanté plusieurs soirées, toujours en compagnie de Norat son voisin, le narrateur déclare dramatiquement :

« Ne pouvant jouir désormais d'un bonheur personnel, elle chercherait ses jouissances dans le bonheur des autres. Car, pour elle, tout était bien fini ! ... Elle n'existait plus !... Perlette était morte ! ... le malheur l'avait tuée !... Il n'y avait plus à sa place qu'une petite misérable, ... une chanteuse des rues, ... sans nom !... Elle avait bien défendu à Norat de dire à personne qui elle était ... Que le nom de ses parents restât du moins respecté !... » (p. 288).

Cette partie du texte est écrite en discours indirect libre, à la troisième personne avec des éléments subjectifs, mais ressemble à un monologue interne ou courant de conscience. Une focalisation interne souligne ici les pensées personnelles qui sont entrecoupées de pauses. De plus, le passage est écrit de manière hyperbolique et les exclamations sont en forme de climax.

L'acte altruiste de Perlette renverse pour un court instant la hiérarchie sociale entre les deux caractères féminins. Maintenant c'est Perlette qui s'occupe de Charlette, une femme plus âgée et noire. Un fait atypique, surtout à cette époque, ce qui explique la crainte de Perlette de perdre sa dignité.

Un aspect social intéressant dans le texte déclenche la rencontre d'Isabelle, une jeune fille bossue d'une famille aisée à Marseille, pour laquelle la compagnie de Perlette était souhaitée. Mais, Isabelle se comporte de manière condescendante et irritable envers Perlette et exprime une grande aversion pour elle. Dans sa colère, Isabelle se moque souvent des origines et de l'apparence de Perlette, les mots méchants ne manquent pas. Généralement, Isabelle s'oppose à la présence de Perlette en disant qu'elle est « une perle indienne » (p. 231).

Ici, c'est Perlette qui se voit dégradée et humiliée bien qu'Isabelle soit de la même classe sociale. Mais, dans ce cas, ce n'est pas la hiérarchie sociale au sein d'une population qui est déterminante, mais la hiérarchie à l'échelle nationale. Il s'agit de la hiérarchie selon laquelle les nations/ les pays sont classés et où la France se retrouve tout en haut. La France est ainsi mieux valorisée que les colonies de sorte que l'aspect discriminatoire se dirige contre Perlette venant de la Réunion. De ce point de vue, Perlette se voit dans une position différente de ce qu'elle occupait auparavant, à savoir exposée à l'effet discriminatoire d'une Française. Déterminant est donc le point de vue et la relation nationale qui endoctrine la croyance impérialiste : les Français sont meilleurs et donc légitimement supérieurs aux Autres.

4.2.1 L'importance du statut social

Les relations sociales sont influencées par le statut social dont le standard est maintenu et fortement approuvé par Perlette. A cet égard, tout au long du texte l'attitude suivante est transmise : « La pauvre petite Perlette, si délicate, qu'une heureuse enfance avait habituée à une vie confortable et même luxueuse, partageait maintenant, avec Charlette et la famille du pêcheur, une misère noire [...] » (p. 255).

On y voit une logique oppositionnelle, à savoir le contraste de la vie luxueuse et la misère à Marseille qui se classe comme antithèse. Dans cette situation misérable, c'est Charlette qui fait de la broderie pour gagner un peu d'argent puisqu'elle ne soutient pas l'idée que Perlette doive se restreindre pour des raisons financières. Sans vouloir accabler la fille, Charlette estime que la broderie n'est pas faite pour les mains délicates de Perlette. Elle adopte ainsi une attitude à la fois protectrice envers la jeune fille et soucieuse de rendre justice à ses origines.

« Le plus malheureux encore était que ce travail d'ouvrière n'était pas celui qui convenait à Perlette. [...] car elle ne voulait pas que Perlette compromît la dignité due à sa naissance en se tenant auprès d'elle. Il était plus convenable, en effet, pour une petite demoiselle bien élevée, de rester dans sa chambre » (p. 182).

Pour une raison similaire, Charlette ne soutient pas l'idée d'envoyer Perlette à l'école. Elle est bouleversée par l'idée de savoir Perlette dans une école de village, où les fréquentations ne correspondent pas à ses origines et à son environnement habituel.

« La fierté de Charlette, à l'égard de sa petite maîtresse était si grande qu'elle ne voulait pas non plus l'autoriser à se rendre à l'école du village. [...] Elle n'entendait pas que la chère petite se trouvât avec certains enfants dont la tenue négligée aurait pu lui faire perdre ses charmantes manières, car elle redoutait les dangers de la mauvaise fréquentation » (p. 182).

L'inquiétude de Charlette est telle qu'elle veut « [...] retrouver à sa chérie un moyen d'existence, sans la mettre au rang des enfants du peuple » (p. 250). Bien que Charlette ne veuille que le meilleur pour Perlette, elle lui refuse l'éducation dont elle aurait besoin. Cette attitude et l'aversion exprimée envers les villageois véhiculent un effet discriminatoire. Les habitants du village, principalement des pêcheurs, sont discriminés et dévalorisés, bien que les enfants des bienveillants bailleurs, devenus entre-temps des amis, y sont également scolarisés. Mais cela compte peu, car domine l'inquiétude du déclin des bonnes manières à cause d'une mauvaise fréquentation. Ce qui compte, c'est que Charlette puisse s'affirmer dans cette affaire, car c'est généralement elle qui se voit discriminée, que ce soit directement ou indirectement. Pour aller plus loin, il convient de noter que la relation entre les deux caractères a nobélisé Charlette, qui s'occupe d'un enfant blanc de la bourgeoisie. Charlette s'est donc naturellement soumise aux habitudes et aux attentes de ce milieu social. En se référant au concept *mimikry*, on constate que Charlette accepte les conditions, s'adapte à la situation et devient de plus en plus française tout en conservant sa caractéristique exotique de mulâtresse.

Le maintien du statut social ainsi que de la hiérarchie sociale est perceptible dans d'autres scènes. Par exemple, sur les promenades, Perlette rencontre souvent un vieux nègre, un pêcheur auquel le père avait déjà fait du bien.

« Souvent elle lui adressait de douces paroles et lui donnait quelque monnaie pour qu'il s'achetât un peu de tabac et d'arac, [...], afin qu'il pût se réchauffer après avoir pris froid dans les sombres recoins du Bernica. Mais en même temps, elle lui défendait gentiment de fumer du samba, cette plante de la famille de chanvre qui produit un effet

analogue à celui de l'opium et dont les nègres font un fréquent usage, [...] et le brave pêcheur, touché de sa bonté, ne manquait pas de lui obéir » (p. 65-66).

En raison de son comportement, Perlette est clairement placée socialement au-dessus de cet homme, décrit comme vieux et noir. La monnaie donnée par Perlette semble déjà destinée à quelque chose, avec un objectif précis. Le narrateur hétérodiégétique précise et impose ainsi le but de l'aumône.

Les « douces paroles » soulignent non seulement la bonté, mais aussi l'attitude sublime de Perlette, comme si elle s'adressait à un enfant, se plaçant ainsi automatiquement à un niveau supérieur. En ce qui concerne les mots « défendre » et « obéir », ils correspondent à l'image de l'enfant. Dans cette situation, Perlette se retrouve dans le rôle de la bienfaitrice, ironiquement à son âge, mais son comportement et son attitude la rendent beaucoup plus âgée. Ce fait se transmet de génération en génération, détermine la structure sociale et renforce la hiérarchie sociale. Perlette montre clairement qu'elle a les moyens de donner et la volonté de soutenir ceux qui ont moins. Un fait qui oppose les pauvres et la petite bourgeoise, mais qui les unit en même temps. Le nègre est reconnaissant, « touché de sa bonté » et prêt à respecter Perlette. Le mot « nègre » est utilisé naturellement, mais lié à des préjugés : « [L'alcool] dont les nègres font un fréquent usage » (p. 66). Il faut attirer l'attention sur l'aspect discriminatoire de cette généralisation, qui stigmatise à la fois l'individu et sa race. La rhétorique du texte renforce ces généralisations et le lexique choisi montre les éléments linguistiques qui se sont établis et qui sont considérés comme normaux.

Une scène similaire montre que Perlette n'a pas qu'un seul protégé. À part le vieux nègre, il y a un vieux bazardier auquel elle donne également des aumônes. Le texte ne dissimule pas l'acte dégradant, mais met l'accent sur le fait positif que la jeune fille continue de maintenir la position que son père avait déjà en tant que bienfaiteur. Cela représente l'exercice d'un certain pouvoir. Le texte place Perlette tout en haut de l'échelle sociale et souligne ainsi l'opposition entre la bonne petite fille et le pauvre noir : « Mais qu'importait à la bonne petite, puisque son mauvais achat n'était qu'une aumône déguisée et n'avait qu'un but, celui de ne pas humilier le pauvre noir » (p. 66). Pour compenser cette position, la modestie de Perlette est soulignée peu après : « Elle avait l'âme trop délicate, naturellement, pour se vanter à personnes de ses charités » (p. 67).

On constate que la bienveillance des Blancs est toujours mise en avant, tandis que les Autres sont marqués par leurs différences, qualifiés de pauvres et nécessitent donc de la compassion. En résumé, le roman est parsemé d'éléments discriminatoires et de racisme sous-jacents à différents niveaux.

4.2.2 L'habitude bourgeoise au déclin – le mode mélodramatique

Les chapitres précédents ont montré que le maintien du statut social et de la hiérarchie sociale sont des éléments déterminants dans le texte *Perlette*, mais qu'ils sont parfois menacés. Cela est renforcé par une écriture mélodramatique qui se révèle déjà dans la première partie du texte quand Perlette perd son père. Le statut d'orphelin représente donc le moteur du mode mélodramatique. Les scènes autour de cet événement sont chargées d'une grande intensité émotionnelle. Le texte met en avant ces émotions de manière expressive, allant parfois jusqu'à une exagération marquée. Cela vise à évoquer des émotions et à provoquer des réactions chez le lectorat. Les adjectifs comme « la bonne petite » et « le pauvre père » accentuent l'effet tragique et encouragent le lectorat à s'identifier aux personnages. Le texte contient donc une sentimentalité qui a pour but d'émouvoir le lectorat.

Le mode mélodramatique se manifeste également dans le contraste entre la position initiale de Perlette, jeune fille bourgeoise dotée d'une bonne éducation, et sa chute soudaine qui la rend orpheline et la relègue au bas de l'échelle sociale. Sa vie bourgeoise à la Réunion s'oppose aux angoisses de l'existence en France. Même sa dignité est menacée, et Perlette est forcée d'abandonner ses habitudes. De plus, à la suite de son déplacement géographique elle n'a ni patrie ni famille. Le lectorat est pris de pitié et espère que tout se terminera bien pour elle. Le focus se concentre sur elle et les autres personnes deviennent moins importantes. Cela est résumé dans le texte de manière tragique sous la forme de deux questions rhétoriques :

« Elle était donc destinée à voir son cœur déchiré par l'éloignement de tous ceux qu'elle aimait ? N'avait-elle eu d'excellents parents et des bons amis que pour souffrir du regret d'en être séparée par la mort, les maladies ou de longues distances ? » (p. 243).

A travers le mode mélodramatique, le lectorat est invité à soutenir Perlette dans sa situation de précarité et de solitude. Le texte cherche ainsi à susciter la compassion.

Puisque le mode mélodramatique met l'accent sur les émotions et des structures simples, comme le triomphe du bien sur le mal (cf. Fix 2011 : 12), le texte manque de complexité. Le mode mélodramatique fonctionne lorsque tout est présenté de manière simple, empêchant le lectorat de remettre en question ou de critiquer les événements. Autrement dit, il ne favorise plus une réflexion critique de la société (cf. Fix 2011 : 15).

Par exemple, le conflit intérieur de Perlette concernant son dévouement à Charlette est présenté selon une logique oppositionnelle : Perlette dépeinte comme égoïste, tandis que Charlette incarne le sacrifice. Mais le texte est toutefois marqué par d'autres oppositions, telles que la richesse et la pauvreté, la France et la colonie, ainsi que les Blancs et les Noirs, qui ne sont plutôt pas remises en question. On constate une affirmation des lois du système existant et de

ses rapports de pouvoir, orientant ainsi le lectorat vers le point de vue privilégié par le narrateur ou l'auteur, qui y transmet ses valeurs.

4.3 Les aspects sociaux : Résumé et comparaison des textes

Dans le texte *Les Robinsons de la Guyane*, les rapports de pouvoir se manifestent plus explicitement que chez Perlette. Chez les Robinsons, parfois, de véritables luttes de pouvoir sont menées, ce qui est particulièrement approprié au lieu de l'action : la forêt vierge. On découvre donc aussi l'importance de la nature et les forces qui peuvent y exister.

Ce qui est également important chez les Robinsons, c'est la parole et le savoir pour montrer du pouvoir. Au sens figuré, l'auteur transmet également un certain pouvoir à travers ses propos et ses explications sur différents sujets afin que le lectorat ne reste pas dans l'ignorance. Dans le texte, ce savoir est fortement lié à l'Europe, ce qui met en évidence l'opposition entre l'Europe et la colonie. Les connaissances des Européens servaient ainsi à légitimer la mission civilisatrice dans les colonies.

Chez Perlette les relations de pouvoir se manifestent de manière plus subtile et surtout par le statut social, ce qui suscite des structures hiérarchiques. Vu que Perlette est issue de la bourgeoisie réunionnaise, elle est souvent présentée comme la bienveillante. Ces actes tentent à légitimer son statut social mais provoquent une certaine supériorité et souvent des effets discriminatoires. A Marseille, cependant, sa situation change brusquement et Perlette se voit au bas de l'échelle sociale. De plus, la désignant comme créole, le texte met en évidence la hiérarchie existante au sein des Etats-nations.

Dans les deux textes, on constate une structure inversée : Robin est envoyé en exil en tant que prisonnier, puis, après quelques difficultés et de grands efforts, il trouve une vie équilibrée dans la colonie. Il y retrouve donc son centre de vie après avoir été rejeté par sa patrie.

Perlette, quant à elle, étant bien installée à la Réunion, doit partir pour la France où l'attend une vie bien pire que celle qu'elle connaissait, qui ne correspond plus à ses habitudes. Elle doit faire face à de multiples défis, et sa vie à Marseille est marquée par la misère, ce qui est renforcé par le style d'écriture mélodramatique.

Il est évident que les textes sont marqués par divers aspects sociaux et structures de pouvoir, qui se manifestent parfois très subtilement, comme à travers le pouvoir exercé par l'auteur dans le texte. Cela renforce l'attitude coloniale et produit des effets discriminatoires. En résumé, d'un point de vue postcolonial, les romans sont parsemés d'éléments discriminatoires et de racisme sous-jacents.

4.4 Le niveau ethnologique - L'altérité dans *Perlette*

L'aspect ethnologique s'est imposé comme catégorie d'analyse, car les deux textes parlent souvent des « nègres », des Noirs et des Blancs. Ce sont des termes qui remontent à l'époque coloniale et à la traite d'esclaves dont la couleur de peau représentait le principal critère de distinction (cf. Arndt & Hornscheidt 2018 : 145). En raison de la classification systématique des personnes qui en résulte, ces termes se sont établis comme appellations universelles (ibid. : 145). Etant ainsi ancrés dans la conscience publique, ces termes se manifestent également dans la littérature de l'époque coloniale où ce lexique est utilisé de manière cohérente et naturelle (cf. Warnke 2009 : 32).

Dans le roman *Perlette*, lorsque le texte parle de la nourrice Charlette, il est souvent question de « la mulâtresse ». De temps en temps, elle est même désignée uniquement comme mulâtresse sans que son nom soit mentionné : « Laissant la mulâtresse faire les emballages [...] » (p.41). Aujourd'hui, on s'accorde à dire qu'une telle appellation a un effet dégradant et déclenche un discours discriminatoire, contrairement à l'époque où ces termes étaient ancrés dans le langage courant (cf. Warnke 2009 : 32).

Le terme trouve son origine dans le mot espagnol-portugais *mulato*, qui désigne un animal hybride entre un cheval et un âne. A la suite du contact entre les cultures et les ethnies, les descendants d'un parent blanc et d'un parent noir étaient appelés mulâtres. Cette appellation s'est établie au début du 17^e siècle et est utilisée pour désigner une certaine apparence physique d'une personne tout en mettant en valeur que celle-ci a des parents de couleur de peau différente (cf. Arndt & Hornscheidt 2018 : 173). Le terme est souvent utilisé comme synonyme de « métis » et affirme de manière trompeuse une neutralité, par analogie avec les termes qui se réfèrent également à l'idée de mélange racial. Cette référence sémantique ne transmet pas seulement la croyance erronée, répandue depuis le siècle des Lumières, selon laquelle les gens peuvent être catégorisés selon des « races », mais aussi la proximité métaphorique entre les Noirs et les animaux. C'est la mise en pratique lexicale de l'idéologie raciste selon laquelle il est anormal que les Noirs et les Blancs se mettent ensemble (cf. Arndt & Hornscheidt 2018 : 173-174).

Dans le texte, l'utilisation du terme « mulâtresse » souligne surtout l'altérité de Charlette, toujours par rapport à Perlette et son statut social. Il semble nécessaire de toujours mettre en évidence la différence entre les deux caractères principaux. Cependant, Charlette n'est pas la seule personne qui évoque l'information raciale supplémentaire. Dans le texte, plusieurs personnes indigènes, des étrangers ou des individus de couleur de peau différente sont présents,

et leur différence est toujours explicitement mise en avant. De plus, on constate que ce sont surtout ces personnes qui se retrouvent dans le rôle des domestiques travaillant pour les Blancs. Pourchez (2014) constate d'après Robert Chaudenson, que dans les textes les plus anciens, les esclaves sont plutôt désignés comme des domestiques et non comme des esclaves, ce qui occulte généralement leur fonction. Le terme d'esclave a été de plus en plus utilisé à partir du 18^e siècle dans le contexte des plantations de café et de sucre (cf. Pourchez 2014 : 48). Chez Perlette, cependant, c'est toujours le terme domestique qui prédomine.

Au début du texte, une scène décrit les domestiques s'avançant avec des présents vers le lit de leur maître mourant. Cette scène est marquée par un lexique mettant l'accent sur le caractère et l'origine étrangère des personnes, ce qui provoque un effet humiliant. En ce qui concerne Charlette, l'appellation mulâtresse est omniprésente : « Derrière elle venaient les domestiques, ayant à leur tête Charlette la mulâtresse » (p. 6). Bien qu'elle semble d'être la cheffe des employés, l'accentuation de ses origines dégrade en même temps sa position, vu qu'elle n'est qu'une employée de maison, autrement dit une esclave. On constate le même phénomène pour le cuisiner malgache et les femmes de chambres indiennes. Ici, on assiste à un processus d'*othering* dans le sens que les personnes étrangères se distinguent de nous, à nos habitudes et attentes.

En ce qui concerne l'apparence des personnes, le narrateur hétérodiégétique exprime souvent des jugements de valeur, par exemple en disant qu'un costume est plus gracieux qu'un autre ou que « la coiffure de la négresse était surtout bizarre » (p. 6). Les cheveux d'une autre femme sont décrits comme « drapés simplement sur la nuque en accompagnant ainsi d'une façon agréable la physionomie vive et intelligente » (p. 6). De plus, il est toujours souligné que les personnes sont noires ou en pieds nus, deux caractéristiques assez négativement connotées. Ces deux faits contrastent avec la façon dont ils sont habillés, en savoir en costumes « aux couleurs éclatantes », en « draperie tombant en tours gracieux jusqu'au pied nus » ou « orné d'un collier de pièces d'or » (p. 6).

Parmi ces domestiques, Perlette semble éprouver plus d'affection pour l'une que pour l'autre, ce qui est clairement communiqué par le narrateur : « Elle courut chercher Ingama, celle de ses deux esclaves indiennes qu'elle préférait » (p. 61). Dans cette phrase, elles sont explicitement décrites comme des esclaves, *ses* esclaves même, ce qui exprime le fait que Perlette est désormais la maîtresse. Le texte est donc marqué par l'esclavage et le terme normalement utilisé à l'époque. Après l'abolition, cependant, l'expression devient discriminante voire dégradante et n'est pas compatible avec une approche respectueuse des personnes et de la dignité humaine.

A la suite de cette scène, les domestiques restent auprès de leur maître mort. L'auteur utilise une écriture très métaphorique et ornée pour cette description :

« Les quatre domestiques, qui avaient l'air de statues de marbre foncé drapées de porphyre, avec leurs costumes pittoresques, ne demandaient pas mieux que de continuer à remplir leur rôle inconscient de torchères vivantes, pour rendre ce dernier honneur au maître vénéré, maintenant sans vie au milieu des fleurs de fête se fanant dans le deuil » (p.81).

La description de statues souligne leur état immobile. Bien évidemment, ils sont habitués à leur tâche et très concentrés sur ce qu'ils doivent faire. Le « marbre foncé » sert de métaphore à la couleur de leur peau. L'adjectif des costumes (pittoresque) donne à la description quelque chose de ridicule. De plus, le texte recourt à une personnification avec l'expression « torchères vivantes », et le narrateur leur attribue l'idée qu'ils n'ont pas besoin de plus que de remplir leur rôle de servitude. Le narrateur détermine ainsi leur intention et exprime leurs besoins à leur place. A la fin, il y a une personnification des fleurs ce qui accentue l'émotion générale suscitée par la mort du maître. Lorsque même les fleurs sont en deuil, cela souligne fortement le mode mélodramatique du texte. L'opposition des mots « fête » et « deuil » renforce l'atmosphère et la tension avant et après la mort.

La description des personnes se fait sous forme de *telling*, une forme de caractérisation explicite de la part du narrateur du texte. Dans ce cas, c'est le narrateur hétérodiégétique qui caractérise les domestiques et met l'accent sur les qualités physiques ainsi qu'intellectuelles.

Perlette en revanche est souvent caractérisée sous la forme de *showing*, la manière plutôt implicite à travers des actions, des attitudes et des affirmations. Elle est surtout décrite à travers son comportement sans évoquer la couleur de peau ou ses vêtements.

Le narrateur hétérodiégétique se place au-dessus de tout et confère, avec son savoir et son aperçu du récit, une certaine hiérarchie à la structure du texte. C'est lui qui dirige le récit et les actions et qui apporte de temps en temps une information particulière ou son avis. Il y a des éléments qui sont qualifiés par lui de plus précieux que d'autres. On constate souvent une opinion personnelle accompagnée par une valorisation. Cela se manifeste aussi en lien avec la focalisation zéro puisque les informations sur les personnages, la diégèse et ses événements dépassent les connaissances de chaque personne du récit. Dans ce contexte, le texte est marqué par certains aspects tels que le pouvoir, le savoir, la hiérarchie sociale et la supériorité qui déclenchent un discours colonial.

Le texte souligne tout au long du récit la différence des Autres, ce qui représente un acte d'*othering* (cf. Thomas-Olalde & Vehlo 2011 : 27) et un fait qui devient finalement quelque chose de naturel. En intégrant la perspective européenne dans le texte, il s'agit de la volonté de

construire l'espace colonial comme quelque chose d'homogène et d'inférieur, tout en naturalisant les faits (cf. Arnth 2018 : 177).

La scène où Perlette se promène dans la campagne souligne cette naturalisation. La scène commence par la description du paysage, des arbres, des légumes, des animaux et des domestiques qui y travaillent. En ce qui concerne la nature et le paysage, l'accent est mis sur la beauté des terres de la Réunion, évoquant une certaine admiration. Cependant, on trouve des éléments binaires dans la description. Le fait que les domestiques sont mentionnés lors de la description donne l'impression qu'ils sont naturellement intégrés dans la nature et en font partie. Le texte naturalise la situation où les domestiques sont occupés avec la récolte tandis que Perlette peut se promener et les voir travailler : « L'aspect du sol très fertile, [...] invite naturellement à sortir pour voir travailler les domestiques et les affranchis qui cultivent les terres [...] » (p. 63).

Dans cette scène, les régimes de regard et la constitution de celui-ci jouent un rôle important. Du point de vue postcolonial, on constate que les domestiques sont exclus de la position d'observateur, mis à un niveau inférieur et naturellement considérés comme des objets. Perlette en tant que sujet peut se distancier grâce à sa rationalité et sa souveraineté. Le fait que Perlette elle-même regarde les domestiques et les esclaves travaillant évoque l'opposition des deux groupes. Perlette devient le sujet qui regarde tandis que les domestiques sont ceux qui sont regardés. En se référant au concept *othering*, Thomas-Olalde et Velho (2011) remarque que celui peut être interprété comme une pratique d'objectivation par la domination, ce qui représente une opération relationnelle, toujours sous la condition de la propre supériorité (cf. Thomas-Olalde & Velho 2011 : 32). Ce pratique emploie la description pour créer des faits qui matérialisent et perpétuent les relations entre observateurs et observés, c'est-à-dire entre ceux qui décrivent et ceux qui sont contemplés. Cela peut même susciter l'amusement (cf. Thomas-Olalde & Velho 2011 : 32-33).

De ce point de vue, les domestiques remplissent le rôle de divertissement, comme le texte le souligne : « Mais ce qui amusait le plus l'orpheline c'était de voir les pêcheurs de cabots, plongés dans l'eau jusqu'à la ceinture » (p. 64). Perlette s'amuse des pêcheurs qui ne possèdent pas cette liberté dont jouit la jeune fille : « Perlette qui dirigeait les promenades » (p. 64). Le verbe diriger implique la dominance, voire une certaine supériorité, dans ce cas-ci celui d'une blanche. Cela souligne la hiérarchie et l'opposition sociale qui s'étend tout au long du récit.

Cette opposition sociale se manifeste également dans la question de l'alimentation des pêcheurs : « [...] pour y démêler l'excellent petit poisson qui suffit, avec un peu de riz, à leur nourriture » (p. 64). D'un point de vue extérieur, il est indiqué ce qu'il leur suffit de manger.

Une affirmation discriminatoire qui renvoie à la généralisation du fait que les gens ordinaires ne nécessitent pas grande chose. Les gens sont dénigrés.

Il en va tout autrement quand Perlette et Charlette arrivent à Marseille. Là, l'altérité se manifeste d'une autre manière puisque maintenant ce sont elles, qui sont différentes : « Jamais les deux créoles n'auraient imaginé [...] » (p. 123). L'expression « les créoles » implique d'une part qu'elles sont des étrangères en France, mais d'autre part que les deux se retrouvent à la même échelle, si bien que l'on oublie un instant la hiérarchie entre elles normalement communiquée dans le texte. Capasso (2003) mentionne également cet aspect et précise que la réunion des deux caractères dans un nom pluriel (les créoles), combinée avec la similitude de leurs deux prénoms se terminant en « ette », semble nier la différence raciale. De plus, cela ne souligne qu'un lien géographique, la patrie commune sur l'île. En France, elles sont réunies sous la catégorie des étrangers, des autres. C'est la raison pour laquelle elles sont décrites comme une unité qui doit s'habituer à la grande ville. En faisant l'expérience des préjugés et la curiosité qui accueillent les étrangers, Perlette doit désormais négocier deux cultures (cf. Capasso 2003 : 281). Dans ce contexte, en se référant aux concepts postcoloniaux, les approches d'*hybridity* et de *mimikry* sont révélateurs, car ils soulignent la négociation des cultures par Perlette, l'assimilation ainsi que la création d'une nouvelle identité dans un tel *third space* ou une telle zone de contact. En outre, il sera toujours un défi pour Perlette de s'adapter complètement, de sorte qu'il y aura toujours une copie avec différence, car elle est aussi très attachée à ses racines, bien qu'en tant que blanche, elle ait évidemment des avantages que Charlette ne possède pas. Perlette et Charlette sont d'autant plus heureuses de rencontrer un boulanger originaire de la Réunion et sa femme, des gens chaleureux et bienveillants. Elles trouvent en eux un peu de chez elles et un point d'ancrage.

Dans le quotidien à la Réunion, la différence raciale voire la hiérarchie, s'exprime pour Perlette au sein de la population où il existe une propre hiérarchie. Dans la situation à Marseille, cependant, c'est à l'échelle nationale que la hiérarchie devient évidente. On constate une forte hiérarchie géographique où la France, en tant que métropole, est idéalisée et placée tout en haut de l'échelle, tandis que les colonies sont reléguées en bas. La hiérarchie au sein de la colonie semble éclater dès que l'on arrive dans la métropole, où l'on est automatiquement subordonné et vu comme étranger. En résumé, on constate une double structure hiérarchique, à savoir une hiérarchie à grande échelle, nationale, et une hiérarchie à petite échelle, au sein des populations locales.

4.4.1 L'image comme vecteur de transmission des valeurs

La hiérarchie sociale ainsi que les différences ethniques sont également transmises à travers quelques images, qui sont intégrées dans le texte et contribuent ainsi à une réception diversifiée. L'intégration d'une image part du principe que celle-ci communique plus naturellement et plus directement que les mots et qu'elle aide ainsi le jeune lectorat à comprendre le sens du texte (cf. Hunt 2005 : 128). L'image suivante sert d'exemple (figure 2).

En analysant l'image, on remarque que Perlette est représentée au premier plan, de manière à respecter le principe du nombre d'or, où l'on positionne les éléments les plus importants. Elle est assise sans être cachée par quiconque tandis que les deux autres femmes sont positionnées soit tournées soit en arrière-plan. La position de Perlette capte l'attention et les regards des autres femmes sont tournés vers elle. La femme la sert, probablement la première, et elle s'occupe de Perlette attentivement. Cela communique l'importance de cette dernière dans la situation. Sa position est également soulignée par la gradation du dessin en noir et blanc : Perlette est clairement la plus blanche. La nourrice noire est positionnée à côté d'elle mais retirée en arrière-plan, et elle incline la tête, ce qui est un signe de respect. En ce qui concerne l'hôtesse, le visage de celle-ci n'est même pas montré, probablement pour mettre l'accent sur ses hôtes ou plutôt sur le personnage principal, Perlette.

Les différences sont visibles et on se rend compte de l'attention pour Perlette. Cela résulte d'une part de sa situation d'orpheline, qui nécessite encore plus de soin, mais d'autre part de l'attitude coloniale qui entraîne une division de la société. La hiérarchie mène à l'oppression et il y a toujours un groupe qui est poussé vers le bas de la hiérarchie sociale. C'est ainsi que les effets du colonialisme persistent jusqu'à aujourd'hui.



Figure 2 : Perlette à Marseille. Page 168

4.4.2 L'altérité associée aux animaux

Sur les promenades, Perlette aperçoit souvent des animaux, comme « les grands bœufs arrivés depuis peu de Madagascar, qui erraient mélancoliquement le long des pâturages, sous les veloutiers superbes du bord de l'eau » (p. 64).

Il y a Perlette en tant que sujet actif qui regarde alors que les animaux représentent des objets plus ou moins passifs. Il s'agit à nouveau d'une objectivation. L'apparence mélancolique des animaux contraste avec l'environnement décrit (veloutiers superbes) de sorte que cela devrait égayer leur ambiance et la situation. Le verbe arriver souligne ici le trajet de Madagascar à la Réunion, mais les bœufs n'ont certainement jamais pris la décision de partir. C'est l'homme qui les a emmenés avec lui et qui a ainsi exploité les animaux à l'étranger et s'est enrichi grâce à eux. Dans le cas présent, ce sont des animaux qui se retrouvent au service de l'homme. On peut faire le lien avec l'esclavage où les êtres humains ont été importés pour que les Blancs n'aient pas à travailler eux-mêmes. Le point de vue postcolonial sur les bœufs et leur lien avec les esclaves évoque un effet discriminatoire.

En ce qui concerne la référence aux animaux, il y a une scène où Perlette veut se promener dans les gorges de Bernica en compagnie d'un vieux pêcheur, un nègre qui s'occupe de la jeune maîtresse. Cette dernière se met « sur le dos que lui tendait son conducteur » de sorte que le vieux est dans le rôle d'une « monture humaine » (p.81). Cette métaphore animale suggère une proximité entre les Noirs et les animaux. Perlette se sent à l'aise sur le dos du nègre et trouve cette façon de se promener très agréable. Le texte ne dissimule pas la majesté de Perlette et la possibilité dont elle peut faire usage. Elle a un comportement sublime, voire royal qui souligne le pouvoir et les moyens d'avoir des serviteurs. Elle est ainsi dans le rôle d'être portée sur le dos d'un homme, à savoir noir et pied nu. L'apparence illustre l'opposition des deux personnes, tant du point de vue social que racial. Cependant, le vieux est « bien heureux de pouvoir être agréable à l'aimable enfant qui avait été si souvent bonne pour lui » (p. 73). A la fin de la promenade et après un petit accident de Perlette :

« La bonne petite avait le cœur ému de reconnaissance ; elle ne savait comment exprimer ce qu'elle ressentait à ce brave homme, qui agissait envers elle comme un père pour son enfant. Comprenant l'impuissance des paroles en pareille occasion, elle lui jeta les bras autour du cou et l'embrassa avec tendresse, de ses jolies lèvres roses, sans dégoût pour la vilaine peau noire du pauvre vieux, et celui-ci se mit à pleurer comme un enfant, de joie et d'attendrissement, n'ayant plus besoin, comme auparavant, de faire des efforts d'énergie pour résister à la peine que lui avaient causée la blessure et

l'évanouissement de Perlette, qui était un ange du ciel à ses yeux, puisqu'elle avait bien voulu être toujours bonne pour un misérable nègre tel que lui » (p. 81).

Ces lignes montrent très clairement les images transmises en ce qui concerne la position sociale des personnes. Le texte renforce l'opposition binaire entre la bonne petite et le brave homme, avant de faire référence au pauvre vieux noir. Perlette ressemble à un ange et le vieux n'est qu'un misérable nègre. La couleur de peau représente ainsi le marqueur déterminant pour établir cette opposition et les mots utilisés sont forts en signification pour souligner les différences raciales et pour créer une image opposée chez le lectorat. Il est question de la différence absolue entre les personnes qui sont considérées comme supérieures et les personnes considérées comme inférieures, ce qui s'applique comme légitimation de la domination d'un groupe sur un autre (cf. Castro Varela & Dhawan 2020 : 241).

Ce qui est marquant dans ce passage du texte, c'est l'information que Perlette n'a pas de dégoût pour la vilaine peau noire. Cette information semble nécessaire et met l'accent sur l'altérité qui provoquait le dégoût. Chez le lectorat, cette description évoque des associations négatives et néglige les autres caractéristiques, car l'accent est mis uniquement sur les descriptions extérieures. Mais, bien que l'information soit donnée, le texte positionne Perlette dans le rôle de surmonter ce dégoût et cette aversion pour détendre la relation et la valeur transmise par le texte. On constate un aspect émancipant dans le texte en donnant à Perlette cette capacité de surmonter l'aversion raciale. Perlette incarne ainsi la bienfaitrice émotionnelle et sociale de sorte que le vieux se mit à pleurer. En le comparant à un enfant, souvent associé à la faiblesse, le texte lui confère de nouveau une certaine infériorité. Bien qu'il y ait l'intention de briser le système de valeurs existant, on constate que le texte retombe toujours dans les convictions dominantes.

On constate que dès qu'il est question de la couleur de peau ou de l'origine, la « race » joue un rôle décisif. Le texte parle des Autres en créant une connotation négative ce qui a pour conséquence de valoriser le propre et donc de légitimer la suprématie européenne. De plus, la description des caractéristiques physiques, la comparaison de celles-ci et l'association à travers des images suscitent une dévalorisation subtile.

4.5 Les Noirs et les Blancs dans *Les Robinsons de la Guyane*

En ce qui concerne le niveau ethnologique dans le texte *Les Robinsons de la Guyane*, comme chez *Perlette*, il est généralement question de Noirs, de Blancs ou de Peaux-Rouges et ces termes sont utilisés tout naturellement. Ce lexique se réfère à l'époque où cette différence était bien ancrée dans la conscience publique. Cette différenciation ne se limite toutefois pas à la couleur de peau, mais influence également d'autres aspects ou domaines, comme les vêtements ou le comportement. Dans le texte, l'apparence différente des personnes est toujours précisée. Il a y l'homme vêtu à l'européenne (T1, p. 115) contrairement à des Nègres ou à l'Indien « simplement vêtu d'un calimbé » (T2, p. 5). Chez les Européens, cela entraîne souvent un effet exotique par rapport à leurs-habitudes.

Comme chez *Perlette*, les vêtements et la peau noire produisent des effets étranges ou même un malaise comme cela est mentionné dans le texte : « Ce bon sauvage... [...]. Autrefois, les nègres me produisaient un drôle d'effet, tandis qu'aujourd'hui je vois qu'il y a de bien bonnes gens parmi eux » (T1, p. 160). Ici, le terme « sauvage » fait référence aux nègres ce qui équivaut à une dévalorisation subtile. Mais le passage met l'accent sur le changement d'attitude qui veut faire allusion à une approche émancipée, comme chez *Perlette*. Le texte cherche à souligner la tolérance et l'acceptance dans la coexistence sociale, mais bien que l'intégration soit suggérée, c'est l'altérité et l'exotisme qui dominent.

D'une certaine manière, cela affecte également Robin après son évasion, quand il est appelé « tigre blanc » : « Tel est, avons-nous dit, le nom sous lequel sont désignés par les sauvages de la Guyane les forçats fugitifs » (T1, p. 33). Que se cache-t-il derrière cette appellation ? D'une part la liberté d'un tigre, c'est donc une association animale et le texte attribue à Robin la qualité de tigre : « D'un élan de tigre Robin bondit sur le sol, souleva sa femme inanimée, ... » (T1, p. 115). En même temps, les animaux sont souvent menacés et chassés, ce qui correspond au fait que Robin est en fuite, il y a donc une association à la chasse. Au début, après sa disparition, il est même dit : « La chasse à l'homme était commencée » (T, p.10).

D'autre part, le nom implique une « race » différente, à savoir la « race » blanche, c'est-à-dire des origines européennes. L'accent est ainsi mis sur l'apparence raciale. Dans le langage courant, Robin est appelé « tig blanc » et en créole « mouché blanc », et les autres membres de la famille « madame li » et « pitis mouns blancs ». La couleur de peau est donc toujours l'un des critères de différenciation décisifs.

Même les chiens de garde sont capables de faire la distinction, une fois qu'ils ont été suffisamment entraînés pour que l'on puisse compter sur eux. Le texte précise que « le passage d'un blanc ou d'un noir libre est toujours annoncé par eux » (T 1, p. 9). Cette déclaration

suppose que les Noirs sont généralement enfermés ou détenus. La différence explicite de Blancs et de Noirs est associée au discours racial soulignant l'attitude européenne, voir colonialiste, qui est renforcé par le fait que l'action du roman a lieu dans une colonie française.

Le discours racial se manifeste également dans le fait que Robin et sa famille s'impose et s'approprie du terrain de la colonie. À un certain passage, un indigène ordonne à Robin de retourner chez les Blancs, car il n'a rien à faire ici, où il enlève et confisque les abatis, les champs et les terres agricoles des autochtones. Le texte souligne que cet indigène réagit en « obéissant aux instincts des hommes de sa race » (B2, p. 54). On constate que dans les tensions et les conflits, qui reposent notamment sur les revendications territoriales des Blancs, le recours aux différences raciales est omniprésent. Mais, bien que les Robinsons soient considérés comme des ennemis et donc combattus de certains autochtones, il y a aussi une certaine admiration de la part de quelques indigènes qui s'étonnent du mode de vie adapté par la famille.

4.5.1 L'esclavage

Comme chez *Perlette*, l'esclavage joue également un rôle décisif dans le contexte historique du texte *Les Robinsons de la Guyane*. Celui-ci donne des informations supplémentaires à ce sujet et contribue ainsi à l'éducation du lectorat et à l'encadrement de l'action.

Jusqu'à l'abolition de l'esclavage en 1848 (cf. OCDE 2004 : 29), elle était une forme d'économie courante pour les puissances coloniales européennes (cf. Piketty 2022 : 61). La légitimation de ces actes était l'attitude missionnaire des Européens et la conviction d'être plus savante que les autres. Les Européens réclament l'attribut d'être meilleurs et plus forts que les autres et à travers les conquêtes ils se donnent le droit de disposer de quelqu'un d'autre. Le commerce d'esclavage triangulaire était la voie principale par laquelle les esclaves de l'Afrique arrivaient en Amérique, où ils étaient vendus principalement aux maîtres des plantages (cf. Mam-Lam-Fouck 1996 : 74-75 ; Piketty 2022 : 83). Les conséquences mais surtout la discrimination se font sentir jusqu'au 20^e siècle. L'une des conséquences directes de l'abolition a été réception d'indemnités par les maîtres, puisqu'ils ont perdu la main-d'œuvre des esclaves (cf. Piketty 2022 : 91-94)

Dans le texte, il y a une courte digression sur l'esclavage (T1, p. 53) en soulignant qu'après l'abolition les esclaves étaient désemparés et ne savaient que faire puisqu'ils étaient habitués à la dépendance des maîtres. Puis, le personnage Casimir raconte son histoire, en expliquant la problématique et en renforçant qu'il est un esclave rejeté de son maître à cause de sa maladie. Par conséquent, il est seul, il n'est pas intégré dans la société et sans ressources. Il est condamné à la vie sauvage dans la forêt où il se débrouille grâce à ses connaissances sur la nature et sur

les animaux. Robin trouve la cabane de Casimir dans la forêt au dernier moment avant de mourir et, par sa gratitude pour les soins intensifs prodigués par Casimir, il contribue à lui rendre sa dignité. Par la suite, ils restent ensemble et s'aident mutuellement, mais Casimir maintient encore des traits de son comportement d'esclave. Il reconnaît Robin presque comme un nouveau maître. On constate que bien que l'esclavage soit aboli, le texte maintient les structures persistantes.

Ce qui est fortement lié à l'esclavage est la torture, aussi bien physique que psychique, qui prend une place importante dans le texte. D'une part dans le contexte du pénitencier où Robin est envoyé en exil après son arrestation en France. D'autre part dans la culture des autochtones dans la forêt vierge : « Les Indiens sont les maîtres de la torture » (T2, p. 157). Les pratiques de torture sont intégrées dans un rituel précis avec des vêtements traditionnels, une apparence précieuse et des instruments de torture terrifiants de sorte que la victime oscille entre la mort et la vie. Une fois, en ayant un blanc sous leurs instruments, ils expriment qu'ils ne l'ont jamais fait avec un blanc. Mais vu que les Blancs sont également des bandits, par exemple Benoît, ils sont contents et profitent de la situation parce qu'elle est particulière (T2, p. 151).

4.5.2 L'altérité soulignée par le langage

Dans leur quotidien en Guyane, les Robinsons entrent en contact avec le créole de la Guyane. Il s'agit du langage des Bonis, qui sont souvent appelés uniquement par leur langue « m'sieu le Boni » (T1, p. 160). L'auteur intègre cette langue dans le texte de sorte que le lectorat puisse le lire directement, notamment dans les dialogues. Le lectorat est donc confronté à la différence langagière qui souligne la dichotomie entre l'Europe et la colonie. Mais bien que le créole soit écrit dans le texte, le lectorat reçoit entre parenthèses, immédiatement après le passage, la traduction en français. Le français est donc la langue universelle tandis que le créole est représenté parfois parodiquement et comme quelque chose d'exotique. L'altérité est donc soulignée par le langage et le fait de proposer immédiatement une traduction réduit la valeur de la langue. Mais l'intérêt de l'auteure est toutefois de ne pas laisser le lectorat dans l'ignorance. En ce qui concerne les Robinsons, au fil de leur évolution on constate qu'après dix ans, ils parlent le créole d'une manière qui étonne même les autochtones. Ils se sont bien adaptés, mais pourtant, selon un indigène, le créole reste « familier à ceux de sa race ainsi qu'aux Noirs riverains du Maroni » (T1, p. 32). Il semble donc qu'il ne soit pas si facile d'adopter pleinement la langue, ce qui illustre une forme de protectionnisme vis-à-vis de sa propre langue et de sa culture.

4.6 Les aspects ethnologiques : résumé et comparaison des textes

Ce qui est marquant dans les deux textes, c'est l'ensemble des termes qui mettent en avant les différences raciales et ethniques, comme le nègre, le Blanc, le Noir, la mulâtresse, etc. On constate que dès qu'il est question de l'origine ou de la couleur de peau, la race joue un rôle décisif et représente ainsi les critères de distinction de l'époque coloniale réunis. Aujourd'hui, ce sont ces termes qui sont largement évités, car ils sont perçus comme discriminatoires.

En utilisant ces termes, la différence de l'Autre est toujours mise en avant de sorte que les romans contribuent à conforter les européens dans une idée de supériorité blanche. Mais dans cette représentation explicite de la différence, l'altérité de l'Autre évoque souvent de l'aversion. En ce qui concerne la peau noire, chez Perlette, elle évoque le dégoût, tandis que chez les Robinsons, elle produit un drôle d'effet. Dans ce contexte l'altérité est souvent associée aux caractéristiques animales ou les personnes dites étranges sont comparées à des animaux, ce qui nourrit le racisme.

De plus, l'altérité est également soulignée par le langage et la culture créole. Chez *Les Robinsons de la Guyane*, domine l'image de la colonie perçue comme sauvage, exotique, étrange et différente. Il en est de même pour la langue qui est intégrée dans le texte quand les autochtones patoisent le créole. Mais la traduction française est proposée juste après, la langue française acquiert ainsi une certaine valeur pour que le lectorat sache ce qui est dit.

Chez *Perlette*, cet aspect est moins marquant, car pour elle le point de référence est la colonie, mais le comportement à l'européenne et ses origines bourgeoises sont néanmoins clairement mises en évidence par opposition aux autochtones et aux Noirs. Cependant, dès qu'elle arrive à Marseille, la situation change et c'est elle l'étrangère, caractérisée comme différente et qualifiée de « créole ». Charlette et Perlette forment ainsi un duo créole en France et sont confrontées aux différences culturelles. Charlette, elle, tente d'adopter les manières françaises, mais garde tout de même sa caractéristique exotique de mulâtresse. Pour Perlette, ses origines réunionnaises restent toujours dans son cœur et sont fortement défendues. Du point de vue postcolonial, les concepts d'*hybridity* de *mimikry* soulignent ici les processus d'adaptation et d'assimilation.

En ce qui concerne la représentation des Autres, les textes mettent toujours en évidence des formes d'*othering* et de racisme, surtout par le biais de l'origine, de l'apparence, de la langue ou des habitudes. L'altérité crée ainsi une relation oppositionnelle.

Cette opposition binaire renforce en outre le monde séparant clairement les Blancs et les Noirs ou le maître et l'esclave, ce qui est un peu plus évident chez Perlette que chez les Robinsons. Dans le texte de Cazin, la relation entre Perlette et Charlette domine le récit et est marquée par

la dévotion et la docilité. Dans sa propre vie, Perlette envisage donc les relations interraciales à travers son lien tendre avec Charlette et ses domestiques, ce qui illustre les structures persistantes de l'esclavage. En ce qui concerne Charlette, parfois, on constate une certaine dissolution des structures d'esclave, parce que Perlette ne la considère pas comme telle, mais en réalité, elle est toujours dans cette position. C'est quelque chose de tout à fait normal.

Le texte de Boussenard est également marqué par l'opposition raciale et l'esclavage, mais de manière moins évidente. L'esclavage est soit repris dans les histoires, soit raconté comme le passé de Casimir qui a été rejeté par son ancien maître. Néanmoins, les structures persistent et son comportement soumis envers Robin laisse encore entrevoir son histoire et ses habitudes. La dévotion joue un rôle tout aussi important et Casimir illustre la figure du bon sauvage, mettant ainsi en évidence des indices d'esclavage surmonté. De plus, les Robinsons sont souvent soutenus par des indigènes et il y en a qui veulent les aider et qui leur sont bienveillants, tandis que d'autres se montrent souvent très hostiles. La situation de l'esclavage est ainsi bien présente dans les textes, dans la conscience des personnages et se voit ainsi transmise au lectorat.

4.7 Le niveau géographique - La colonie versus l'Europe dans *Perlette*

Les derniers chapitres ont montrés que le discours colonial se manifeste à différents niveaux. Pour compléter l'analyse, les textes seront analysés à un niveau géographique afin de mettre en évidence les aspects géographiques qui contribuent à la représentation des espaces littéraires, à la relation entre l'Europe et les colonies ainsi qu'aux attitudes impérieuses et colonialistes.

Dans le texte *Perlette*, une grande attention est accordée à la description de la nature. D'un côté, il y a des champs et des jardins au sol très fertile, où des fleurs et des plantes poussent en abondance. A cet égard le texte dévoile sous la forme d'une énumération des fruits et des légumes qui montrent la richesse végétale de la colonie : « des jardins remplis de carottes, de giraumons, de courges, de concombres, de tomates et d'autres légumes, et des champs de patates sucrées, de maïs, de tabac, de manioc et de cannes à sucre [...] » (p. 63).

De l'autre côté, il y a la mer, des gorges, des montagnes et des forêts décrites avec un grand nombre de plantes différentes et des herbages qui contribuent à la beauté du pays. Les termes et les descriptions comme « l'épaisse verdure des arbres » (p. 42), « la forêt ténébreuse » (p. 45) ou « des fleurs se mêlaient à leurs cheveux » (p. 42) soulignent la richesse et l'abondance de la faune et de la flore. L'OCDE souligne également la richesse singulière bio-géographique de la Réunion (cf. OECD 2014 : 27).

Sur une promenade de Perlette et son amie Marthe il est écrit : « Dans cet enchevêtrement de plantes au fin feuillage délié, les deux fillettes disparaissaient parfois complètement » (p. 42). L'appellation fillettes s'oppose ici à la taille, l'étendue et la densité de la forêt et fait paraître les filles encore plus petites qu'elles ne le sont. Lorsqu'un orage éclate, la dimension de l'immense forêt équatoriale et la relation par rapport aux filles deviennent encore plus évidente. Dans cette situation le narrateur parle de « nos fillettes » (p. 43), pour susciter la pitié chez le lectorat et pour accentuer l'impuissance des filles et de l'homme en général à l'égard de la puissance de la nature.

Quant à la diversité des fruits, ils sont quelque chose d'utile et ils représentent une nécessité, mais en même temps, le texte confère au pays un certain aspect exotique « et d'autres arbres également inconnus en Europe, tels que le manguier, le mangoustan et l'arbre à pain » (p. 63). L'exotisme éveille l'admiration et l'intérêt, mais peut également susciter un effet ridicule et divertissant, surtout si une certaine valeur est véhiculée. Cela déclenche une dévalorisation puisque la culture n'est perçue que sous un certain aspect tout en excluant un point de vue global. Cependant, en général, le texte souligne la richesse dont jouit la colonie et la présente

de manière valorisante, mais toujours en l'opposant à celle de l'Europe « les mousses, les fougères et les herbages seulement rappellent la verdure alpestre » (p. 65).

La comparaison entre l'Europe et la colonie est omniprésente. Le texte joue avec cette structure de l'antithèse qui crée naturellement une opposition binaire. Du point de vue postcolonial, cette opposition évoque celle du centre et de la périphérie. L'Europe représente le centre tandis que la colonie fait partie de la périphérie. Cette vision eurocentrique souligne que le reste devient automatiquement la périphérie (cf. Geiss 1984 : 117). En ce qui concerne la littérature, c'est une caractéristique de la littérature coloniale afin de mettre en évidence les frontières présumées entre le propre et l'étranger (cf. Neumann 2009 : 125).

Cette structure binaire se manifeste aussi dans le recours à des lieux réels en Europe ou dans la colonie, surtout des villes ou des lieux historiques, expliqué par le narrateur hétérodiégétique. Le texte décrit de manière passionnante les ressources de l'île et l'environnement de Perlette en résumant que c'est cette beauté qu'elle doit laisser derrière, quand elle doit partir. Dans ces descriptions, la colonie est représentée d'une manière très positive et il n'y a guère d'éléments discriminatoires. Il est plutôt question de ce qui manque à l'espace européen. C'est là un point crucial, car les Européens se sont mis en route pour exploiter ces ressources ailleurs et conquérir d'autres territoires. Lors de ces conquêtes menées de manière excessive, se manifeste le principe *exploiter – manger – consommer*, qui constituait la prémisse du colonialisme.

En ce qui concerne le contexte historique, il semble bien présent, même chez les personnages du roman. Par exemple à l'égard de certains noms de montagnes qui sont liés à des histoires ou des légendes : « Alors elle lui raconta comment un pauvre noir lui [la montagne] avait donné son nom, dans le siècle dernier, au temps où les esclaves se mettaient souvent en révolte contre les blancs » (p. 31). C'est de Marthe, une fille française de la colonie, que Perlette apprend des histoires sur l'esclavage et l'histoire de l'île : « les combats d'autrefois, entre des maîtres trop durs et des esclaves insoumis » (p. 32). Les filles sont conscientes que les esclaves et les autochtones se sont réfugiés souvent dans la nature alors que les Blancs passaient leur temps dans les villes colonisées.

« Puis elle ajouta que cette grotte avait dû certainement servir à un usage moins gai et se trouver transformée plusieurs fois en asile pour les nègres marrons, cherchant à recouvrer leur indépendance et menacés de mort, en punition de leur fuite, par les chasseurs d'hommes, qui s'honoraient alors de rapporter en trophée les mains coupées de ces malheureux » (p. 45).

Ses lignes esquissent une image de la colonisation et opposent clairement les « nègres marrons » - un pléonasme - aux Blancs. De plus, la situation précaire, voire mortelle, des persécutés est décrite, opposant deux extrêmes que sont l'indépendance et la menace de mort. La situation de la fuite et de la chasse à l'homme établit un parallèle à la situation de Robin dans le texte *Les Robinsons de la Guyane*, soulignant les implications de l'attitude colonialiste. Les actes de barbarie aboutissent finalement à des honoraires auto-facturés, reflétant le fait que, comme beaucoup d'aspects du colonialisme, ils étaient soumis à une légitimation autoproclamée.

Alors que Perlette souffre par procuration avec eux, elle est réconfortée par l'idée que l'esclavage est une horreur du passé : « [...] ne pouvaient songer sans tristesse à ces actes barbares des premiers possesseurs de l'île, que les mœurs du dix-neuvième siècle ont justement condamnés » (p. 45). Néanmoins, les conséquences sont toujours perceptibles dans les lieux sur l'île.

4.7.1 La terre natale et la métropole

Bien que le titre de ce chapitre semble similaire au celui du chapitre précédent, l'opposition du pays d'origine (la Réunion) et la métropole (la France), est pour Perlette encore plus subjective et émotionnellement différente que l'opposition entre la colonie et l'Europe en général. Certes, il y a des sujets personnels et des histoires émouvantes ou tragiques, mais l'analyse qui suit met l'accent sur l'état mental de Perlette ainsi que sur sa relation avec ces deux pays : l'un qu'elle doit quitter et l'autre qu'elle doit nommer sa nouvelle patrie.

Le déménagement en France et la vie là-bas représentent une étape et une évolution énorme pour Perlette. Cela peut être mis en relation avec le fait que le roman peut être considéré comme un roman de développement, un genre qui se caractérise par la représentation épique de l'évolution d'un personnage central (cf. Braungart et al. 2007 : 230). La définition du roman de développement est aussi liée au roman d'éducation (cf. *ibid.* : 230) dont certaines caractéristiques conviennent également au texte *Perlette*. L'exemple suivant montre un aspect éducatif, un conseil bien intentionné d'une Madame avant le départ de Perlette vers la France : « Plus on s'apitoie sur ses souffrances et moins on a la force de les supporter ! » (p. 93).

Dans l'évolution de Perlette, l'espace et les endroits jouent un rôle important. À côté de la structure temporelle, de la structure de l'action et de la constellation des personnages, l'espace représente une partie constitutive de la diégèse, car lors de la lecture, les événements sont associés à des lieux, qu'ils soient réels ou inventés, possibles ou impossibles (cf. Martinez 2019 :155). Dans *Perlette*, il semble que l'auteure localise l'action dans la géographie réelle

tout en employant des lieux réels, comme la Réunion, Salazie, St. Paul, St. Denis, Marseille etc. Mais Neumann (2015) souligne, bien que les références à des lieux réels font appel à des connaissances du monde connues et qu'elles contribuent à créer une illusion référentielle, elles ne rendent cependant pas les lieux du récit moins fictifs. Les romans réalistes, en particulier, tentent souvent de masquer le caractère constructif des lieux, mais le texte n'offre pas une représentation réelle, par exemple de Marseille, mais seulement une imagination littéraire (cf. Neumann 2015 : 97).

Sur la route et surtout à la suite du déménagement en France, Perlette est bousculée par divers sentiments et émotions qui soulignent très clairement l'opposition du pays bien-aimé et la France. Le déménagement représente une grande **perte** pour Perlette, qui s'accompagne de **tristesse** puisqu'elle doit laisser derrière elle tout ce qu'elle aime. Le pays et les amis, mais surtout ses parents morts qui sont enterrés à la Réunion « Enfin l'heure du départ définitif de la Réunion vint arracher Perlette au dévouement de ses amis » (p. 92). Le verbe arracher souligne ici son déracinement. « [...] Perlette voulut aller dire un dernier adieu à la tombe vénérée où elle ne pourrait bientôt plus retourner [...] » (p. 41). La tombe reçoit une personnification qui se réfère aux parents. L'accent est mis sur la séparation qui a quelque chose de définitif, souligné par le dernier adieu et le non-retour. En conséquence, la distance et l'éloignement dominent, ce qui est également lié à la pensée superstitieuse exprimée par Charlette selon laquelle les parents se trouvent dans des étoiles : « Mais alors, s'écria Perlette, mon père et ma mère sont bien loin de moi dans leur étoile que je croyais si près ! » (p. 97).

Mais Perlette est désillusionnée par Mme de Soleure, la compagne de voyage sur le navire, qui l'assure que cette supposition « ne reposait sur aucun fondement et n'était qu'un effet de l'imagination poétique d'une personne ignorante » (p. 97). Cette affirmation correspond à l'attitude colonialiste selon laquelle l'avancée européenne a été un grand triomphe de la science et de la rationalité sur la superstition et l'ignorance dans le reste du monde (cf. Castro Varela & Dhawan 2020 : 46).

Pour Perlette, il s'agit d'une perte à plusieurs égards – les parents, le pays, la culture, la foi – qui entraînent logiquement un sentiment de **solitude**. Les circonstances telles que le nouvel environnement, la ville bruyante et encombrée ainsi que le fait d'être seul dans un pays inconnu renforcent ce sentiment de manière naturelle : « [...] le cœur serré à l'idée qu'elle allait errer dans une ville immense qui leur était inconnue, sans pouvoir continuer à prendre un conducteur » (p.135). Perlette est bouleversée d'avoir dû laisser ses habitudes et ce qu'elle connaissait.

« D’abord il fallait prendre garde à ne se laisser ni écraser ni bousculer, car l’affluence des véhicules de toutes sortes et des gens affairés était énorme. Jamais les deux créoles n’auraient imaginé qu’on put voir tant de mouvement » (p. 123).

On constate que Perlette et Charlette étaient habituées au calme de l’île, contrairement à l’agitation de la grande ville. Capasso (2003) ajoute dans ce contexte que Perlette a été confrontée à l’exil et à la séparation seulement dans les histoires d’esclaves, mais tout à coup, cela devient une réalité pour elle-même (cf. Capasso 2003 : 281). Tout cela est souligné par des antonymes tels que *connu – inconnu, étrange – familier et calme – animé/ agité*.

« [C]ette patrie inconnue, où elle se rendait par obéissance aux dernières volontés de son père, n’était qu’une marâtre dont elle avait peur, en regrettant la tendre affection qu’elle avait trouvée jusque-là dans son île bien-aimée » (p. 92).

La France, en tant que nouvelle patrie, est personnifiée et est désignée comme une marâtre effrayante, par opposition à la Réunion, également personnifiée et associée à l’amour et à l’affection.

A cet égard, les émotions telles que **l’angoisse et l’insécurité** sont liés au changement de lieu. Tant sur le plan émotionnel que financier, cette nouvelle situation est source d’**incertitude**. A cet égard, le manque d’amabilité de la tante, qui refuse d’accueillir la nièce, joue un rôle important. Charlette et Perlette se retrouvent d’un moment à l’autre dans la rue et doivent gérer leur situation imprévue dans cette ville énorme : « [Perlette] sentait en effet la nécessité de surmonter la peur que lui inspirait cette grande ville agitée par un commerce des plus importants » (p. 124).

En ce qui concerne la situation financière, elle représente un énorme défi pour les deux femmes, qui doivent puiser dans leurs réserves et adopter un tout nouveau style de vie, marqué par le renoncement et la modestie. Elles ont dû laisser leur vie luxueuse derrière-elles et le texte souligne à maintes reprises que sa vie à Marseille ne convient pas aux origines de Perlette. Chez la tante, Perlette est même étonnée par l’apparence sale et répugnante du bâtiment qui l’effrayait. Certes, elle était « élevée [...] dans une coquette maison, et n’ayant jamais fréquenté que les meilleures familles de la Réunion » (p. 125). Perlette se rend compte des différences et des inégalités au sein de sa propre famille de sorte que le déplacement est lié à d’autres oppositions tels que *richesse – pauvreté, beauté – laideur* ainsi que *bien-être – peur*.

Un autre aspect qui découle de ces sentiments contradictoires est un **conflit d’identité** auquel Perlette est confrontée. L’identité coloniale à la Réunion s’oppose à une nouvelle identité en France. En ce qui concerne l’assimilation, il s’agit d’une mimésis forcée, car les pensées superstitieuses sont remplacées par des explications scientifiques, ce qui correspond aux intentions coloniales, les longues promenades à pieds nus sont remplacées par des scènes à

l'intérieur et le talent naturel de Perlette pour la musique est formellement éduqué. Ces changements peuvent être soulignés par l'opposition *nature-urbanité*.

L'affection profonde pour l'île séduisante est donc menacée par les Européens qui cherchent à introduire les « créoles » à la culture et à la vie française métropolitaine. L'appellation « créole » est associée dans ce contexte à « être retardé » et se rapproche ainsi de l'adjectif « primitif », qui s'oppose clairement au fait d'être civilisé. Les peuples colonisés sont ainsi considérés comme primitifs par rapport aux Européens civilisés (cf. Miles 1991 : 38-40).

A la suite du déménagement, on constate des différences entre Perlette et les jeunes français de son âge, qui se manifestent dans la passion pour l'île, la nature ainsi que la musique créole. Il en résulte que Perlette est métaphoriquement associée aux perles, aux fleurs et aux oiseaux tropicaux renforcent l'idée qu'elle est entièrement issue de l'île. A cet égard il n'est pas surprenant qu'Isabelle, la fille bossue à Marseille, la qualifie péjorativement de « perle indienne » (p. 131).

De plus, Perlette est aussi appelée « Bengali » lorsqu'elle chante dans la rue. « Bengali » se réfère aux oiseaux des Indes, auxquels les admirateurs avaient comparé la voix douce de Perlette après qu'elle ait refusé de donner le nom de son père pour préserver l'honneur de sa famille. Selon Capasso (2003) ce nom évoque aussi la pratique courante consistant à rebaptiser les esclaves pour détruire leur ancienne identité (cf. Capasso 2003 :281). Dans le texte, cela se traduit par le fait que Perlette qualifie sa performance en public finalement comme une mort d'elle-même : « Il n'y a plus de Perlette ! ... Elle est morte ! ... Je ne suis que Bengali..., la misérable chanteuse des rues ! » (p. 303). Suite à ses performances, Perlette dépérit de plus en plus. Le point de vue intime de la souffrance décrit Perlette plus proche des esclaves, une allégorie renforcée par le choix des chansons créoles qui représentent une forte identification avec les opprimés. De plus, le texte utilise les éléments des expériences d'esclaves comme métaphores pour les souffrances de la jeune fille blanche et cherche ainsi à susciter de la pitié chez le lectorat.

4.7.2 Le dépassement du fossé géographique et culturel

Dans son nouvel environnement à Marseille, Perlette est confrontée à différentes émotions et défis de sorte qu'elle doit gérer des oppositions qui sont d'ordre géographique, culturel, social et émotionnel. En ce qui concerne ce changement personnel dans l'espace littéraire où se passent toutes ces négociations, il convient de se référer à Lotman (1972) comme déjà mentionné pour Charlette au chapitre 4.2 de ce travail. Lotman confère à l'espace littéraire un

caractère sémantique et parle de la frontière classificatoire dont le franchissement donne à un texte le potentiel d'une nouvelle dynamique narrative. La structure globale de l'action, décrite par Lotman comme « sujet », se compose de trois éléments. Premièrement, il y a un héros, deuxièmement, il y a un champ sémantique (le monde raconté) qui est divisé en deux espaces complémentaires et troisièmement, il y a la frontière entre ces deux espaces qui semble imperméable, mais pour le héros de l'action finalement franchissable (cf. Martinez 2019 : 160-162). Quant au texte, Perlette en tant qu'héroïne de l'action franchit la frontière d'un champs sémantique (la Réunion) à l'autre (la France) dont l'opposition se caractérise et se développe selon Lotman sur trois niveaux (cf. Martinez 2019 : 160). Pour le cas présent comme suivant :

1) sur le plan topologique : les espaces dans le texte sont décrits par les antonymes :

proche – éloigné, intérieure – extérieure.

2) les espaces sont complétés d'un élément sémantique qui porte souvent un jugement : *familier – étrange, connu – inconnu.*

3) l'ordre sémantique est concrétisé par des oppositions topographiques : dans le texte *nature – ville, île – continent.*

En complétant l'analyse de ce concept, on constate que le chronotope, à savoir la structure spatio-temporelle de la diégèse, montre la relation des espaces littéraires sous la forme oppositionnelle tout en dirigeant vers une transition de la personne principale. Perlette franchit la frontière classificatoire de manière géographique ainsi qu'émotionnelle ce qui se manifeste dans les antonymes de l'analyse. La traversée de l'océan et le trajet sur le navire renforce ainsi l'allégorie du franchissement et souligne le fait que Perlette évolue en passant d'un espace à l'autre. Du point de vue postcolonial, il est pertinent de se référer aux concepts de *third space* de Bhabha et de *contact zone* de Pratt.

En ce qui concerne le concept de Bhabha, on constate que Perlette se retrouve dans un tel *third space* où l'hybridité culturelle et la négociation identitaire sont au cœur du développement. Son identité est instable en raison du va-et-vient entre les cultures de sorte qu'elle est confrontée à la transformation et à la négociation d'appartenance afin de se définir elle-même. A cet égard le *third space* représente un espace intermédiaire qui est caractérisé par l'ambivalence culturelle, l'incertitude identitaire ainsi que l'espoir afin de trouver une nouvelle forme d'appartenance.

En référence à l'approche de la *contact zone*, Marseille représente une telle zone de contact, où la culture coloniale de Perlette et la culture française métropolitaine se rencontrent. Le concept représente une tentative d'esquisser la coprésence spatiale et temporelle des sujets qui étaient auparavant séparés sur le plan géographique. Comme le *third space*, le concept de Pratt souligne

le processus d'échange culturel, mais met l'accent davantage sur les inégalités de pouvoir, aux relations hiérarchiques et aux conflits qui en résultent.

La vie à Marseille souligne pour Perlette la dimension interactive et improvisée de la rencontre culturelle ainsi que la résistance au pouvoir et la réformation des normes coloniales.

A ce point, il est intéressant de noter que Wilhelmer (2015) souligne, selon Ute Gerhard, que Marseille est « un lieu de distraction et de mélange par excellence ». C'est ainsi que depuis les années 1920, Marseille est devenue un lieu central pour les mouvements migratoires internationaux (cf. Wilhelmer 2015 : 177). Joseph Roth s'est également exprimé dans un reportage sur Marseille en octobre 1925, dans lequel il suggérait le potentiel, pas seulement narratif, de ce creuset indéniablement transitoire :

„Marseille ist das Tor der Welt, Marseille ist die Schwelle der Völker. Marseille ist Orient und Okzident. [...] Durch diesen Hafen strömen viele Märchen von Tausendundeiner Nacht nach Europa. [...] Das ist nicht mehr Frankreich. Das ist Europa, Asien, Afrika, Amerika. Das ist weiß, schwarz, rot und gelb. Jeder trägt seine Heimat an der Sohle und führt an seinem Fuß die Heimat nach Marseille. [...]“ (Wilhelmer 2015 : 177).

Cette image de la ville est déjà perceptible chez Perlette, c'est-à-dire à la fin du 19^e siècle. Les derniers mots de Joseph Roth ci-dessus illustrent le passage des personnes d'un lieu à Marseille et donc la situation de Perlette qui a également amené la culture de son île bien-aimée.

4.8 La dimension spatiale dans *Les Robinsons de la Guyane*

Certains genres littéraires sont particulièrement marqués par la représentation de l'espace, par exemple la Robinsonade (cf. Martinez 2019 : 156) dont *Robinson Crusoe* de Daniel Defoe sert de prototype (cf. Reckwitz 1976 : 20). Le lieu d'action de ces romans est souvent une île qui représente le lieu isolé, où le protagoniste se retrouve seul et loin de la civilisation (Martinez 2019 : 159 ; Reckwitz 1976 : 22). Ces lieux insulaires sont souvent associés à l'utopie en se référant à *Utopia* de Thomas Morus, mais *Robinson Crusoe* de Defoe et d'autres romans insulaires sont anti-utopiques et plutôt reproductifs, mettant l'accent, le plus souvent dans un esprit capitaliste, sur l'établissement des rapports sociaux existants à l'étranger (cf. Günzel 2020 : 93).

Le texte de Louis Boussenard, par contre, se déroule en Guyane française, faisant partie de ces textes qui déplacent l'action de l'île déserte vers d'autres lieux exotiques, tout en offrant ainsi

au lectorat des informations supplémentaires sur le paysage, la flore et la faune (cf. Brown 2008 : 30).

Mais les récits de voyage mettent également l'accent sur l'espace et sont caractérisés par une multi-localité (cf. Wilhelmer 2015 : 14). Le texte *Les Robinsons de la Guyane* montre des traits de ce genre qui est marqué par le changement de lieu et de localisation renouvelée. Mary Louise Pratt (2008) souligne que les récits de voyage du 18^e et 19^e siècle ont joué un rôle clé dans la construction d'une conscience globale et eurocentrique, car ils ont contribué à construire l'image de l'Europe par rapport au reste du monde (cf. Pratt 2008 : 3-4 ; Castro Varela et al. 2009 : 316). C'est ainsi qu'à travers les théories postcoloniales l'aspect de la spatialité dans la littérature a gagné en importance. En général, la littérature est un médium complexe sur le plan spatial, car elle est en mesure de faire référence aux lieux, aux espaces quotidiens, et de leur attribuer des significations spécifiques, ce qui permet de développer une nouvelle réalité spatiale. Ainsi, la littérature peut être considérée comme un médium épistémologique spatial (cf. Wilhelmer : 15).

Le texte *Les Robinsons de la Guyane* par exemple fait preuve des aspects de marginalité, d'exil et des frontières qui contribuent à la séparation entre l'Ouest et l'Est, division que les théories postcoloniales cherchent à remettre en question.

En ce qui concerne l'espace littéraire et la représentation des lieux, se pose la question de savoir si les lieux de l'action se retrouvent même en dehors du texte dans la géographie réelle ou s'il s'agit d'espaces inventés (cf. Martinez 2019 : 156). Les indications spatiales et la multitude de lieux sont souvent identifiés par des noms de la géographie réelle. Cependant, bien qu'il y ait une référence à la géographie réelle, il est peu probable de connaître tous ces lieux. Néanmoins, l'auteur affirme qu'il a « parcouru l'immensité de la forêt vierge » (T1, p. 25). Il veut ainsi faire comprendre qu'il a des connaissances. Bien que les lieux du texte s'appuient sur les connaissances du lectorat, ce n'est qu'une illusion référentielle comme chez *Perlette*, car le Paris raconté n'est pas une représentation réelle de Paris, mais une imagination littéraire (cf. Neumann 2015 : 97). Paris représente le point de référence et fonctionne ainsi comme *trigger cognitif* (cf. Martinez 2019 : 156). C'est-à-dire que le recours à Paris fait le lien avec la réalité du lectorat et fait ainsi appel au contexte géographique et culturel de celui-ci (cf. Martinez 2019 : 156-157).

De plus, le texte reprend fortement l'image du nouveau monde et de l'inconnu par rapport au connu. L'espace de la diégèse est parcouru par le protagoniste Robin, d'abord en fuyant et en luttant pour sa survie, puis, en cherchant de plus en plus un nouveau lieu de vie. Il examine l'environnement et les ressources afin de les utiliser à son profit. Robin est appelé « notre héros » ce qui équivaut à une légère exagération, mais évoque l'esprit européen de la mission

coloniale et civilisatrice (cf. Corbey 1993 : 341). Le héros s'approprie la nature de la colonie et devient un véritable entrepreneur qui cherche à « tirer du sol les richesses qu'il renferme, exploiter les terrains en s'approvisionnant sur place, créer des relations commerciales et industrielles, faire en un mot de la colonie française l'heureuse rivale de la colonie anglaise » (T3, p. 55). Ces lignes montrent que Robin incarne ainsi l'homo economicus selon la devise exploiter, manger, consommer. Dans la rivalité avec l'Angleterre il n'est pas étonnant que le place qu'il cultive et exploite est surnommée « la Réussite », sur lequel flotte finalement le drapeau français (T3, 12).

Mais le chemin jusqu'à la réussite est marqué par la fuite dans l'immensité de la forêt vierge, où les influences extérieures poussent Robin à poursuivre sa course (faim, chaleur, fauves, etc.). Cela est souligné par des anaphores :

« En avant ! Et, sans plus se soucier de ses pieds [...]. En avant ! Qu'importe le voisinage des fauves..., qu'importe le trigonocéphale..., qu'importe les milliers d'insectes ..., qu'importe ... [...]. En avant ! Qu'importe les miasmes ... [...]. » (T1, p. 38-39)

Selon Neumann (2015) on constate que le texte fait partie de ces textes dans lesquels l'espace est „unkürzbarer Bestandteil des Textes” ou bien „Bedingung der Möglichkeit einer Handlung” (cf. Neumann 2015 : 97). Cela s'applique aussi aux récits de voyage, dont *Les Robinsons de la Guyane* présente certaines caractéristiques. Neumann (2015) attire l'attention sur le fait que les espaces littéraires peuvent être conçus de différentes manières. Soit l'espace est un arrière-plan statique pour un thème dominant ou un événement dynamique, soit il est la partie essentielle du texte pour que l'action puisse se dérouler (cf. Neumann 2015 : 97). Chez *Les Robinsons de la Guyane*, on constate le dernier cas, car l'espace vaste de la forêt vierge et de la colonie est une partie intégrante du texte et conditionne l'action. Cela se manifeste par l'apparition constante de nouveaux défis, ce qui donne l'impression que l'espace guide l'action. Lotman (1972) souligne également de son côté que „der Ort der Handlung mehr ist als eine Beschreibung der Landschaft oder des dekorativen Hintergrunds“ (Lotman 1972: 329). Dans ce contexte, les espaces littéraires sont des espaces sémantiques qui fonctionnent souvent comme surface de projection symbolique pour les humeurs et le destin des personnages (cf. Neumann 2015 : 98). Cet aspect s'applique très bien aux Robinsons dans la forêt vierge où le danger est souvent très proche et surgit soudainement. C'est la raison pour laquelle l'action est très dynamique et captivante et les séquences sont liées soit de manière causale soit de manière téléologique.

En ce qui concerne la structure spatiale, l'action est très complexe, car le protagoniste et les autres personnes parcourent un grand nombre de lieux. Le récit saute souvent d'un lieu à l'autre,

ce qui demande souvent une certaine attention pour pouvoir suivre l'action. Les lieux, parfois vécus comme un labyrinthe dans la forêt vierge, sont soit liés entre eux, soit présentés de manière opposée de sorte que la ligne de démarcation soit bien visible, par exemple un fleuve, la forêt ou une chaîne de montagnes. Quant à l'Europe, cette frontière est symbolisée par l'océan.

De plus, la structure spatiale est soulignée par l'ordre temporel, qui saute en avant et en arrière. On constate une anachronie, marquée par des analepses « Notre héros vient d'en faire l'expérience » (T1, p. 49) et des prolepses : « On le verra tout à l'heure » (T1, p. 34). À travers ces prolepses, le narrateur omniscient cherche à créer du suspense, mais parfois aussi de la pitié pour le destin qui attend les Robinsons : « Mais quelle nouvelle et terrible surprise leur ménage la fatalité ? Quelle irréparable catastrophe va fondre sur eux ? » (T1, p. 95). Les analepses fonctionnent comme moyen pour reconnecter le récit. Par exemple en ce qui concerne la séparation de la famille, car l'action de Robin se déroule dans la forêt vierge en Guyane française pendant que sa femme et ses fils sont toujours à Paris. À cet égard, le récit est structuré par un parallélisme. Le narrateur se concentre sur l'un ou l'autre côté et raconte ainsi successivement ce qui se passe effectivement en même temps. En termes de durée, cela se passe souvent sous la forme des sommaires ou des ellipses qui soulignent le caractère aventureux. Ce n'est que plus tard que la famille rejoint Robin en Guyane pour former l'unité familiale à l'étranger, mais en se référant toujours à Paris et à la France, leur pays d'origine. C'est ainsi que la représentation des lieux est souvent liée aux émotions et aux valeurs des personnages, par exemple le danger, la peur, la joie ou l'attachement à la patrie etc.

Dans ce contexte et d'un point de vue postcolonial, certains aspects peuvent être appliqués au concept d'*imaginative geography*. Le texte décrit la colonie Guyane française souvent comme exotique, dangereuse et en grande partie inexploitée, ce qui crée un monde imaginaire et aventureux. La nature sauvage est perçue comme un espace hostile et mystérieux, mais en même temps souvent fascinant. La forêt vierge est représentée à la fois comme un lieu d'aventure et de menace. Cela fait en sorte qu'il devienne une surface de projection pour les représentations, les imaginations et les peurs débordantes des Européens. Le concept de géographie imaginative s'applique donc dans la mesure où l'espace géographique de la colonie est construit et imaginé, à travers des représentations stéréotypées et des projections de valeurs et d'idées. Cela influence l'image des gens et de la culture coloniale et fonctionne ainsi comme moyen stratégique de la colonisation et de la dominance. Le texte joue avec la description de la Guyane française en tant qu'environnement exotique, inconnu et dangereux, ce qui est typique de la construction des espaces coloniaux.

De plus, cette perception souligne la dichotomie entre la nature sauvage et la civilisation. Le texte transmet l'attitude que les Européens ont la capacité de civiliser ces immenses espaces équatoriaux, de sorte que le roman assume la fonction de romantiser et de légitimer l'expansion coloniale de l'Europe.

En ce qui concerne la nature, elle souligne l'altérité et peut être considérée comme une métaphore pour l'Autre qu'il faut contrôler. C'est un lieu pour tester les valeurs et les technologies européennes et le combat de survie représente la mission de domination de la nature. Les Européens sont représentés comme des héros inventifs et courageux qui bravent un environnement dangereux. Une représentation qui renforce l'image du colonisateur en tant que force civilisatrice.

La polarité vécue par le héros entre un système d'ordre établi qu'il connaît et les conditions qui lui semblent étrangères et déroutantes ainsi que l'enchaînement de plusieurs événements, organisé comme un voyage, correspondent au genre du roman d'aventures (cf. Braungart 2007 : 2). Dans ce contexte, une carte géographique représenterait ici très bien le chemin parcouru par les personnes du récit ainsi que le vaste espace de l'action dans la nature extraordinaire équatoriale. A cet égard, Martinez (2019) souligne que certains romans d'aventure (p. ex. *Utopia* de Morus, *Robinson Crusoé* de Defoe, *Gulliver's Travels* de Swift) ont reçu dans leur première édition des illustrations des lieux littéraires qui contribuent à la représentation spatiale et à l'imagination du lectorat (cf. Martinez 2019 : 156). A cet égard, il est intéressant de noter qu'une édition anglaise des Robinsons intitulée *The Crusoes of Guiana : or, the White Tiger : by Louis Boussenard*⁵, contient plusieurs images en noir et blanc qui contribuent de manière positive à la lecture. Comme dans le texte *Perlette*, bien que les images soient en noir et blanc, elles soulignent des oppositions différentes.

4.8.1 L'Europe versus la colonie

Le texte joue avec une structure de l'antithèse, similaire au texte *Perlette*, qui crée naturellement l'opposition binaire entre l'Europe et la colonie. Ce qui est évident dans le texte *Les Robinsons de la Guyane*, c'est le fait que l'Europe est toujours le point de référence, alors que chez *Perlette*, c'est la colonie. Certes, bien qu'il y ait un point de vue différent, la supériorité de l'Europe reste omniprésente. Dans ce contexte, le degré de la civilisation joue un rôle décisif, contrairement à la nature sauvage de la colonie.

⁵ Edgewood Publishing Company 1885 : <https://ufdc.ufl.edu/uf00074123/00001>

Vu que la colonie est quelque chose d'inconnu pour Robin et sa famille, donc la patrie d'adoption (T2, p. 153), le texte souligne à maintes reprises la différence entre l'homme civilisé venant de l'Europe et les sauvages. Cela provoque un effet négatif sur la perception et la réputation de la population. L'auteur explique même le contexte du terme sauvage : « Ce bon sauvage ... Quand je dis sauvage, cela signifie, sans mauvaise intention, un particulier qui n'a jamais vu la colonne de Juillet » (T1, p. 160). L'auteur cherche ainsi à légitimer son utilisation (sans mauvaise intention) et la référence à la France (la colonne de juillet) sert de critère pour souligner l'éloignement et donc le non-contact avec la civilisation française. D'un autre côté, il apparaît clairement dans le texte que l'état civilisé, aussi élevé qu'il soit, ne sert parfois à rien dans la forêt vierge, car l'Européen y est souvent perdu. Les autochtones sont beaucoup plus adaptés et trouvent des solutions plus rapidement. Dans le texte, il y a donc toujours cette alternance entre civilisation et état sauvage. Pour aller plus loin, l'appellation « tigre blanc » de Robin combine ces deux côtés : la férocité de la nature sauvage et l'état civilisé de l'homme blanc. De plus, le texte renforce la perspective du centre et de la périphérie. L'Europe en tant que référence principale représente le centre à partir duquel les colonies sont vues comme des périphéries.

L'architecture coloniale est également un élément distinctif par rapport à la France. Il est question qu'il existe un maître de l'architecture coloniale (T1, p. 154) et que les maisons peuvent être classées selon les races : « C'est une case de noir, pensa Robin, en reconnaissant la forme spéciale des habitations de la race nègre » (T1, p.50). Il s'agit d'une déclaration qui souligne la forte distinction entre les Blancs et les Noirs aussi au niveau des habitations. Par conséquent, cette distinction a également des répercussions sur d'autres domaines de la vie. Un exemple dans le texte est : « Les Noirs comme les Peaux-Rouges ignorent l'économie » (T1, p.129), ce qui suppose que le savoir est détenu par les Européens. Cela implique l'argent, car ce sont eux qui disposent de l'argent et peuvent donc s'imposer. « [...] j'ai de l'argent à lui donner. Il faut qu'il passe à la caisse ...

- Hé ! Angosso !... Angosso !
- Que ça oulé, mouché, fit le noir.
- Ça oulé... ça oulé... Je veux te donner tes deux pièces de cent sous, tes sous marqués ; les rouleaux, quoi » (T1, p. 160).

Dans ce dialogue, on constate que les Robinsons font preuve d'une grande bonté et d'une reconnaissance envers les indigènes qui les ont aidés, en leur offrant des pièces de monnaie et des cadeaux de France. Cependant, on constate une différence de niveau dans la communication ainsi qu'en termes de pouvoir et de supériorité.

Néanmoins, dans cet échange, l'échange langagier joue aussi un rôle important, puisque surtout Nicolas, l'ami de la famille Robinson, est heureux de pouvoir répondre un mot en créole (T1, p. 161), ce qui représente un signe d'assimilation et de respect.

En ce qui concerne Nicolas, il est nommé « le Parisien », ce qui souligne qu'il est celui de la ville et dans la forêt vierge, il a dû mal à s'adapter :

« Tiens, c'est vrai, fit le Parisien un peu refroidi... Nous coucherons par terre, nous mangerons avec nos doigts et nous boirons dans des feuilles roulées en cornet. Ça peut être drôle pour un moment ; je vous avouerai, entre nous, que je ne serais pas fâché d'avoir un peu de vaisselle plate » (T1, p. 156).

En créant des ustensiles pour la cuisine « Je vous dirai tout d'abord que nous avons des arbres qui portent une superbe batterie de cuisine » (T1, p. 156), Nicolas montre une grande curiosité pour les possibilités dans la forêt et exprime souvent son étonnement pour le trésor de la colonie : « On n'a pas idée de ça à Paris » (T1, p. 121).

Bien que cela ressemble à de l'admiration, on devine l'idée d'exploitation pour que la vie dans la colonie obtienne des normes similaires à celles de la France. D'une part, es Robinsons s'adaptent très bien à la vie sauvage, mais d'autre part, ils essaient d'installer des choses et de tirer le plus de profit possible de la nature.

Dans cette optique, Nicolas fait tout pour devenir un vrai Robinson, « tel qu'il n'y en a jamais eu dans les livres » (T1, p. 159). Outre la force et la virilité que les Robinsons incarnent dans le texte, cet exemple et l'exemple suivant montrent une intertextualité qui se réfère à l'ensemble des œuvres de la Robinsonade. Nicolas tente de devenir « [...] comme leurs confrères et devanciers, les Robinsons des légendes [...] » (T1, p. 140).

La Robinsonade fait preuve de l'expérience individuelle dans un environnement extrême ainsi que des réactions humaines à l'isolement et aux défis. La situation d'exil qui est imposée contribue ainsi au développement personnel des personnages et à la dynamique de l'action (cf. Reckwitz 1976 : 22). C'est ce qu'on trouve chez *Les Robinsons de la Guyane*, où se mêlent vie des bagnards, observations de la flore et la faune, connaissances géographiques ainsi qu'appropriation de l'espace, des ressources et du trésor de la nature qui n'existe pas en Europe. Par exemple les gisements aurifères, qui sont au centre de la chasse à l'or et du désir de dévoiler le secret d'or et l'El-Dorado aurifère. Dans le texte il est dit : « parmi les Blancs, personne n'en avait trouvé » (T2, p. 20). Cela favorise l'intérêt pour les ressources et la recherche avide de celles-ci lors de l'expansion coloniale.

En ce qui concerne le contexte colonial, il joue également un rôle essentiel, quand il est question de la diversité des plantes et des fruits qui sont partiellement importés. Car, selon le texte, il ne

faut pas croire que la forêt, « loin des cases et en dehors d'un périmètre assez restreint » (T1, p. 25) offre de la nourriture. Selon le narrateur hétérodiégétique, il n'y a pas de fruits. Sous la forme d'une énumération il liste les arbres qui « ne croissent pas à l'état sauvage dans ces interminables forêts. Ni l'oranger aux fruits d'or, ni le cocotier à la noix savoureuse, ni le bananier au 'régime' succulent, ni le manguier, ni même l'arbre à pain, l'extrême ressource du voyageur » (T1, p. 25). Cela suggère une diversité extraordinaire et un certain exotisme, mais en même temps une admiration pour la richesse de la colonie. Le narrateur souligne que celles-ci se trouvent partout en Guyane, mais seulement dans les villages, importés et plantés par l'homme, ce qui se réfère à la mission principale de la colonisation, à savoir l'acte de cultiver des terres. Le paysage est considéré comme vide et vierge, ce qui légitime la cultivation et la prise de possession coloniale.

Comme chez *Perlette*, la description de la nature est très détaillée et abondante et transmet le caractère dense et extrême de la forêt vierge. Les descriptions telles que « ces interminables forêts » (T1, p. 25), « l'océan de verdure » (T1, p. 15), « ces catacombes végétales » (T1, p. 112) ou « deux forces créatrice d'une incommensurable intensité » soulignent l'immensité de la nature coloniale par rapport à celle de l'Europe. Sur le plan linguistique c'est une forme hyperbolique, car les forêts s'arrêtent certainement quelque part et « l'océan de verdure » représente un oxymore. La métaphore « catacombes végétales » souligne l'épaisse de la forêt. C'est dans ce paysage de zone torride que l'homme semble impuissant :

« Ah ! Combien est petit l'homme qui se meut péniblement dans ce formidable fouillis ! Comme sa marche est lente à travers ces colosses ! Et pourtant, il s'avance, la boussole d'une main, le sabre d'abatis de l'autre, évoquant, par son travail de sape, la pensée d'une fourmi qui réussirait à percer de son aiguillon le flanc d'une montagne » (T 1, p. 111-112).

Le langage du texte est très riche en images pour que le lectorat se sente impliqué dans le scénario. A cet égard certains phénomènes sont décrits de manière imposante et extraordinaire pour véhiculer l'impression exotique de la nature. Par exemple :

- La pluie : « Ce que nous nommons en Europe des gouttes de pluie, semblait de larges coulées de métal en fusion, à travers lesquelles se reflétaient étrangement les éclairs » (T1, p. 3).
- Les sons de la forêt : « Au roucoulement plaintif des *tocros* au nasonnement monotone des *agamis*, au rire strident du *moqueur* se mêlèrent tout à coup les aboiement brefs et saccadés d'un chien qui empaume une voie » (T1, p. 18).

- Quand Robin débouche dans une clairière, « brusquement le jour se fit ». Il est surpris par cette « brutale invasion de l'air et de la lumière » (T1, p. 18)

Le narrateur résume : « Ces phénomènes de végétation sont étranges, stupéfiants. Il faut, pour s'en faire une idée, avoir erré sous ces vastes rameaux qui font corps ensemble, là-haut, près des nuages, et avoir escaladé ou contourné ces monstrueuses racines où s'élabore sans cesse le mystérieux enfantement de la vie » (T1, p. 111).

Pour surmonter les différences entre l'Europe et la colonie, la mission des Robinsons se fait selon un plan bien réfléchi et structuré ainsi qu'avec une énorme énergie. Les hommes sont très actifs pour s'approprier la forêt et pour aménager l'environnement ce qui équivaut à un acte d'*enframing*. Ce faisant, Faivre (2020) met l'accent sur les passages didactiques dans le texte qui renforcent la nécessité d'accomplir des travaux :

« Il faut donc procéder avec méthode, sabrer, émonder, abattre, éclaircir, enlever non seulement les végétaux improductifs, mais encore choisir parmi les plantes utiles les plus beaux sujets et sacrifier leurs congénères dont la surabondance amène fatalement la stérilité » (T1, p. 164).

En raison de la formule impersonnelle « il faut » et l'énumération des verbes à l'infinitif relatifs aux techniques de défrichement, le passage ressemble à un mode d'emploi adressé aux colonisateurs français. Cependant, dans leur quotidien de la construction d'une France équinoxiale, les Robinsons vivent toujours dans l'incertitude et la peur de ne pas être repoussés par quelques autochtones dans la forêt vierge où les dangers sont nombreux et souvent imprévisibles. Dans ce contexte, on peut se référer à Bhabha, qui parle de la résistance des colonisés et du fait que le pouvoir n'est jamais totalement assuré.

4.8.2 Le recours aux explications botaniques, géographiques et historiques

Le texte parle du mot « débrousser » (T1, p. 164) pour expliquer l'appropriation de la nature. Le terme est « employée par les colons guyanais, et qui implique cette idée de nouvelle conquête opérée sur la broussaille » (T1, p. 164). En expliquant le terme, il s'agit d'une légitimation pour l'exploitation des ressources et le travail pour son propre profit. Cela vaut également pour l'élevage et l'appropriation des animaux, qui est finalement pratiqué par les Robinsons. Ce fait souligne clairement le pouvoir des hommes de s'approprier les animaux, tout en ayant une attitude impérialiste : « Cat !... criait la voix impérieuse d'Henri » (T2, p. 176). Cette attitude se manifeste tout au long du texte à différents niveaux, mais surtout par le fait que Robin cherche à s'installer avec sa famille dans la colonie en construisant une France

équinoxiale. Yacono (1973) met en avant qu'à l'époque, cette appellation était souvent utilisée pour souligner le facteur climatique des zones tropicales et équatoriale qui conditionne la construction d'un lieu de vie et la formation d'un peuplement (cf. Yacono 1973 : 36).

La distance entre les continents est compensée par l'importance du savoir et l'importance que l'on s'accorde en tant qu'Européen. Dans ce contexte, on constate très souvent une approche scientifique, renforcé par des explications sur différents sujets, qui soulignent la supériorité en termes de savoir par rapport aux peuples autochtones. L'auteur fictif du texte donne ces explications parce qu'il précise qu'il a voyagé dans le Nouveau Monde et qu'il peut donc tout expliquer avec précision. Son savoir semble indépassable comme celui d'un professeur aux lèvres duquel tout le monde est suspendu. Le savoir est ainsi associé au pouvoir comme déjà mentionné au chapitre 4.1.2.

Ici ce sont les explications botaniques, géographiques et historiques qui soulignent la suprématie du savoir de l'Europe. Outre l'auteur, cette attitude est attribuée dans le texte à Robin, qui est considéré comme le professeur de la famille et qui se vante de ses connaissances. Déjà, sa physionomie est décrite avec un front de penseur et de savant (T1, p. 27). Robin ne se trompe qu'une seule fois, ce qui est immédiatement négligé dans le texte en raison d'une confusion de noms. Robin est décrit comme « génie inventif du proscrit » (T1, p. 192) et tout au long du récit, il est le professeur de ses enfants et le modèle pour tous : « N'est-ce pas, papa, que c'est vrai ? » (T1, p. 130). Pour l'intelligence de ses enfants, Robin donne régulièrement des leçons différentes, par exemple sur la botanique qui représente principalement la ressource de leur vie. Leur attitude d'exploiteurs apparaît clairement dans les lignes suivantes :

« Tiens, mon petit Henri, voici une occasion doublement favorable pour étudier la botanique. Nous allons sans doute passer ici bien des jours, peut-être de longues années, demandant à la nature seule notre subsistance. Il nous faudra bientôt la connaître à fond, afin d'en pouvoir utiliser fructueusement les ressources » (T1, p. 124).

La diversité botanique de la colonie s'oppose clairement à celle de l'Europe et les possibilités de la forêt vierge pour survivre sont étonnantes si on connaît les méthodes nécessaires. Robin insiste sur la nécessité de les connaître pour pouvoir en tirer profit. A cet égard, l'extraction des produits alimentaires a bien évidemment une importance capitale dans le texte. A cet égard, le narrateur hétérodiégétique donne des explications précises des méthodes d'extraction, par exemple : pour gagner du lait d'arbre ou de la farine de manioc (T1, p. 121), pour enivrer la crique afin d'avoir du poisson (T1, p. 123) ou pour fabriquer de la liqueur *cachiri* (T2, p. 94-95). Il s'avère que l'appropriation des ressources est liée à un certain savoir, et parfois le savoir

des autochtones est même nécessaire, car malgré leurs connaissances, les Européens ne savent pas tout sur la vie dans la forêt tropicale.

Au niveau artisanal, le narrateur tient également à ne pas laisser le lectorat dans l'ignorance de la fabrication. Il explique de manière détaillée la construction d'une pagaie (T1, p. 84), la construction d'un ajoupa (une sorte de lit) (T1, p. 121), et la construction de fumage (T1, p. 131). La fabrication de plats creux à partir de calebasse (T1, p. 157), la fabrication de papier de l'arbre *mahot franc* (T1, p. 192) ainsi que l'extraction de l'encre de *genipa* (T1, p. 194) sont également expliquées. Le texte explique même le terme abatis afin que le lectorat soit bien informé (T1, p. 150).

Culturellement, le texte met en avant certains rituels ou des coutumes culturelles, par exemple une célébration ou le rituel des Indiens pour accueillir un invité (T2, p. 49). Le texte fournit ainsi des informations supplémentaires et très complexes pour répondre à l'exigence de bien instruire le lectorat.

En ce qui concerne la fabrication de papier à partir de l'arbre *mahot franc*, cela a une importance capitale pour Robin, puisque rien ne peut remplacer les leçons écrites. Le papier est nécessaire pour le maintien du mode de vie européen ce qui est fortement lié à l'éducation et le savoir. Vu que Robin craint l'ignorance de ses fils et la déchéance de l'intellectuel en vivant la vie sauvage, il réfléchit longtemps à la meilleure façon d'éduquer ses enfants. « La pensée qu'ils ne seraient peut-être que de petits sauvages blancs avait souvent attristé son esprit » (T1, p. 193). Quant à l'art d'écrire, le texte parle de l'ignorance des indigènes : « le Boni ignorait l'emploi du ,Papyra' » (T2, 179). L'accent est mis sur les compétences et le savoir unique des Blancs à l'opposition de l'ignorance des Noirs : « À cette époque éloignée déjà, les noirs du Maroni n'étant pas familiarisés avec les usages des blancs qui exploitent aujourd'hui les terrains aurifères ». Des suppositions qui évoquent des effets discriminatoires et qui contribuent au fossé entre Blancs et Noirs ainsi qu'entre civilisés et indigènes.

Du point de vue postcolonial, on constate que la *mimikry* est purement instrumentale. Les Européens s'adaptent aux conditions locales, ce qui représente une hybridation culturelle et les autochtones s'adaptent aux structures de pouvoir. Ils font preuve d'une forme de *mimikry* en imitant les normes et les comportements coloniaux, tout en remettant en question les rapports de pouvoir dans la vaste forêt vierge où les conflits éclatent, mais où leur identité culturelle est en quelque sorte préservée.

Bien que le processus semble bilatéral, la forêt vierge est adaptée aux besoins des colonisateurs et les stratégies d'appropriation sont conçues pour leur propre profit. Il apparaît clairement que les structures de pouvoir et la capacité à s'imposer oppriment la culture dominée.

A ce point le concept *third space* peut également être intégré à la réflexion, car le *third space* naît dans les moments de contact, lorsque les personnages sont forcés de se confronter à l'étranger et à la culture « différente » et que de nouvelles identités se forment. Les colonisateurs sont confrontés à une nature qu'ils ne peuvent plus contrôler entièrement. Cette transformation crée un espace intermédiaire dans lequel le pouvoir colonial n'est plus tout à fait évident, car il est remis en question par les défis posés par la nature. Ici il n'y a pas d'espace qui soit clairement français ou indigène, mais un espace hybride qui réunit des éléments des deux cultures et qui produit quelque chose de nouveau et de propre. La forêt vierge devient un espace qui défie les personnes et les oblige à développer de nouvelles stratégies pour survivre, ce qui conduit à un mélange de connaissances et de pratiques à la fois européennes et indigènes.

En ce qui concerne les leçons de la flore et la faune dans le texte, elles sont toujours complétées par des termes originaux en latin, soulignant l'aspect scientifique et la recherche naturaliste : « Un mot en passant sur ce singulier quadrumane. Le singe hurleur de la Guyane, *stentor seniculus*, appelé aussi singe rouge [...] » (T1, p. 42). En ce qui concerne cette explication, l'auteur fictif précise même qu'il a pu disséquer un vieux mâle et étudier ainsi la physiologie animale.

Le texte met l'accent sur la science qui s'oppose clairement aux connaissances profanes des indigènes, ce qui crée une distance, voire une hiérarchie. Pour aller plus loin, cela renforce la binarité entre un sujet et un objet. Le sujet donne un nom à l'objet et transmet ainsi un geste de pouvoir. C'est ainsi que les animaux et la nature en tant qu'objet se voient dominés par le sujet savant. Dans le contexte colonial, cet aspect peut être lié à l'expédition coloniale avec la mission de vérifier ce qu'il y a de nouveau et profitable à l'étranger. Les Européens ont attribué des noms latins aux choses dans les colonies, faisant ainsi référence à l'Empire romain et à ses actes impérialistes. Cela signifie, au sens le plus large, que tout se voit soumis à un concept universel, accentuant la puissance de l'impérialisme. La langue latine symbolise ainsi le pouvoir à travers un certain savoir, ce qui se réfère au Foucault qui dit „Wissen ist Macht [...]” (cf. Castro Varela & Dhawan 2020 : 110). Les termes latins sont également intégrés dans le texte à d'autres occasions, par exemple « ex professo » (T1, p. 90), et « nec plus ultra » (T2, p. 155), ce qui souligne toujours une certaine supériorité par rapport au lectorat et renforce l'attitude impérialiste généralement transmise dans le texte.

De plus, l'auteur donne des digressions sur des événements historiques ou des explications sur certains phénomènes géographiques. Ces dernières sont souvent liées au pouvoir de la nature en tant qu'« instant violenté » (T 1, p. 183), car il y a une multitude de dangers dans la colonie

pour l'homme, dit uropéen. Comme déjà mentionné, la forêt vierge en général où diverses menaces attendent l'homme inadapté, mais également le climat, les maladies et le soleil qui est décrit comme « un ennemi aussi dangereux que la faim » (T1, p. 183) sont des éléments clés. La chaleur tropicale est comparée aux animaux féroces : « Comment éviter les rayons de cet astre implacable dont le contact tue aussi sûrement que la griffe du fauve, ou la dent empoisonnée du reptile » (T1, p. 183). A travers ces images et comparaisons, le texte tente de renforcer les dangers et les risques de la zone équatoriale. Le texte résume que « heureusement que l'existence humaine possède parfois d'étonnantes ressources » (T1, p. 112). A cet égard, le rapport de force s'inverse et se tourne contre l'homme, qui exerce normalement du pouvoir, y compris sur la nature.

Le texte donne des explications sur les difficultés de l'acclimatation et sur l'insolation qui peut être rapidement mortelle. En raison de certaines circonstances, il est difficile pour les Européens de s'adapter au climat. Et pourtant, les Européens s'imposent et veulent montrer leur puissance apparente, mais ils entendent dire les autochtones : « Oh ! c'est la richesse de votre sang qui cause tout cela. Attendez quelques mois. Quand vous serez anémique, tout ira très bien » (T1, p. 185).

Au plan historique, le texte vante plusieurs fois ce qui a été conquis par la France (T2, p. 15) et contribue ainsi à la création d'une identité nationale et d'une attitude impérialiste. Les conquêtes ont apporté la prospérité souvent uniquement aux responsables ou à un petit groupe de personnes. Mais en renforçant le patriotisme et l'identité nationale, la mission civilisatrice reçoit sa légitimation. La conviction que les Français sont supérieurs dévalue automatiquement les Autres et accorde le droit de s'enrichir. Pour cela, il y a dans le texte une référence historique au Maréchal de Saxe qui a dit : « Le soldat ne se bat que quand il a mangé la soupe ... » (T 2, p. 144). Le texte se réfère souvent à des lieux réels et les associe à des anecdotes. Par exemple, la prise en compte de Sparte comme point de référence historique (T2, p. 174) ou encore la référence au commandant Frédéric Bouyer et son bel ouvrage sur la Guyane (T1, p. 25). Cela représente une source historique, mais dans le texte il semble y avoir une achronie, car les passages narratifs apparaissent complètement détachés de l'action. Néanmoins, les informations historiques et géographiques soulignent l'opposition entre la connaissance et l'ignorance.

Dans ce contexte, l'affirmation et la comparaison suivante représente une extension géographique intéressante : « les richesses enfouies dans ce quartz [aurifère] nous sont pour le moment aussi inutiles **qu'une propriété dans la lune** » (T2, p. 122). C'est une comparaison impossible à l'époque ; aujourd'hui, ce n'est plus une entreprise aussi absurde et elle représente

l'extension des conquêtes extra-terrestre humaines qui sont désormais possibles et mises en œuvre.

4.9 Les aspects géographiques : résumé et comparaison des textes

En ce qui concerne la représentation spatiale, dans le texte *Perlette* le récit part de la colonie et s'oriente vers la France pendant que chez *Les Robinsons de la Guyane*, l'orientation se fait de la France vers la colonie Guyane française. Les deux protagonistes se retrouvent d'un moment à l'autre dans un nouveau pays de sorte que pour les Robinsons le point de référence reste toujours Paris/ la France alors que pour Perlette c'est la colonie la Réunion, son pays bien-aimé. Les personnages donnent ainsi beaucoup de poids à leur espace géographique de prédilection. Par cet arrachement découle l'opposition entre l'Europe et les colonies, une structure binaire qui est omniprésente dans les deux textes. De nombreux détails sont associés à l'Europe et la comparaison est un élément décisif de la structure narratologique. Et bien que l'on constate une certaine admiration et une fascination pour la diversité des colonies, celles-ci sont souvent décrites de manière exotique. De plus, les textes ne se privent pas de petites remarques qui transmettent des valeurs et un sentiment de supériorité européenne. Il en résulte un point de vue eurocentrique qui met l'Europe au centre et les colonies à la périphérie. Cette structure repose sur l'hypothèse d'une relation asymétrique dans laquelle l'Europe/ l'Occident est opposée aux colonies prétendument inférieures et arriérées. Cette hiérarchie est renforcée par l'empreinte discursive des oppositions telles que civilisé-primitif, moderne-arrière ou blanc-noir.

D'un point de vue postcolonial, cela nous mène à la construction imaginative de la représentation spatiale, ce qui est souligné par le concept d'*imaginative geography*. Ces textes coloniaux sont des exemples de géographie imaginaire en créant un espace exotique et dangereux qui doit être apprivoisé par la rationalité européenne. Les romans reproduisent une perception de l'Autre qui doit être dominé par la supériorité de l'Europe. La construction narrative reflète et renforce ainsi les rapports de pouvoir coloniaux.

Les théories postcoloniales visent à briser cette opposition binaire et mettent l'accent sur des espaces intermédiaires comme le *third space* ou la *contact zone* dans lesquels les cultures entrent en contact les unes avec les autres et où de nouvelles identités se forment. Chez *Perlette*, Marseille représente une zone de contact où Perlette est confrontée au défi de gérer les deux cultures. Dans *Les Robinsons de la Guyane*, la forêt vierge peut être considérée comme un espace intermédiaire où les interactions complexes entre les colonisateurs, les autochtones et la nature donnent naissance à de nouvelles identités. Celles-ci sont en outre formées par des

processus de *mimikry* pour s'adapter aux structures de pouvoir ou, dans le cas des Robinsons, à la vie sauvage. Mais elles pratiquent souvent une forme subtile de résistance ou d'inversion. La représentation spatiale dans les textes renforce les stéréotypes culturels et le narratif autour des populations autochtones, tout en mettant l'accent sur des éléments plutôt négatifs à l'opposition des caractéristiques positives des Européens. Il en résulte une dichotomie entre civilisation et nature sauvage, une opposition qui est omniprésente et qui nourrit la légitimation des missions colonialistes et civilisatrices. On constate une structure croisée dans les textes : chez les Robinsons, c'est la vie sauvage qui domine en raison du lieu d'action, à savoir la forêt vierge, qui s'oppose toujours à l'Europe en tant que lieu civilisé. Chez Perlette c'est plutôt la vie civilisée qui prédomine, puisque Perlette est issue de la bourgeoisie, et l'état sauvage ne s'exprime que par rapport aux Autres, par exemple, les nègres.

En ce qui concerne la nature, les textes sont marqués par une description exubérante de la nature. Il est question d'une nature vaste, débordante et en même temps dangereuse dans les colonies avec souvent une perspective exotique, ce qui renforce l'opposition binaire entre l'Europe et la colonie. Il en résulte également une dichotomie entre la campagne et la ville, comme prédominante chez *Perlette* entre la Réunion et Marseille et chez *Les Robinsons de la Guyane* entre la Guyane française et Paris.

En ce qui concerne les Robinsons, ils incarnent l'habitude et l'attitude colonialiste et montrent clairement comment on s'approprie un lieu ailleurs et comment on utilise les ressources à son propre profit. Ils représentent donc les personnes civilisées de l'Europe avec le savoir nécessaire. Ce savoir est surtout transmis à travers des explications géographiques, historiques ou botaniques dans le texte, et souvent en lien avec les noms latins ce qui souligne la prééminence du savoir de l'Europe. On constate clairement l'opposition entre l'état civilisé et la nature sauvage et donc entre le savoir et l'ignorance, ce qui prône la supériorité française.

C'est ce que l'on constate également chez *Perlette*, mais dans son cas, elle est encore plus dominée par la hiérarchie sociale. A la Réunion, Perlette a une bonne éducation et elle est bien élevée ainsi que bien située. A Marseille cependant, c'est l'inverse et on la traite de créole et essaie de la civiliser pour la vie française. On constate une hiérarchie sociale au sein de la population locale d'un pays, mais également au niveau des états-nations et, dans le cas de Perlette, elle se voit fortement bousculée dans ces hiérarchies. Il en résulte qu'il existe de différents points de vue et que l'espace doit toujours être pensé en relation avec un certain pouvoir.

5 Conclusion

A la suite de l'analyse approfondie des romans *Les Robinsons de la Guyane* de Louis Bousсенard et *Perlette* de Jeanne Cazin, l'approche postcoloniale a permis d'identifier les éléments dans les textes qui reflètent l'esprit colonial de l'époque en soulignant leur caractère inapproprié ou problématique dans un contexte postcolonial. L'analyse narratologique met ainsi en lumière les aspects colonialistes et discriminatoires des textes à un niveau social, ethnologique et géographique.

Les résultats montrent qu'au niveau social, les relations des personnes sont marquées surtout par des rapports de pouvoir. Cela se manifeste par des relations souvent inégales, comme le colonisateur et le colonisé, l'esclave et le maître, ou par l'exercice du pouvoir lié au savoir ou à la parole. Dans ce contexte, la hiérarchie ainsi que le statut social jouent un rôle déterminant. Les hiérarchies sociales montrent des structures coloniales et suscitent, de manière explicite ou implicite, des effets discriminatoires qui résultent par exemple d'un usage excessif du pouvoir ou à l'exploitation d'avantages sociaux.

Au niveau ethnologique, les textes soulignent constamment l'altérité des Autres. Les textes insistent toujours sur la différence entre Européens et autochtones, toujours en relation avec l'adjectif civilisé ou non civilisé, entre Noirs et Blanc ainsi qu'entre esclaves et hommes libres. Le vocabulaire de l'époque coloniale est donc tout naturellement utilisé dans les textes. En ce qui concerne les colonies et les peuples indigènes, les textes oscillent entre l'admiration et l'exotisme et contribuent, par le biais de stéréotypes, fortement à la construction de l'image des Autres. Conséquemment, les actes d'*othering* sont omniprésents et l'approche des races contribue à ce que les attitudes colonialistes ressortent des textes et produisent de la discrimination voire du racisme.

Ce qui est marquant au niveau géographique, c'est l'opposition binaire entre l'Europe et la colonie. L'accent est toujours mis sur l'Europe, voir la France, comme point de référence par rapport à la nature sauvage des colonies, ce qui conduit toujours à une comparaison et un classement. La France est considérée comme la norme. Ainsi, les textes attribuent aux espaces des valeurs différentes, ce qui a un effet discriminatoire indirect sur les habitants, car un pays est aussi défini par sa population. De plus, cette opposition est renforcée par la description de la nature dans les colonies qui est présentée comme exotique et dangereuse, de sorte que certains rapports de pouvoir y sont également perceptibles et émanent de la nature. Dans ce contexte, la représentation des espaces oppositionnels renforce l'idée de centre et de périphérie, ce qui contribue à une hiérarchie spatiale et donne automatiquement plus de valeur à l'Europe.

Cette perception souligne également l'importance du savoir européen qui est toujours lié à un certain pouvoir et à un degré de civilisation. Ce dernier sert de légitimation aux missions colonialistes, aux conquêtes et aux enseignements civilisateurs.

En ce qui concerne la littérature, et la littérature enfantine en particulier, elle représente le miroir de l'époque écrite et joue ainsi un rôle décisif dans la transmission de valeurs ou d'idées. Par conséquent, les enfants peuvent être familiarisés très tôt, voire endoctrinés avec des attitudes colonialistes, nationalistes, voire racistes. Ainsi, les textes littéraires, entre autres, représentent le reflet de la société et mettent en évidence les attitudes impérialistes qui entraînent des répercussions jusqu'à aujourd'hui. Cela se traduit par des thèmes d'une grande actualité dans un monde globalisé, comme la migration, les questions concernant l'origine ou la religion, les dépendances et exploitations économiques ainsi que les liens toujours maintenus entre les métropoles et les anciennes colonies. Les campagnes anti-discrimination, les efforts pour l'égalité des droits, les engagements pour briser certaines structures et bien d'autres tentatives montrent, qu'en raison de l'histoire, les circonstances du passé continuent de provoquer des conflits aujourd'hui. En résumé, il est nécessaire de se tourner vers le passé, dans lequel se trouvent les racines de nombreux problèmes contemporains, pour se confronter à ces conflits et surtout les surmonter. C'est la raison pour laquelle l'étude des textes littéraires offre un moyen d'affronter ce passé et de situer, voire de comprendre, le contexte actuel. De cette manière, le présent travail contribue au discours colonial et à la réflexion critique de celui-ci, car il fait toujours preuve d'une grande actualité et d'une pertinence sociale.

6 Références

- Arndt, S. (2012): Die 101 wichtigsten Fragen: Rassismus. München: Beck.
- Arndt, S., Hornscheidt, A. et al. (Hrsg.) (2018): Afrika und die deutsche Sprache. Ein kritisches Nachschlagewerk. Münster: Unrast.
- Boilley, P. (2005): Loi du 23 février 2005, colonisations, indigènes, victimisations. Evocations binaires, représentations primaires. Politique africaine 98, 131-140. online: halshs-00188527
- Boussenard, L. (2022): Les Robinsons de la Guyane. Tome 1-3. Norderstedt: Culturea. [1881]
- Braungart, G., Fricke, H., Grubmüller, K. et al. (2007): Reallexikon der deutschen Literaturwissenschaft: Neubearbeitung des Reallexikons der deutschen Literaturgeschichte. Berlin, Boston: De Gruyter.
- Brown, P. (2008): A Critical History of French children's literature. 2. 1830 - present. New York: Routledge.
- Capasso, R. C. (2003): La Bibliothèque Rose, Children, and Imperialism in Nineteenth-Century France. The French Review, 77(2), 274-285.
<http://www.jstor.org/stable/3132775>
- Castro Varela, M., Dhawan N., Randeria S. (2009): Postkoloniale Theorie. – In: Günzel S. (Hrsg.): Raumwissenschaften. Frankfurt am Main: Suhrkamp, 308-323.
- Castro Varela, M., Dhawan, N. (2020): Postkoloniale Theorie - Eine Einführung. Bielefeld: Transcript Verlag.
- Cazin, J. (1887): Perlette. Paris: Hachette.
- Chelebourg, C., Marcoin, F. (2007): La littérature de jeunesse. Paris: Armand Colin.
- Corbey, R. (1993): Ethnographic Showcases, 1870-1930. Cultural Anthropology, 8(3), 338-369. <http://www.jstor.org/stable/656317>
- Mam-Lam-Fouck, S. (1996): Histoire générale de la Guyane française. Cayenne: Ibis rouge éditions.

- Dietrich, A. (2007): Rassismus und Kolonialismus. – In *Weißer Weiblichkeit: Konstruktionen von »Rasse« und Geschlecht im deutschen Kolonialismus*. Bielefeld: transcript Verlag, 137-236. <https://doi.org/10.14361/9783839408070-004>
- Faivre, C. (2020): Du Bagne à L’eldorado : Réhabilitation De La Guyane Dans Deux Robinsonnades De Louis Boussenard. *The French Review* 93(4), 108-121. <https://dx.doi.org/10.1353/tfr.2020.0096>.
- Fay, S., Haydon, L. (2017): An analysis of Homi K. Bhabha’s „The location of culture”. (1st ed.) London: Macat Library.
- Fix, F. (2011): *Le mélodrame. La tentation des larmes*. Paris: Klincksieck.
- Foucault, M. (1986): *Der Wille zum Wissen. Sexualität und Wahrheit I*. Frankfurt am Main: Suhrkamp [1976]
- Freuding, J. (2022): Fremdheitserfahrungen und Othering. Ordnungen des „Eigenen“ und „Fremden“ in interreligiöser Bildung. Bielefeld : Transcript Verlag.
- Genette, G. (1969): La littérature et l’espace. – In: *Figures II*. Paris: Editions du Seuil, 43- 48.
- Genette, G. (2010): *Die Erzählung*. 3. Aufl. Paderborn: Fink.
- Geiss, I. (1984): Afrika zwischen Zentrum und Peripherie. – In: *Vereinte Nationen: German Review on the United Nations*, 32(4), 117-122. <http://www.jstor.org/stable/45229817>
- Göttsche, D., Dunker, A., Dürbeck, G. (2017): *Handbuch Postkolonialismus und Literatur*. Stuttgart : J.B. Metzler.
- Goetschel, W. (2015): Franz Kafka’s “In der Strafkolonie.” – In: *The Germanic Review: Literature, Culture, Theory*, 90(2), 81-86. <https://doi.org/10.1080/00168890.2015.1038495>
- Guillaume, I. (2009): *Regards croisés de la France, de l’Angleterre et des Etats-Unis dans les romans pour la jeunesse (1860 - 1914) : de la construction identitaire à la représentation d’une communauté internationale*. Paris: Champion.
- Günzel, S. (2020): *Raum – eine kulturwissenschaftliche Einführung*. 3. Auflage. Bielefeld: transcript Verlag.

- Hall, S. (2013): Wann gab es das Postkoloniale?: Denken an der Grenze. – In: Conrad, S., Randeria, S., Römhild, R. (Hrsg.): Jenseits des Eurozentrismus. Postkoloniale Perspektiven in den Geschichts- und Kulturwissenschaften. Frankfurt am Main, New York: Campus, 197-223.
- Hall, S. (2017): The Fateful Triangle – Race, Ethnicity, Nation. London: Harvard University Press.
- Hálfdanarson, G., Vilhelmsson, V. (2023): Historische Diskriminierungsforschung. – In: Scherr, A., Reinhardt, A.C., El-Mafaalani, A. (Hrsg.): Handbuch Diskriminierung. Wiesbaden: Springer VS. https://doi.org/10.1007/978-3-658-42800-6_2
- Hunt, P. (2005): Understanding Children's Literature. (2nd ed.). London : Taylor & Francis Group.
- Jan, I., Powell, W. L. (1969): Children's Literature and Bourgeois Society in France Since 1860. Yale French Studies, 43, 57-72. <https://doi.org/10.2307/2929636>
- Kammler, C., Parr, R., Schneider, U. J. (2020): Foucault-Handbuch: Leben - Werk – Wirkung. 2. Auflage. Berlin: J.B. Metzler.
- Koller, C. (2009): Rassismus. Stuttgart, Paderborn: UTB GmbH Schöningh.
- Krosigk, F. von (1999). Frankreich: Koloniale Tradition und postkoloniale Transformation. In: Christadler, M., Uterwedde, H. (Hrsg.) Länderbericht Frankreich. Wiesbaden: VS Verlag für Sozialwissenschaften, 484-500
https://doi.org/10.1007/978-3-322-97412-9_25
- Kurtenbach S. (2023): Diskriminierung und territoriale Reputation. – In: Scherr, A., Reinhardt, A.C., El-Mafaalani, A. (Hrsg.): Handbuch Diskriminierung. Wiesbaden: Springer VS. https://doi.org/10.1007/978-3-658-42800-6_22
- Lotman, J. (1972): Die Struktur literarischer Texte. München: Fink.
- Mam-Lam-Fouck, S. (1996): Histoire générale de la Guyane française. Cayenne: Ibis rouge éditions.
- Martínez, M., Scheffel, M. (2019): Einführung in die Erzähltheorie. 11. Auflage. München: C.H. Beck.

- Miles, Robert (1991): Rassismus. Einführung in die Geschichte und Theorie eines Begriffs. Hamburg: Argument.
- Neumann, B. (2009): Imaginative Geographien in kolonialer und postkolonialer Literatur: Raumkonzepte der (Post-)Kolonialismusforschung. – In: Hallet W., Neumann B. (Hrsg.): Raum und Bewegung in der Literatur. Bielefeld: transcript Verlag, 115-138. <https://doi.org/10.1515/9783839411360-005>
- Neumann, B. (2015): Raum und Erzählung. – In: Dünne J., Mahler A. (Hrsg.): Handbuch Literatur & Raum. Berlin, München, Boston: De Gruyter, 96-104. <https://doi.org/10.1515/9783110301403-008>
- OECD (2004): Examens territoriaux de l'OCDE : La Réunion, France. Paris : OECD Publishing. <https://doi.org/10.1787/9789264106666-fr>.
- Pratt, M. L. (1991): Arts of the Contact Zone. – In: Profession, 33–40. <http://www.jstor.org/stable/25595469>
- Pratt, M. L. (2008): Imperial eyes – Travel Writing and Transculturation (2nd ed.). London, New York: Routledge.
- Piketty, T. (2022): Eine kurze Geschichte der Gleichheit. (übers. Lorenzer, S.). München: C.H. Beck.
- Pourchez, L. (2014): Métissage, multi-appartenance, créolité à l'Île de La Réunion. Anthropologie et Sociétés, 38(2), 45-66. <https://doi.org/10.7202/1026164ar>
- Räthzel, N. (2010): Rassismustheorien. – In: Becker, R., Kortendiek, B. (Hrsg.) Handbuch Frauen- und Geschlechterforschung. Wiesbaden: VS Verlag für Sozialwissenschaften, 283-291.
- Räthzel, N. (2022): Theorien über Rassismus. Hamburg: Argument Verlag.
- Reckwitz, E. (1976): Die Robinsonade: Themen und Formen einer literarischen Gattung. Amsterdam: Grüner.
- Reisigl, M. (2023): Sprachwissenschaftliche Diskriminierungsforschung. – In: Scherr, A., Reinhardt, A.C., El-Mafaalani, A. (Hrsg.): Handbuch Diskriminierung. Wiesbaden: Springer VS. https://doi.org/10.1007/978-3-658-42800-6_8

- Reinhard W. (2011): Kolonialgeschichtliche Probleme und kolonialhistorische Konzepte. – In: Leonhard, J., Renner, R. G. (Hrsg.): *Koloniale Vergangenheiten – (post-) imperiale Gegenwart*. Berliner Wissenschafts-Verlag, 25-41.
- Said, E. (1986): *Orientalism Reconsidered. – Literature, Politics and Theory* (1st ed.). Routledge, 210-229. <https://doi.org/10.4324/9781315015927-13>
- Said, E. (2012): *Orientalismus*. 3. Auflage (übers. Holl, H. G.). Frankfurt a. M.: Fischer
- Sonkwé Tayim, C. (2024): *Das Gedächtnis der Kolonisation: afrikanische und europäische Narrative ab 1980*. Göttingen: V&R unipress.
- Soriano, M. (1975): *Guide de littérature pour la jeunesse : courants, problèmes, choix d’auteurs*. Paris: Flammarion.
- Spivak, G. C. (1985): The Rani of Sirmur: An Essay in Reading the Archives. – In: *History and Theory*, 24(3), 247–272. <https://doi.org/10.2307/2505169>
- Scherer, A. (1974): *Histoire de La Réunion*. (Presses universitaires de France) réédition numérique FeniXX.
- Stolz, T., Warnke, I. H. and Schmidt-Brücken, D. (2016): *Sprache und Kolonialismus: Eine interdisziplinäre Einführung zu Sprache und Kommunikation in kolonialen Kontexten*. Berlin/Boston: De Gruyter.
- Thomas-Olalde, O., Vehlo, A. (2011): Othering and its effects – Exploring the concept. – In: Niedrig, H., Ydesen, Ch. (Hrsg.): *Writing Postcolonial Histories of Intercultural Education. Interkulturelle Pädagogik und postkoloniale Theorie, Band 2*. Frankfurt am Main: Peter Lang Verlag, 27-51.
- Undreiner, C. (2015): *Kolonial- und Immigrationsgeschichte Frankreichs*. Wien: Wirtschaftsuniversität Wien
- Warnke, I. H. (2009): *Deutsche Sprache und Kolonialismus – Umriss eines Forschungsfeldes*. – In: Warnke I. (Hrsg.): *Deutsche Sprache und Kolonialismus*. Berlin, New York: De Gruyter, 3-64.
- Wenzel, P. (Hrsg.) (2004): *Einführung in die Erzähltextanalyse – Kategorien, Modelle, Probleme*. Trier: WVT Wissenschaftlicher Verlag.

Wilhelmer, L. (2015): Transit-Orte in der Literatur – Eisenbahn-Hotel-Hafen-Flughafen.
Bielefeld: Transcript Verlag.

Yacono, X. (1973): Histoire de la colonisation française (2. Éd.). Paris : Presses Univ. de France.

Références électroniques

Assemblée nationale (2019): Jules Ferry : Les fondements de la politique coloniale (28 juillet 1885). <https://www2.assemblee-nationale.fr/decouvrir-l-assemblee/histoire/grands-discours-parlementaires/jules-ferry-28-juillet-1885> (dernière consultation 10.01.2025)

Centre Pompidou (2022): Décadrement colonial.
<https://www.centrepompidou.fr/fr/programme/agenda/evenement/I7QnnpN> (dernière consultation 10.01.2025)

Légifrance (2005): Loi n° 2005-158 du 23 février 2005 portant reconnaissance de la Nation et contribution nationale en faveur des Français rapatriés.
<https://www.legifrance.gouv.fr/eli/loi/2005/2/23/DEFX0300218L/jo/texte>

Le Monde diplomatique (2023): Die Kolonialmacht, die nicht gehen will.
<https://monde-diplomatique.de/artikel/!5918345> (dernière consultation 10.01.2025)

TV5Monde (2025a): Sénégal : le président annonce la fin des bases militaires étrangères dans le pays dès 2025.
<https://information.tv5monde.com/afrique/senegal-le-president-annonce-la-fin-des-bases-militaires-etrangees-dans-le-pays-des-2025> (dernière consultation 10.01.2025)

TV5Monde (2025b): « On a oublié de nous dire merci » : le Tchad et le Sénégal dénoncent les propos d'Emmanuel Macron
<https://afrique.tv5monde.com/information/oublie-de-nous-dire-merci-le-tchad-et-le-senegal-denoncent-les-propos-demmanuel-macron> (dernière consultation 10.01.2025)